



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

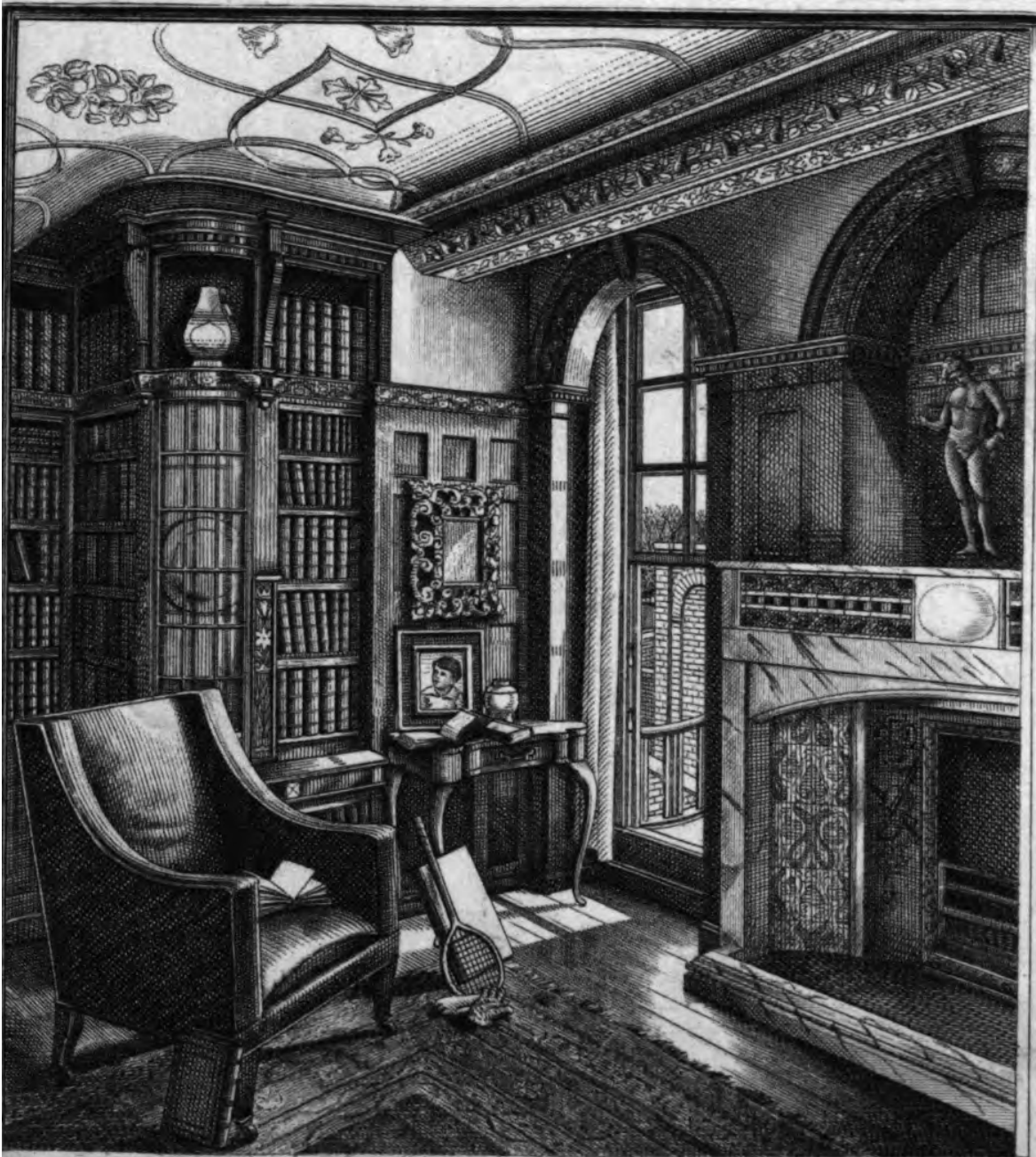
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



W 1



ERNEST RIDLEY DEBENHAM.



~~251 a.a. 10~~



REP. F. 10993 (2)

~~F/Y 4500 A. 2~~

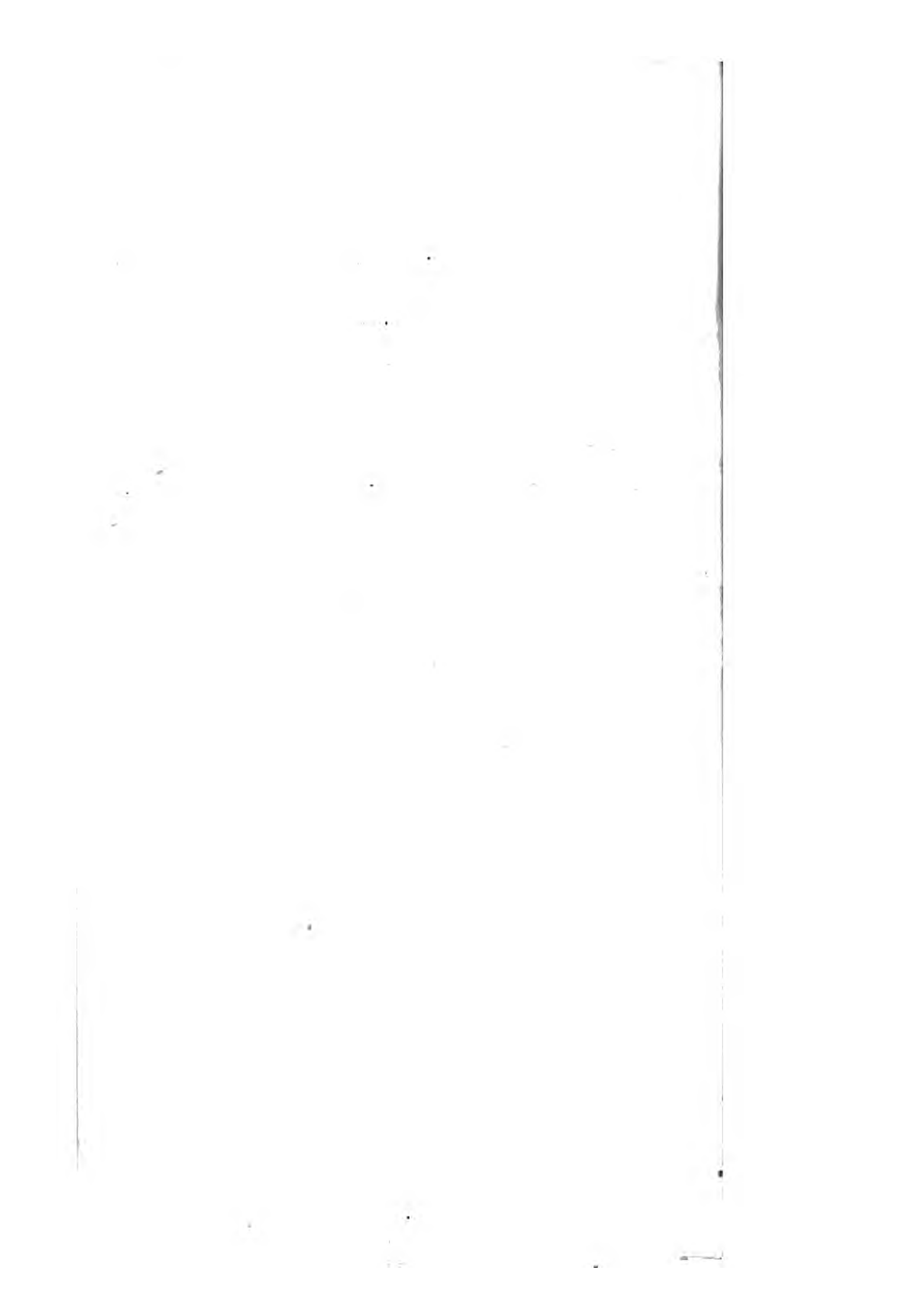
H. & E. BUMPUS. LTD. 350. OXFORD STREET





ŒUVRES  
DE  
LE SAGE





ŒUVRES  
DE  
LE SAGE

*Avec Notice et Notes*

PAR  
A. P.-MALASSIS

HISTOIRE  
DE  
*GIL BLAS DE SANTILLANE*  
TOME DEUXIÈME



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
31, PASSAGE CHOISEUL, 31

—  
MDCCCLXXVII





HISTOIRE  
DE  
GIL BLAS

---

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le service d'Arfénie, & trouve une plus honnête maison.*



N reste d'honneur & de religion, que je ne laissois pas de conserver parmi des mœurs si corrompues, me fit résoudre, non-seulement à quitter Arfénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant cesser d'aimer, quoique je sçusse bien qu'elle me faisoit mille infidélités. Heureux qui peut ainsi profiter des momens de raison qui viennent troubler les plaisirs dont il

est trop occupé ! Un beau matin je fis mon paquet, & sans compter avec Arsénie, qui ne me devoit, à la vérité, presque rien, sans prendre congé de ma chère Laure, je sortis de cette maison où l'on ne respiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plutôt fait cette bonne action, que le ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'intendant de feu don Mathias mon maître. Je le saluai ; il me reconnut, & s'arrêta pour me demander qui je serois. Je lui répondis que, depuis un instant, j'étois hors de condition ; qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arsénie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en fortir de mon propre mouvement, pour sauver mon innocence. L'intendant, comme s'il eût été scrupuleux de son naturel, approuva ma délicatesse, & me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageusement, puisque j'étois un garçon si plein d'honneur. Il accomplit sa promesse, & me mit, dès ce jour-là, chez don Vincent de Gusman, dont il connoissoit l'homme d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maison. Aussi ne me suis-je point repenti dans la fuite d'y avoir demeuré. Don Vincent étoit un vieux seigneur fort riche, qui vivoit heureux depuis plusieurs années, sans procès & sans femme, les médecins lui ayant ôté la sienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pu conserver long-temps, si elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au lieu de songer à se re-

---

marier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entroit alors dans sa vingt-fixième année & pouvoit passer pour une personne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un esprit excellent & très-cultivé. Son père étoit un petit génie, mais il avoit le talent de bien gouverner ses affaires. Il avoit un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards : il aimoit à parler, & principalement de guerre & de combats. Si, par malheur, on venoit à toucher cette corde en sa présence, il embouchoit, dans le moment, la trompette héroïque, & ses auditeurs se trouvoient trop heureux quand ils en étoient quittes pour la relation de deux sièges et de trois batailles. Comme il avoit consumé les deux tiers de sa vie dans le service, sa mémoire étoit une source inépuisable de faits divers qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontoit. Ajoutez à cela qu'il étoit bégue & diffus ; ce qui ne rendoit pas sa manière de conter fort agréable. Au reste, je n'ai point vu de seigneur d'un si bon caractère. Il avoit l'humeur égale. Il n'étoit ni entêté ni capricieux ; j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de son bien, il vivoit honorablement. Son domestique étoit composé de plusieurs valets, & de trois femmes qui servoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de don Mathias m'avoit procuré un bon poste, & je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je

m'attachai à connoître le terrain ; j'étudiai les inclinations des uns & des autres ; puis, réglant ma conduite là-dessus, je ne tardai guère à prévenir en ma faveur mon maître & tous les domestiques.

Il y avoit déjà plus d'un mois que j'étois chez don Vincent, lorsque je crus m'apercevoir que sa fille me distinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venoient à s'arrêter sur moi, il me sembloit y remarquer une sorte de complaisance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laissoit tomber sur les autres. Si je n'eusse pas fréquenté des petits-mâîtres & des comédiens, je ne me ferois jamais avisé de m'imaginer qu'Aurore pensât à moi ; mais je m'étois un peu gâté parmi ces messieurs, chez qui les dames, même les plus qualifiées, ne sont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, disois-je, on en croit quelques-uns de ces histrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantaisies dont ils profitent. Que sçais-je si ma maîtresse n'est point sujette à ces fantaisies-là ? Mais non, ajoutois-je un moment après, je ne puis me le persuader. Ce n'est point une de ces Messalines qui, démentant la fierté de leur naissance, abaissent indignement leurs regards jusques dans la poussière, & se déshonorent sans rougir. C'est plutôt une de ces filles vertueuses, mais tendres, qui, satisfaites des bornes que leur vertu prescrit à leur tendresse, ne se font pas un scrupule

pule d'inspirer & de sentir une passion délicate qui les amuse sans péril.

Voilà comme je jugeois de ma maîtresse, sans sçavoir précisément à quoi je devois m'arrêter. Cependant, lorsqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me sourire & de témoigner de la joie. On pouvoit, sans passer pour fat, donner dans de si belles apparences. Aussi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement éprise de mon mérite, & je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domestiques à qui l'amour rend la servitude si douce. Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de soin de ma personne que je n'en avois eu jusqu'alors ; je m'attachai à chercher ce qui pouvoit me donner quelque agrément ; je dépenfai en linge, en pommades & en essences tout ce que j'avois d'argent. La première chose que je faisois le matin, c'étoit de me parer & de me parfumer, pour n'être point en négligé, s'il falloit me présenter devant ma maîtresse. Avec cette attention que j'apportoïis à m'ajuster, & les autres mouvemens que je me donnois pour plaire, je me flattois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appelloit Ortiz. C'étoit une vieille personne qui demouroit, depuis plus de vingt années, chez don Vincent. Elle avoit élevé fa



filles, & confervoit encore la qualité de duègne ; mais elle n'en remplissoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer, comme autrefois, les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Enfin, elle possédoit toute la confiance de sa maîtresse. Un soir, la dame Ortiz ayant trouvé l'occasion de me parler sans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas, que, si j'étois sage & discret, je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin ; qu'on m'apprendroit là des choses que je ne ferois pas fâché de sçavoir. Je répondis à la duègne, en lui serrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, & nous nous séparâmes vite, de peur d'être surpris. Je ne doutai plus que je n'eusse fait une tendre impression sur la fille de don Vincent, & j'en ressentis une joie que je n'eus pas peu de peine à contenir. Que le temps me dura depuis ce moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure, & depuis le souper jusqu'au coucher de mon maître ! Il me sembloit que tout se faisoit ce soir-là dans la maison avec une lenteur extraordinaire. Pour surcroît d'ennui, lorsque don Vincent fut retiré dans son appartement, au lieu de songer à se reposer, il se mit à rebattre ses campagnes de Portugal, dont il m'avoit souvent étourdi. Mais, ce qu'il n'avoit point encore fait, & ce qu'il me gardoit pour ce soir-là, il me nomma tous les officiers qui s'étoient distingués de son temps. Il me raconta même leurs exploits. Que je

fouffris à l'écouter jusqu'au bout ! Il acheva pourtant de parler, & se coucha. Je passai aussitôt dans une petite chambre où étoit mon lit, & d'où l'on descendoit dans le jardin par un escalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pommade. Je pris une chemise blanche, après l'avoir bien parfumée, &, quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flatter l'entêtement de ma maîtresse, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avoit regagné son appartement, & que l'heure du berger étoit passée. Je m'en pris à don Vincent ; mais, comme je maudissois ses campagnes, j'entendis sonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, & qu'il étoit impossible qu'il ne fût pas du moins une heure après minuit. Cependant je me trompois si bien, qu'un gros quart d'heure après, je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien ! dis-je alors en moi-même ; je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne se plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit ? Promenons-nous dans ce jardin, & songeons au rôle que je dois jouer. Il est assez nouveau pour moi. Je ne suis point encore fait aux fantaisies des femmes de qualité. Je sçais de quelle manière on en use avec les grifettes & les comédiennes. Vous les abordez d'un air familier, & vous brusquez, sans façon, l'avan-

ture. Mais il faut une autre manœuvre avec une personne de condition. Il faut, ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre & respectueux, sans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter son bonheur par les emportemens, il doit l'attendre d'un moment de foiblesse.

C'est ainsi que je raisonnois, & je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me représentois qu'en peu de temps j'aurois le plaisir de me voir aux pieds de cette aimable dame, & de lui dire mille choses passionnées. Je rappelai même dans ma mémoire tous les endroits de nos pièces de théâtre dont je pouvois me servir dans notre tête-à-tête, & me faire honneur. Je comptois de les bien appliquer, & j'espérois qu'à l'exemple de quelques comédiens de ma connoissance, je passerois pour avoir de l'esprit, quoique je n'eusse que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces pensées, qui amusoient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis sonner onze heures. Bon ! dis-je alors, je n'ai plus que soixante minutes à attendre. Armons-nous de patience. Je pris courage, & me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, & tantôt assis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendois depuis si long-temps, minuit, sonna. Quelques instans après, Ortiz, aussi ponctuelle,

mais moins impatiente que moi, parut : Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici ? Deux heures, lui répondis-je. Ah ! vraiment, reprit-elle en faisant un éclat de rire à mes dépens, vous êtes bien exact. C'est un plaisir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne fçauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtresse veut avoir un entretien particulier avec vous, & elle m'a ordonné de vous introduire dans son appartement, où elle vous attend. Je ne vous en dirai pas davantage. Le reste est un secret que vous ne devez apprendre que de sa propre bouche. Suivez-moi. Je vais vous conduire. A ces mots, la duègne me prit la main, & par une petite porte dont elle avoit la clef, elle me mena mystérieusement dans la chambre de sa maîtresse.





## CHAPITRE II.

*Comment Aurore reçut Gil Blas, & quel  
entretien ils eurent ensemble.*



Je trouvai Aurore en déshabillé. Cela me fit plaisir. Je la saluai fort respectueusement & de la meilleure grace qu'il me fut possible. Elle me reçut d'un air riant, me fit asseoir auprès d'elle malgré moi, & ce qui acheva de me ravir, elle dit à son ambassadrice de passer dans une autre chambre, & de nous laisser seuls. Après cela, m'adressant la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous apercevoir que je vous regarde favorablement & vous distingue de tous les domestiques de mon père, & quand mes regards ne vous auroient pas fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le temps de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli je devois épargner à sa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec transport,

&, me jettant aux pieds d'Aurore, comme un héros de théâtre qui se met à genoux devant sa princesse, je m'écriai, d'un ton de déclamateur : Ah ! madame ! l'ai-je bien entendu ? Est-ce à moi que ce discours s'adresse ? Seroit-il possible que Gil Blas, jusqu'ici le jouet de la fortune & le rebut de la nature entière, eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentimens... Ne parlez pas si haut, interrompit en riant ma maîtresse ; vous allez réveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous. Reprenez votre place, & m'écoutez jusqu'au bout sans me couper la parole. Oui, Gil Blas, poursuivit-elle en reprenant son sérieux, je vous veux du bien, &, pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune cavalier, beau, bien fait, & d'une naissance illustre. Il se nomme don Luis Pacheco. Je le vois quelquefois à la promenade & aux spectacles ; mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il est, & s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi pourtant je voudrois bien être instruite. J'aurois besoin d'un homme qui s'enquît soigneusement de ses mœurs, & m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous, préférablement à tous nos autres domestiques. Je crois que je ne risque rien à vous charger de cette commission. J'espère que vous vous en acquitterez avec tant d'adresse & de discrétion, que je ne me repen-

tirai point de vous avoir mis dans ma confiance.

Ma maîtresse cessa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois là-dessus. J'avois d'abord été déconcerté d'avoir pris si désagréablement le change, mais je me remis promptement l'esprit, & furmontant la honte que cause toujours la témérité, quand elle est malheureuse, je témoignai à la dame tant de zèle pour ses intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à son service, que, si je ne lui ôtai pas la pensée que je m'étois follement flatté de lui avoir plu, du moins je lui fis connoître que je sçavois bien réparer une sottise. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de don Luis. Après quoi, la dame Ortiz que sa maîtresse rappella, me ramena dans le jardin, & me dit d'un air railleur, en me quittant : Bonsoir, Gil Blas ; je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous. Je connois trop votre ponctualité là-dessus, pour en être en peine.

Je retournai dans ma chambre, non sans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins assez raisonnable pour m'en consoler. Je fis réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma maîtresse que son amant. Je songeai même que cela pourroit me mener à quelque chose, que les courtiers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines, & je me couchai dans la résolution

de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je sortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage, mais les personnes à qui je m'adressai ne purent pleinement satisfaire ma curiosité, ce qui m'obligea, le jour suivant, à recommencer mes perquisitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai, par hazard, dans la rue, un garçon de ma connoissance. Nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il passa, dans ce moment, un de ses amis qui nous aborda & nous dit qu'il venoit d'être chassé de chez don Joseph Pacheco, père de don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitois d'apprendre, & je fis tant, par mes questions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en état de tenir parole à ma maîtresse. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir, à la même heure & de la même manière que la première fois. Je n'eus pas, ce soir-là, tant d'inquiétude, &, bien loin de souffrir impatiemment les discours de mon vieux patron, je le remis sur ses campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde, & ce ne fut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges, que je descendis dans le jardin, sans me pommader & me parfumer : je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très-fidèle



duègne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, & je me laiffai conduire à l'appartement d'Aurore qui me demanda, dès que je parus, si je m'étois bien informé de don Luis, & si j'avois appris bien des choses. Oui, madame, lui dis-je, & j'ai de quoi satisfaire votre curiosité. Je vous dirai, premièrement, qu'il est sur le point de partir pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est, à ce qu'on m'a dit, un jeune cavalier rempli d'honneur & de probité. Pour du courage, il n'en sçauroit manquer, puisqu'il est gentilhomme & Castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit, & les manières fort agréables. Mais, ce qui peut-être ne fera guère de votre goût, & ce que je ne puis pourtant me dispenser de vous dire, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes feigneurs : il est diablement libertin. Sçavez-vous qu'à son âge, il a déjà eu à bail deux comédiennes ? Que m'apprenez-vous ? reprit Aurore. Quelles mœurs ! Mais êtes-vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mène une vie si licentieuse ? Oh ! je n'en doute pas, madame, lui repartis-je. Un valet, qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit, & les valets sont fort sincères, quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs, il fréquente don Alexo Segiar, don Antonio Centellès, & don Fernand de Gamboa. Cela seul prouve démonstrativement son libertinage. C'est assez, Gil Blas, dit alors ma maî-

treffe en foupirant ; je vais, fur votre rapport, combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déjà de profondes racines dans mon cœur, je ne défefpère pas de l'en arracher. Allez, poursuivit-elle en me mettant entre les mains une petite bourse qui n'étoit pas vuide, voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous bien de révéler mon secret. Songez que je l'ai confié à votre silence.

J'affurai ma maîtresse que j'étois l'Harpo-  
crate<sup>1</sup> des valets confidens, & qu'elle pouvoit demeurer tranquille là-dessus. Après cette assurance, je me retirai fort impatient de sçavoir ce qu'il y avoit dans la bourse. J'y trouvai vingt pistoles. Auffitôt je pensai qu'Aurore m'en auroit sans doute donné davantage, si je lui eusse annoncé une nouvelle agréable, puisqu'elle en payoit si bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les gens de justice, qui fardent quelquefois la vérité dans leurs procès-verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit dans sa naissance une galanterie qui m'eût été très-utile dans la fuite, si je ne me fusse pas sottement piqué d'être sincère. J'avois pourtant la consolation de me voir dédommagé de la dépense que j'avois faite si mal à propos en pommades & en parfums.





### CHAPITRE III.

*Du grand changement qui arriva chez don Vincent, & de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.*



L arriva, peu de temps après cette aventure, que le seigneur don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa maladie parurent si violens, qu'on eût craint un événement funeste. Dès le commencement du mal, on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. L'un s'appelloit le docteur Andros, & l'autre le docteur Oquetos. Ils examinèrent le malade, & convinrent tous deux, après une exacte observation, que les humeurs étoient en fougue ; mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un & l'autre. L'un vouloit qu'on purgeât le malade dès ce jour-là, & l'autre étoit d'avis qu'on différât la purgation. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne

se fixent sur quelques parties nobles. Oquetos foutint, au contraire, qu'il falloit attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre, dès les premiers jours, & dit, en termes formels, qu'il faut être prompt à purger, quand les humeurs sont en *orgasme*, c'est-à-dire, en fougue. Oh! c'est ce qui vous trompe, repartit Oquetos. Hippocrate, par le mot d'*orgasme*, n'entend pas la fougue; il entend plutôt la coction des humeurs<sup>2</sup>.

Là-dessus, nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte grec, & cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui; l'autre, s'en fiant à une traduction latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la question. Cependant, se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Aussitôt Andros, qui étoit le plus jeune, se retira, non sans lancer à son ancien quelques traits railleurs sur l'*orgasme*. Voilà donc Oquetos triomphant. Comme il étoit dans les principes du docteur Sangrado, il commença par faire saigner abondamment le malade, attendant, pour le purger, que les humeurs fussent cuites. Mais la mort qui craignoit sans doute qu'une purgation si sagement différée ne

lui enlevât sa proie, prévint la coction & emporta mon maître. Telle fut la fin du feigneur don Vincent, qui perdit la vie parce que son médecin ne sçavoit pas le grec.

Aurore, après avoir fait à son père des funérailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maîtresse de ses volontés, elle congédia quelques domestiques, en leur donnant des récompenses proportionnées à leurs services, & se retira bientôt à un château qu'elle avoit sur les bords du Tage, entre Sacedon & Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, & qui la suivirent à la campagne. J'eus même le bonheur de lui devenir nécessaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avois fait de don Luis, elle aimoit encore ce cavalier, ou plutôt, n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y étoit entièrement abandonnée. Elle n'avoit plus besoin de prendre des précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier don Luis. Quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans cesse, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes sortes de défordres, mais tel que je voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, constant. Elle s'attendrit en disant ces paroles, & ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleurasse aussi, tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour que de pa-

roître si sensible à ses peines. Mon ami, continua-t-elle après avoir effuyé ses beaux yeux, je vois que tu es d'un très-bon naturel, & je suis si satisfaite de ton zèle que je te promets de le bien récompenser. Ton secours, mon cher Gil Blas, m'est plus nécessaire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe. Tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au plutôt pour Salamanque. Là, je prétends me déguiser en cavalier, & sous le nom de don Félix, faire connoissance avec Pacheco. Je tâcherai de gagner sa confiance & son amitié. Je lui parlerai souvent d'Aurore de Gusman, dont je passerai pour cousin. Il souhaitera peut-être de la voir, & c'est où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque. Dans l'un, je ferai don Félix, dans l'autre Aurore, & m'offrant aux yeux de don Luis, tantôt travestie en homme, tantôt sous mes habits naturels, je me flatte que je pourrai, peu à peu, l'amener à la fin que je me propose. Je demeure d'accord, ajouta-t-elle, que mon projet est extravagant ; mais la passion m'entraîne, & l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir sur la démarche que je veux hasarder.

J'étois fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Il me paroissoit insensé. Cependant, quelque déraisonnable que je le trouvasse, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la

pilule, & j'entrepris de prouver que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'esprit agréable & sans conséquence. Je ne me souviens plus de ce que je lui dis pour lui prouver cela ; mais elle se rendit à mes raisons, les amans étant bien aises qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes donc plus cette entreprise téméraire que comme une comédie, dont il ne falloit songer qu'à bien concerter la représentation. Nous choisîmes nos acteurs dans le domestique, puis nous distribuâmes les rôles, ce qui se passa sans clameurs & sans querelle, parce que nous n'étions pas des comédiens de profession. Il fut résolu que la dame Ortiz feroit la tante d'Aurore, sous le nom de dona Ximena de Gusman, qu'on lui donneroit un valet & une suivante, & qu'Aurore, travestie en cavalier, m'auroit pour valet de chambre, avec une de ses femmes déguisée en page pour la servir en particulier. Les personnages ainsi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que don Luis étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guère à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions besoin. Lorsqu'ils furent achevés, ma maîtresse les fit emballer promptement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en temps & lieu. Puis, laissant le soin de sa maison à son homme d'affaires, elle partit dans un carrosse à quatre mules, & prit le chemin du royaume de Léon avec tous ceux de ses domes-

tiques qui avoient quelques rôles à jouer dans cette pièce.

Nous avions déjà traversé la Castille vieille, quand l'essieu du carrosse se rompit. C'étoit entre Avila et Villafior, à trois ou quatre cents pas d'un château qu'on apercevoit au pied d'une montagne. La nuit approchoit, & nous étions fort embarrassés. Mais il passa, par hazard, auprès de nous un payfan qui nous tira d'embarras, sans qu'il y mît beaucoup du sien. Il nous apprit que le château qui s'offroit à notre vue appartenoit à dona Elvira, veuve de don Pedro de Pinarès, & il nous dit tant de bien de cette dame, que ma maîtresse m'envoya au château demander, de sa part, un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du payfan. Il est vrai que je m'acquittai de ma commission d'une manière qui l'auroit déterminée à nous recevoir dans son château, quand elle n'auroit pas été la personne du monde la plus polie. Elle me reçut d'un air gracieux, & fit à mon compliment la réponse que je désirois. Là-dessus nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînèrent doucement le carrosse. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de don Pèdre, qui venoit au-devant de ma maîtresse. Je passerai sous silence les discours que la civilité obligea de tenir de part & d'autre en cette occasion. Je dirai seulement qu'Elvire étoit une vieille dame qui faisoit mieux que femme du monde remplir les



devoirs de l'hospitalité. Elle conduisit Aurore dans un appartement superbe, où, la laissant reposer quelques momens, elle vint donner son attention jusqu'aux moindres choses qui nous regardoient. Ensuite, quand le souper fut prêt, elle ordonna qu'on servît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles se mirent à table. La veuve de don Pèdre n'étoit pas de ces personnes qui font mal les honneurs d'un repas en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaye, & foutenoit agréablement la conversation. Elle s'exprimoit noblement & en beaux termes. J'admirois son esprit & le tour fin qu'elle donnoit à ses pensées. Aurore en paroïsoit aussi charmée que moi. Elles lièrent amitié l'une avec l'autre, et se promirent réciproquement d'avoir ensemble un commerce de lettres. Comme notre carrosse ne pouvoit être raccommodé que le jour suivant, & que nous courions risque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous servit, à notre tour, des viandes avec profusion, & nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avons été régalez.

Le jour d'après, ma maîtresse trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînèrent dans une grande salle où il y avoit plusieurs tableaux. On en remarquoit un, entr'autres, dont les figures étoient merveilleusement bien représentées; mais il offroit aux

yeux un spectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverse & noyé dans son sang, y étoit peint, & tout mort qu'il paroissoit, il avoit un air menaçant. On voyoit près de lui une jeune dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût aussi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans son sein, & rendoit les derniers sours, en attachant ses regards mourans sur un jeune homme qui sembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avoit encore chargé son tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention. C'étoit un vieillard de bonne mine, qui, vivement touché des objets qui frappaient sa vue, ne s'y montroit pas moins sensible que le jeune homme. On eût dit que ces images sanglantes leur faisoient sentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impressions. Le vieillard, plongé dans une profonde tristesse, en paroissoit comme accablé ; au lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choses étoient peintes avec des expressions si fortes, que nous ne pouvions nous lasser de les regarder. Ma maîtresse demanda quelle triste histoire ce tableau représentoit. Madame, lui dit Elvire, c'est une peinture fidèle des malheurs de ma famille. Cette réponse piqua la curiosité d'Aurore, qui témoigna un si grand désir d'en sçavoir davantage, que la veuve de don Père ne put se dispenser de lui promettre la satisfac-

tion qu'elle fouhaitoit. Cette promesse qui se fit devant Ortiz, ses deux compagnes & moi, nous arrêta tous quatre dans la salle après le repas. Ma maîtresse voulut nous renvoyer; mais Elvire, qui s'aperçut que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en disant que l'histoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du secret. Un moment après, elle commença son récit en ces termes.





## CHAPITRE IV.

### *Le mariage de vengeance.*

#### NOUVELLE<sup>3</sup>.



ROGER, roi de Sicile, avoit un frère & une sœur. Ce frère, appelé Mainfroy, se révolta contre lui, & alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuse & sanglante ; mais il eut le malheur de perdre deux batailles, & de tomber entre les mains du roi, qui se contenta de lui ôter la liberté pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses sujets. Ils disoient qu'il n'avoit sauvé la vie à son frère que pour exercer sur lui une vengeance lente & inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroy souffroit dans sa prison qu'à sa sœur Mathilde. Cette princesse avoit, en effet, toujours haï ce prince, & elle ne cessa point de le

perfécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de temps après lui, & l'on regarda sa mort comme une juste punition de ses sentimens dénaturés.

Mainfroy laissa deux fils. Ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que, parvenus à un âge plus avancé, le désir de venger leur père ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas si bien abattu qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'État. Il communiqua son dessein au sénateur Leontio Siffredi, son ministre, qui ne l'approuva point, & qui, pour l'en détourner, se chargea de l'éducation du prince Enrique qui étoit l'aîné, & lui conseilla de confier au comte de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appelloit don Pèdre. Roger, persuadé que ses neveux seroient élevés, par ces deux hommes, dans la soumission qu'ils lui devoient, les leur abandonna, & prit soin lui-même de Constance, sa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, & fille unique de la princesse Mathilde. Il lui donna des femmes & des maîtres, & n'épargna rien pour son éducation.

Leontio Siffredi avoit un château, à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit là que ce ministre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour sur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha, comme s'il n'avoit point eu d'enfant. Il avoit

pourtant deux filles. L'aînée, qu'on nommoit *Blanche*, plus jeune d'une année que le prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite, & la cadette, appelée *Porcie*, après avoir, en naissant, causé la mort de sa mère, étoit encore au berceau. *Blanche* & le prince *Enrique* sentirent de l'amour l'un pour l'autre, dès qu'ils furent capables d'aimer ; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le prince néanmoins ne laissa pas quelquefois d'en trouver l'occasion. Il sçut même si bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de *Siffredi* à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva justement dans ce temps-là que *Leontio* fut obligé, par ordre du roi, de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'isle. Pendant son absence, *Enrique* fit faire une ouverture au mur de son appartement qui répondoit à la chambre de *Blanche*. Cette ouverture étoit couverte d'une coulisse de bois, qui se fermoit & s'ouvroit sans qu'elle parût, parce qu'elle étoit si étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient apercevoir l'artifice. Un habile architecte, que le prince avoit mis dans ses intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de secret.

L'amoureux *Enrique* s'introduisoit par là quelquefois dans la chambre de sa maîtresse ; mais il n'abusoit point de ses bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une en-

trée secrète dans son appartement, du moins ce n'avoit été que sur les assurances qu'il lui avoit données qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiète. Elle avoit appris que Roger étoit très-malade, & qu'il venoit de mander Siffredi, comme grand chancelier du royaume, pour le rendre dépositaire de ses dernières volontés. Elle se représentoit déjà sur le trône son cher Enrique, & craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui causoit une étrange agitation. Elle avoit même des larmes aux yeux, lorsqu'il parut devant elle. Vous pleurez, madame, lui dit-il ; que dois-je penser de la tristesse où je vous vois plongée ? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes alarmes. Le roi votre oncle cessera bientôt de vivre, & vous allez remplir sa place. Quand j'envisage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un monarque voit les choses d'un autre œil qu'un amant, & ce qui faisoit tous ses desirs, quand il reconnoissoit un pouvoir au dessus du sien, ne le touche plus que foiblement sur le trône. Soit pressentiment, soit raison, je sens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, & que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de la fermeté de vos sentimens : je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le prince, vos

crainces font obligeantes, & justifient mon attachement à vos charmes. Mais l'excès où vous portez vos défiances offense mon amour, & si je l'ose dire, l'estime que vous me devez. Non, non, ne pensez pas que ma destinée puisse être séparée de la vôtre. Croyez plutôt que vous seule ferez toujours ma joie & mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens si doux ! Ah ! seigneur, reprit la fille de Leontio, dès que vous ferez couronné, vos sujets pourront vous demander pour reine une princesse descendue d'une longue fuite de rois, & dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux États aux vôtres, & peut-être, hélas ! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé ! pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi, trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir ? Si le ciel dispose du roi mon oncle, & me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en présence de toute ma cour. J'en atteste tout ce qu'on reconnoît de plus sacré parmi nous.

Les protestations d'Enrique rassurèrent un peu la fille de Siffredi. Le reste de leur entretien roula sur la maladie du roi. Enrique fit voir la bonté de son naturel. Il plaignit le sort de son oncle, quoiqu'il n'eût pas sujet d'en être fort touché, & la force du sang lui fit regretter un prince dont la mort lui promettoit une cou-



ronne. Blanche ne sçavoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le connétable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle sortoit de l'appartement de son père, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit, dès le lendemain, la demande à Siffredi, qui agréa sa recherche. Mais la maladie de Roger étant survenue dans ce temps-là, ce mariage demeura suspendu, & Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut surpris de voir entrer dans son appartement Leontio suivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce ministre, la nouvelle que je vous apporte aura de quoi vous affliger ; mais la consolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le roi votre oncle vient de mourir. Il vous laisse, par sa mort, héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les grands du royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche, & je viens, seigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers & les plus sincères hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le prince qui sçavoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruisoit peu à peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement subit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvemens confus. Il rêva

quelque temps ; puis, rompant le silence, il adressa ces paroles à Leontio : Sage Siffredi, je vous regarde toujours comme mon père. Je ferai gloire de me régler par vos conseils, & vous régnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'approchant d'une table sur laquelle étoit une écriture, & prenant une feuille blanche, il écrivit son nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, seigneur ? lui dit Siffredi. Vous marquer ma reconnoissance & mon estime, répondit Enrique. Ensuite ce prince présenta la feuille à Blanche, & lui dit : Recevez, madame, ce gage de ma foi & de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, & fit cette réponse au prince : Seigneur, je reçois avec respect les graces de mon roi ; mais je dépens d'un père, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui conseillera.

Elle donna effectivement à son père la signature d'Enrique. Alors Siffredi remarqua ce qui, jusqu'à ce moment, étoit échappé à sa pénétration. Il démêla les sentimens du prince, & lui dit : Votre Majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai point de la confiance..... Mon cher Leontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fassiez de mon billet, j'en approuverai la disposition. Mais allez, continuait-il, retournez à Palerme. Ordonnez-y les ap-

prêts de mon couronnement, & dites à mes fujets que je vais, sur vos pas, recevoir le ferment de leur fidélité, & les assurer de mon affection. Ce ministre obéit aux ordres de son nouveau maître, & prit, avec sa fille, le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le prince partit aussi de Belmonte, plus occupé de son amour que du haut rang où il alloit monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on poussa mille cris de joie. Il entra, parmi les acclamations du peuple, dans le palais où tout étoit prêt pour la cérémonie. Il y trouva la princesse Constance, vêtue de longs habits de deuil. Elle paroissoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devoient un compliment réciproque sur la mort de ce monarque, ils s'en acquittèrent, l'un & l'autre, avec esprit, mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique, que de celle de Constance, qui, malgré les démêlés de leur famille, n'avoit pu haïr ce prince. Il se plaça sur le trône, & la princesse s'assit à ses côtés sur un fauteuil un peu moins élevé. Les grands du royaume prirent leurs places, chacun selon son rang. La cérémonie commença, & Leontio, comme grand chancelier de l'État, & dépositaire du testament du feu roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet acte contenoit en substance : que Roger, se voyant sans enfant, nommoit pour son successeur le fils aîné de Mainfroy, à

condition qu'il épouserait la princesse Constance, & que, s'il refusoit sa main, la couronne de Sicile, à son exclusion, tomberoit sur la tête de don Pèdre son frère, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enrique. Il en sentit une peine inconcevable, & cette peine devint encore plus vive, lorsque Leontio, après avoir achevé la lecture du testament, dit à toute l'assemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu roi à notre nouveau monarque, ce généreux prince consent d'honorer de sa main la princesse Constance, sa cousine. A ces mots, Enrique interrompit le chancelier : Leontio, lui dit-il, souvenez-vous de l'écrit que Blanche vous... Seigneur, interrompit avec précipitation Siffredi, sans donner le temps au prince de s'expliquer, le voici. Les grands du royaume, poursuivit-il en montrant le billet à l'assemblée, y verront, par l'auguste seing de votre majesté, l'estime que vous faites de la princesse, & la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu roi votre oncle. Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau roi y faisoit à ses peuples, dans la forme la plus authentique, une promesse d'épouser Constance, conformément aux intentions de Roger. La salle retentit de longs cris de joie. Vive notre magnanime roi Enrique ! s'écrièrent tous ceux qui étoient présens. Comme on n'ignoroit pas

l'averfion que ce prince avoit toujours marquée pour la princeffe, on avoit craint avec raifon qu'il ne fe révoltât contre la condition du teftament, & ne caufât des mouvemens dans le royaume ; mais la lecture du billet, en raffurant là-deffus les grands & le peuple, excitoit ces acclamations générales qui déchiroient en fecret le cœur du monarque.

Conftance, qui, par l'intérêt de fa gloire, & par un fentiment de tendrefse, y prenoit plus de part que perfonne, choifit ce temps pour l'affurer de fa reconnoiffance. Le prince eut beau vouloir fe contraindre, il reçut le compliment de la princeffe avec tant de trouble, il étoit dans un fi grand défordre, qu'il ne put lui-même répondre ce que la bienféance exigeoit de lui. Enfin, cédant à la violence qu'il fe faifoit, il s'approcha de Siffredi, que le devoir de fa charge obligeoit de fe tenir affez près de fa perfonne, & lui dit tout bas : Que faites-vous, Leontio ? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'étoit point deftiné pour cet ufage. Vous trahiffez... Seigneur, interrompit encore Siffredi d'un ton ferme, fongez à votre gloire. Si vous refufez de fuivre les volontés du roi votre oncle, vous perdez la couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainfi, qu'il s'éloigna du roi, pour l'empêcher de lui répliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il fe fentoit agité de mille mouvemens contraires. Il étoit irrité

contre Siffredi. Il ne pouvoit se résoudre à quitter Blanche, & , partagé entr'elle & l'intérêt de sa gloire, il fut assez long-temps incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il se détermina pourtant, & crut avoir trouvé le moyen de conferver la fille de Siffredi, sans renoncer au trône. Il feignit de vouloir se soumettre aux volontés de Roger, se proposant, tandis qu'on solliciteroit à Rome la dispense de son mariage avec sa cousine, de gagner par ses bienfaits les grands du royaume, & d'établir si bien sa puissance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du testament.

Dès qu'il eut formé ce dessein, il devint plus tranquille, & , se tournant vers Constance, il lui confirma ce que le grand chancelier avoit lu devant toute l'assemblée. Mais, au moment même qu'il se trahissoit jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arriva dans la salle du conseil. Elle y venoit, par ordre de son père, rendre ses devoirs à la princesse, & ses oreilles, en entrant, furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela, Leontio, ne voulant pas qu'elle pût douter de son malheur, lui dit, en la présentant à Constance : Ma fille, rendez vos hommages à votre reine. Souhaitez-lui les douceurs d'un règne florissant & d'un heureux hyménée. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher sa douleur. Son visage rougit & pâlit successivement, & tout son corps frissonna. Cependant

la princesse n'en eut aucun soupçon. Elle attribua le désordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, & peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, & le désespoir qu'il remarquoit dans ses yeux le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que, jugeant sur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit moins eu d'inquiétude, s'il eût pu lui parler ; mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainsi dire, avoit les yeux sur lui ? D'ailleurs le cruel Siffredi lui en ôta l'espérance. Ce ministre, qui lisoit dans le cœur de ces deux amans, & vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit causer dans l'État, fit adroitement sortir sa fille de l'assemblée, & reprit avec elle le chemin de Belmonte, résolu, pour plus d'une raison, de la marier au plus tôt.

Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui fit connoître toute l'horreur de sa destinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promise au connétable. Juste ciel ! s'écria-t-elle, emportée par un mouvement de douleur que la présence de son père ne put réprimer, à quels affreux supplices réserviez-vous la malheureuse Blanche ? Son transport même fut si violent, que toutes les puissances de son âme en furent suspendues. Son corps se glaça, & devenant froide & pâle, elle tomba évanouie entre les bras de son père. Il fut tou-

ché de l'état où il la voyoit. Néanmoins, quoiqu'il ressentît vivement ses peines, sa première résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur que par l'eau que Siffredi lui jetta sur le visage, & lorsqu'en ouvrant ses yeux languissans, elle l'aperçut qui s'empressoit à la secourir : Seigneur, lui dit-elle, d'une voix presque éteinte, j'ai honte de vous laisser voir ma foiblesse ; mais la mort, qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille qui a pu disposer de son cœur sans votre aveu. Non, ma chère Blanche, répondit Leontio, vous ne mourrez point, & votre vertu reprendra sur vous son empire. La recherche du connétable vous fait honneur. C'est le parti le plus considérable de l'État.... J'estime sa personne & son mérite, interrompit Blanche ; mais, seigneur, le roi m'avoit fait espérer.... Ma fille, interrompit à son tour Siffredi, je sçais tout ce que vous pouvez dire là-dessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour ce prince, & je ne la désapprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de sa gloire & celui de l'État ne l'obligeoient pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'épouser cette princesse, que le feu roi l'a désigné son successeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la couronne de Sicile ? Croyez que je gémiss avec



vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puisque nous ne pouvons aller contre les destinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire de ne pas laisser voir à tout le royaume que vous vous êtes flattée d'une espérance frivole. Votre sensibilité pour le roi donneroit même lieu à des bruits défavantageux pour vous, & le seul moyen de vous en préserver, c'est d'épouser le connétable. Enfin, Blanche, il n'est plus temps de délibérer. Le roi vous cède pour un trône. Il épouse Constance. Le connétable a ma parole. Dégagez-la, je vous en prie, & s'il est nécessaire, pour vous y résoudre, que je me serve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laisser faire ses réflexions sur ce qu'il venoit de lui dire. Il espéroit qu'après avoir pesé les raisons dont il s'étoit servi pour soutenir sa vertu contre le penchant de son cœur, elle se détermineroit d'elle-même à se donner au connétable. Il ne se trompa point ; mais combien en coûta-t-il à la triste Blanche pour prendre cette résolution ! Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ses pressentimens sur l'infidélité d'Enrique tournés en certitude, & d'être contrainte, en le perdant, de se livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui causoit des transports d'affliction si violens, que tous ses momens devenoient pour elle des supplices nouveaux. Si mon malheur

est certain, s'écrioit-elle, comment y puis-je résister fans mourir. Impitoyable destinée, pourquoi me repaiïois-tu des plus douces espérances, si tu devois me précipiter dans un abyfme de maux ? Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité ! As-tu donc pu fitôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée ? Pour te punir de m'avoir si cruellement trompée, fasse le ciel que le lit conjugal, que tu vas fouiller par un parjure, soit moins le théâtre de tes plaisirs que de tes remords ! Que les careffes de Constance versent un poison dans ton cœur infidèle ! Puisse ton hymen devenir auffi affreux que le mien ! Oui, traître, je vais époufer le connétable que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'avoir si mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me restent à vivre ne soient qu'un tiffu malheureux de peines & d'ennuis. Si tu conserves encore pour moi quelque fentiment d'amour, ce fera me venger auffi de toi, que de me jetter à tes yeux entre les bras d'un autre ; & si tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra se vanter d'avoir produit une femme qui s'est punie elle-même d'avoir trop légèrement disposé de son cœur.

Ce fut dans une pareille situation que cette triste victime de l'amour & du devoir passa la nuit qui précéda son mariage avec le connéta-

ble. Siffredi, la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il fouhaitoit, se hâta de profiter de cette disposition favorable. Il fit venir le con-nétable à Belmonte le jour même, & le maria secrètement avec sa fille, dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche ! Ce n'é-toit point assez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, & de se donner à un objet haï : il falloit encore qu'elle contraignît ses sentimens devant un mari prévenu pour elle de la passion la plus ardente, & naturellement jaloux. Cet époux, charmé de la posséder, étoit sans cesse à ses genoux. Il ne lui laissoit pas seulement la triste consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Leontio sentit redoubler son affliction. Mais que devint-elle, lorsque ses femmes, après l'a-voir déshabillée, la laissèrent seule avec le con-nétable ! Il lui demanda respectueusement la cause de l'abattement où elle sembloit être. Cette question embarrassa Blanche qui feignit de se trouver mal. Son époux y fut trompé ; mais il ne demeura pas long-temps dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, & qu'il la pressoit de se mettre au lit, ses instances, qu'elle expliqua mal, présentèrent à son esprit une image si cruelle, que, ne pouvant plus se contraindre, elle donna un libre cours à ses soupirs & à ses larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ses vœux ! Il ne douta plus

que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de sinistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connoissance le mît dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons. Il redoubla ses empressements, & continua de presser son épouse de se coucher, l'assurant qu'il lui laisseroit prendre tout le repos dont elle avoit besoin. Il s'offrit même d'appeller ses femmes, si elle jugeoit que leur secours pût apporter quelque soulagement à son mal. Blanche, s'étant rassurée sur cette promesse, lui dit que le sommeil seul lui étoit nécessaire dans la foiblesse où elle se sentoit. Il feignit de la croire. Ils se mirent tous deux au lit, & passèrent une nuit bien différente de celle que l'amour & l'hyménée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffredi se livroit à sa douleur, le connétable cherchoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre son mariage si rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival ; mais, quand il vouloit le découvrir, il se perdoit dans ses idées. Il sçavoit seulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà passé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorsqu'un bruit sourd frappa ses oreilles. Il fut surpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ses pas dans la chambre. Il crut se tromper ; car il se souvint qu'il avoit fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche fu-

rent forties. Il ouvrit le rideau, pour s'éclaircir par ses propres yeux de la cause du bruit qu'il entendoit. Mais la lumière qu'on avoit laissée dans la cheminée s'étoit éteinte, & bientôt il ouit une voix foible & languissante qui appella Blanche à plusieurs reprises. Alors ses soupçons jaloux le transportèrent de fureur, & son honneur alarmé l'obligeant à se lever, pour prévenir un affront ou pour en tirer vengeance, il prit son épée ; il marcha du côté d'où la voix lui sembloit partir. Il sent une épée nue qui s'oppose à la sienne. Il avance, on se retire. Il poursuit, on se dérobe à sa poursuite. Il cherche celui qui semble le fuir par tous les endroits de la chambre, autant que l'obscurité le peut permettre, & ne le trouve plus. Il s'arrête. Il écoute, & n'entend plus rien. Quel enchantement ! Il s'approche de la porte, dans la pensée qu'elle avoit favorisé la fuite de ce secret ennemi de son honneur ; mais elle étoit fermée au verrouil comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il appella ceux de ses gens qui étoient le plus à portée d'entendre sa voix, & , comme il ouvroit la porte pour cela, il en ferma le passage & se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchoit.

A ses cris redoublés, quelques domestiques accoururent avec des flambeaux ; il prend une bougie, & fait une nouvelle recherche dans la chambre, en tenant son épée nue. Il n'y trouva toutefois personne, ni aucune marque apparente

qu'on y fût entré. Il n'aperçut point de porte secrète, ni d'ouverture par où l'on eût pu passer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à déguiser la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Leontio, après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, & qu'il s'étoit trompé. Il rencontra son beau-père qui sortoit de son appartement au bruit qu'il avoit ouï, & lui racontant ce qui venoit de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation & d'une profonde douleur.

Siffredi fut surpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable, & jugeant tout possible à l'amour du roi, cette pensée l'affligea vivement. Mais, bien loin de flatter les soupçons jaloux de son gendre, il lui représenta, d'un air d'assurance, que cette voix qu'il s'imaginait avoir entendue, & cette épée qui s'étoit opposée à la sienne, ne pouvoient être que des phantômes d'une imagination séduite par la jalousie ; qu'il étoit impossible que quelqu'un fût entré dans la chambre de sa fille ; qu'à l'égard de la tristesse qu'il avoit remarquée dans son épouse, quelque indisposition l'avoit peut-être causée ; que l'honneur ne devoit point être responsable

des altérations du tempérament ; que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un désert, & qui se voit brusquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le temps de connoître & d'aimer, pouvoit bien être la cause de ces pleurs, de ces soupirs, & de cette vive affliction dont il se plaignoit ; que l'amour dans le cœur des filles d'un sang noble ne s'allumoit que par le temps & par les services ; qu'il l'exhortoit à calmer ses inquiétudes, à redoubler sa tendresse et ses empressements pour disposer Blanche à devenir plus sensible ; qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, persuadé que ses défiances & son trouble offensoient sa vertu.

Le connétable ne répondit rien aux raisons de son beau-père, soit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le désordre où étoit son esprit, soit qu'il jugeât plus à propos de dissimuler que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un événement si dénué de vraisemblance. Il retourna dans l'appartement de sa femme, se remit auprès d'elle, & tâcha d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquiétudes. Blanche, de son côté, la triste Blanche n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choses que son époux, & ne pouvoit prendre pour illusion une aventure dont elle sçavoit le secret & les motifs. Elle étoit surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans son

appartement, après avoir donné si solennellement sa foi à la princesse Constance. Au lieu de s'applaudir de cette démarche, & d'en sentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvel outrage, & son cœur en étoit tout enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffredi, prévenue contre le jeune roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux prince, plus épris que jamais de Blanche, fouhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnoient. Il seroit venu plutôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui eussent permis ; mais il n'avoit pu, avant cette nuit, se dérober à sa cour. Il connoissoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de se glisser dans le château de Siffredi, & même il conservoit encore la clef d'une porte secrète, par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par là qu'il gagna son ancien appartement, & qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce prince d'y trouver un homme, & de trouver une épée opposée à la sienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, & ne fût punir à l'heure même l'audacieux qui osoit lever sa main sacrilège sur son propre roi ; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Leontio suspendit son ressentiment. Il se retira de la même manière qu'il étoit venu, & plus troublé



qu'au paravant, il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens devant le jour, & s'enferma dans son appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne songeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa sûreté, son honneur, & surtout son amour, ne lui permettoient pas de différer l'éclaircissement de toutes les circonstances d'une si cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour, il commanda son équipage de chasse, & sous prétexte de prendre ce divertissement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte, avec ses piqueurs & quelques-uns de ses courtisans. Il suivit quelque temps la chasse pour cacher son dessein, & lorsqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, & prit seul le chemin du château de Leontio. Il connoissoit trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer, & son impatience ne lui permettant pas de ménager son cheval, il eut en peu de temps parcouru tout l'espace qui le séparoit de l'objet de son amour. Il cherchoit dans son esprit quelque prétexte plausible pour se procurer un entretien secret avec la fille de Siffredi, quand, traversant une petite route qui aboutissoit à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes assises qui s'entrenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces personnes ne fussent du château, & cette vue lui causa de l'émotion ; mais il fut bien plus agité, lorsque ces femmes s'étant tournées de

son côté, au bruit que son cheval faisoit en courant, il reconnut sa chère Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Nise, celle de ses femmes qui avoit le plus de part à sa confiance, pour pleurer du moins son malheur en liberté.

Il vola, il se précipita, pour ainsi dire, à ses pieds, & voyant dans ses yeux tous les signes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, suspendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux ; mais, quand vous serez instruite du dessein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime vous paroîtra une preuve de mon innocence, & de l'excès de mon amour. Ces paroles, qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne servirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre, mais les sanglots étouffèrent sa voix. Le prince, étonné de son faifissement, lui dit : Quoi ! madame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne & même ma vie pour me conserver à vous ? Alors la fille de Leontio, faisant un effort sur elle pour s'expliquer, lui dit : Seigneur, vos promesses ne font plus de faison. Rien désormais ne peut lier ma destinée à la vôtre. Ah ! Blanche, interrompit brusquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut

vous enlever à mon amour ? qui voudra s'opposer à la fureur d'un roi qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laisser ravir à ses espérances ? Tout votre pouvoir, seigneur, reprit languissamment la fille de Siffredi, devient inutile contre les obstacles qui nous séparent. Je suis femme du connétable.

Femme du connétable ! s'écria le prince, en reculant de quelques pas. Il ne put continuer, tant il fut faisi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnèrent. Il se laissa tomber au pied d'un arbre qui se trouva derrière lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, & n'avoit de libre que les yeux qu'il attacha sur Blanche, d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit sensible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit, de son côté, d'un air qui lui faisoit assez connoître que ses mouvemens étoient peu différens des siens, et ces deux amans infortunés gardoient entr'eux un silence qui avoit quelque chose d'affreux. Enfin le prince, revenant un peu de son désordre par un effort de courage, reprit la parole, & dit à Blanche en soupirant : Madame, qu'avez-vous fait ? Vous m'avez perdu, & vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le prince sembloit lui faire des reproches lorsqu'elle croyoit avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui. Quoi ! seigneur, répondit-elle, vous ajoutez la dissimulation à l'infidélité ? Vouliez-vous que

je démentisse mes yeux & mes oreilles, & que, malgré leur rapport, je vous crusse innocent ? Non, seigneur, je vous l'avoue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, madame, répliqua le roi, ces témoins qui vous paroissent si fidèles vous ont imposé ; ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir, & il n'est pas moins vrai que vous êtes l'épouse du connétable. Eh ! quoi, seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Constance le don de votre main & de votre cœur ? Vous n'avez point assuré les grands de l'État que vous rempliriez les volontés du feu roi ? & la princesse n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux sujets, en qualité de reine & d'épouse du prince Enrique ? Mes yeux étoient-ils donc fascinés ? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône, & sans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus, & ce que vous n'avez peut-être jamais senti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus assurée avec Constance, qu'avec la fille de Leontio. Vous avez raison, seigneur ; un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que le cœur d'un prince tel que vous. J'étois trop vaine d'oser prétendre à l'un & à l'autre ; mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous sçavez les alarmes que je vous ai témoignées sur votre perte qui me sembloit presque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous rassurée ? Falloit-il diffiper mes

craintes? J'aurois accusé le fort plutôt que vous, & du moins vous auriez conservé mon cœur, au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'est plus temps présentement de vous justifier. Je suis l'épouse du connétable. Et, pour m'épargner la fuite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, souffrez, feigneur, que, sans manquer au respect que je vous dois, je quitte un prince qu'il ne m'est plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique, avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle se trouvoit. Arrêtez, madame, s'écria-t-il. Ne désespérez point un prince plus disposé à renverser un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ses nouveaux sujets. Ce sacrifice est présentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au connétable, avant que de faire éclater des transports si généreux. Puisque je ne suis plus libre, il m'importe peu que la Sicile soit réduite en cendre, & à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foiblesse de laisser surprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, & de faire voir au nouveau roi de Sicile que l'épouse du connétable n'est plus l'amante du prince Enrique. En parlant de cette sorte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra brusquement avec Nise, & fermant après elle cette porte, elle laissa le prince accablé de

•

douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche ! s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes sermens & les vôtres, nous sommes séparés. L'idée que je m'étois faite de posséder vos charmes n'étoit donc qu'une vaine illusion ! Ah ! cruelle, que j'achète chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour !

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit, avec toutes les horreurs de la jalousie, & cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut sur le point d'immoler à son ressentiment le connétable & Siffredi même. La raison toutefois calma peu à peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyoit d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avoit de son infidélité, le mettoit au désespoir. Il se flattoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le connétable, & il se résolut à le faire arrêter comme un homme suspect dans les conjonctures où l'État se trouvoit. Il en donna l'ordre au capitaine de ses gardes, qui se rendit à Belmonte, s'affura de sa personne à l'entrée de la nuit, & le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la consternation. Siffredi partit sur-le-champ pour aller répondre au roi de l'innocence de son gendre, & lui représenter les fuites fâcheuses d'un pareil

emprisonnement. Ce prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de son ministre, & qui vouloit au moins se ménager une libre entrevue avec Blanche, avant que de relâcher le connétable, avoit expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain; mais Leontio, malgré cette défense, fit si bien qu'il entra dans la chambre du roi. Seigneur, dit-il en se présentant devant lui, s'il est permis à un fujet respectueux & fidèle de se plaindre de son maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre? Votre Majesté a-t-elle bien réfléchi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, & sur les fuites d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'État les plus importants? J'ai des avis certains, répondit le roi, que le connétable a des intelligences criminelles avec l'infant don Pèdre. Des intelligences criminelles! interrompit avec surprise Leontio. Ah! seigneur, ne le croyez pas. L'on abuse Votre Majesté. La trahison n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffredi, & il suffit au connétable qu'il soit mon gendre pour être à couvert de tout soupçon. Le connétable est innocent; mais des vues secrètes vous ont porté à le faire arrêter.

Puisque vous me parlez si ouvertement, répartit le roi, je vais vous parler de la même manière. Vous vous plaignez de l'emprisonnement du connétable: eh! n'ai-je point à me

plaindre de votre cruauté. C'est vous, barbare Siffredi, qui m'avez ravi mon repos, & réduit, par vos soins officieux, à envier le sort des plus vils mortels. Car, ne vous flattez pas que j'entre dans vos idées. Mon mariage avec Constance est vainement résolu.... Quoi, seigneur ! interrompit en frémissant Leontio, vous pourriez ne point épouser la princesse, après l'avoir flattée de cette espérance aux yeux de tous vos peuples ? Si je trompe leur attente, répliqua le roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Constance un billet que j'avois fait à votre fille ? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tyranniser le cœur de Blanche, en lui faisant épouser un homme qu'elle n'aimoit pas ? Et quel droit avez-vous sur le mien, pour en disposer en faveur d'une princesse que je hais ? Avez-vous oublié qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde, qui, foulant aux pieds les droits du sang & de l'humanité, fit expirer mon père dans les rigueurs d'une dure captivité ? Et je l'épouferois ! Non, Siffredi. Perdez cette espérance. Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes, & ses fillons inondés de sang.

L'ai-je bien entendu ? s'écria Leontio. Ah ! seigneur, que me faites-vous envifager ? Quelles terribles menaces ! Mais je m'alarme mal à pro-



pos, continua-t-il en changeant de ton. Vous chérifiez trop vos fujets, pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point surmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus, en tombant dans les foibleffes des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au connétable, je ne l'ai fait, seigneur, que pour acquérir à Votre Majesté un fujet vaillant qui pût appuyer, de son bras & de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du prince don Pèdre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds si étroits..... Eh ! ce sont ces nœuds, s'écria le prince Enrique, ce sont ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami ! pourquoi me porter un coup si sensible ? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur ? Que ne me laissiez-vous soutenir mes droits moi-même ? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes fujets qui voudront s'y opposer ? J'aurois bien sçu punir le connétable, s'il m'eût défobéi. Je sçais que les rois ne sont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples est leur premier devoir ; mais doivent-ils être les esclaves de leurs fujets ? &, du moment que le ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes, de disposer de leurs affections ? Ah ! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffredi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, seigneur, répliqua le ministre, que c'est au mariage de la princesse que le feu roi votre oncle attache la succession de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette disposition ? Avoit-il reçu cette indigne loi du roi Charles son frère, lorsqu'il lui succéda ? Deviez-vous avoir la foiblesse de vous soumettre à une condition si injuste ? Pour un grand chancelier, vous êtes bien mal instruit de nos usages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Constance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promesse. Et si don Pèdre fonde sur mon refus l'espérance de monter au trône, sans engager les peuples dans un démêlé qui coûteroit trop de sang, l'épée pourra décider entre nous qui des deux fera le plus digne de régner. Leontio n'osa le presser davantage, & se contenta de lui demander à genoux la liberté de son gendre ; ce qu'il obtint. Allez, lui dit le roi, retournez à Belmonte. Le connétable vous y suivra bientôt. Le ministre partit, & regagna Belmonte, persuadé que son gendre marcheroit incessamment sur ses pas. Il se trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, & pour cet effet, il remit au lendemain matin l'élargissement de son époux.

Pendant ce temps-là, le connétable faisoit de cruelles réflexions. Son emprisonnement lui avoit ouvert les yeux sur la véritable cause de son malheur. Il s'abandonna tout entier à sa

jaloufie, & démentant la fidélité qui l'avoit jufqu'alors rendu fi recommandable, il ne refpira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche, pour les furprendre enfemble, il pria le gouverneur du château de Palerme de le laiffer fortir de prifon, l'affurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y confentit d'autant plus facilement qu'il avoit déjà fçu que Siffredi avoit obtenu fa liberté, & même il lui fit donner un cheval pour fe rendre à Belmonte. Le connétable y étant arrivé, attacha fon cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clef, & fut affez heureux pour fe gliffer dans le château fans rencontrer perfonne. Il gagna l'appartement de fa femme, & fe cacha dans l'antichambre, derrière un paravant qu'il y trouva fous fa main. Il fe propofoit d'observer de là tout ce qui fe passeroit, & de paroître fubitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit fortir Nife qui venoit de quitter fa maîtrefle pour fe retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffredi, qui avoit pénétré fans peine le motif de l'emprifonnement de fon mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas cette nuit à Belmonte, quoique fon père lui eût dit que le roi l'avoit affuré que le connétable partiroit bientôt après lui. Elle ne dou-

toit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir & l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle attendoit ce prince pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles suites pour elle. Effectivement, peu de temps après la retraite de Nise, la coulisse s'ouvrit, & le roi vint se jeter aux genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me condamnez point sans m'entendre. Si j'ai fait emprisonner le connétable, songez que c'étoit le seul moyen qui me restoit pour me justifier. N'imputez donc qu'à vous seule cet artifice. Pourquoi ce matin refusez-vous de m'entendre ? Hélas ! demain votre époux fera libre, & je ne pourrai plus vous parler. Écoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre père rend mon sort déplorable, accordez-moi du moins la triste consolation de vous apprendre que je ne me suis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Constance le don de ma main, c'est que je ne pouvois m'en dispenser dans la situation où votre père avoit réduit les choses. Il falloit tromper la princesse pour votre intérêt & pour le mien, pour vous assurer la couronne & la main de votre amant. Je me promettois d'y réussir. J'avois déjà pris des mesures pour rompre cet engagement ; mais vous avez détruit mon ouvrage, & , disposant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendus contents.

Il acheva ce discours avec des signes si visibles d'un véritable désespoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de son innocence. Elle en eut d'abord de la joie. Ensuite le sentiment de son infortune en devint plus vif. Ah ! seigneur, dit-elle au prince, après la disposition que le destin a fait de nous, vous me causez une peine nouvelle, en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuse ! Mon ressentiment m'a séduite. Je me suis crue abandonnée, & dans mon dépit, j'ai reçu la main du connétable, que mon père m'a présentée. J'ai fait le crime & nos malheurs. Hélas ! dans le temps que je vous accusois de me tromper, c'étoit donc moi, trop crédule amante, qui rompois des nœuds que j'avois promis de rendre éternels ? Vengez-vous, seigneur, à votre tour. Haïssiez l'ingrate Blanche..... Oubliez..... Eh ! le puis-je, madame ? interrompit tristement Enrique. Le moyen d'arracher de mon cœur une passion que votre injustice même ne sauroit éteindre ! Il faut pourtant vous faire cet effort, seigneur, reprit en soupirant la fille de Siffredi..... Eh ! serez-vous capable de cet effort, vous-même ? répliqua le roi. Je ne me promets pas d'y réussir, repartit-elle, mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah ! cruelle, dit le prince, vous oublierez facilement Enrique, puisque vous pouvez en former le dessein. Quelle est donc votre pensée ? dit Blanche d'un ton plus ferme. Vous flattez-vous

que je puisse vous permettre de continuer à me rendre des soins ? Non, seigneur. Renoncez à cette espérance. Si je n'étois pas née pour être reine, le ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux est comme vous, seigneur, de la noble maison d'Anjou, & quand ce que je lui dois n'opposeroit pas un obstacle infurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les souffrir. Je vous conjure de vous retirer. Il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie ! s'écria le roi. Ah ! Blanche, est-il possible que vous me traitiez avec tant de rigueur ! Ce n'est donc point assez, pour m'accabler, que vous soyez entre les bras du connétable ! Vous voulez encore m'interdire votre vue, la seule consolation qui me reste ! Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffredi en versant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'est plus un bien lorsqu'on a perdu l'espérance de le posséder. Adieu, seigneur. Fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire & à ma réputation. Je vous le demande aussi pour mon repos ; car enfin, quoique ma vertu ne soit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le souvenir de votre tendresse me livre des combats si cruels, qu'il m'en coûte trop pour les soutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renversa, sans y penser, un flambeau qui étoit sur une table derrière elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ra-

masse, & pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, & gagne le cabinet de Nise qui n'étoit pas encore couchée ; puis elle revint avec de la lumière. Le roi qui attendoit son retour, ne la vit pas plutôt, qu'il se remit à la presser de souffrir son attachement. A la voix de ce prince, le connétable, l'épée à la main, entra brusquement dans la chambre presque en même temps que son épouse, & s'avançant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspiroit : C'en est trop, tyran ! lui cria-t-il : ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah ! traître, lui répondit le roi, en se mettant en défense, ne t'imagines pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton dessein. A ces mots, ils commencèrent un combat qui fut trop vif pour durer long-temps. Le connétable craignant que Sifredi & ses domestiques n'accourussent trop vite aux cris que pouffoit Blanche, & ne s'opposassent à sa vengeance, ne se ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit si mal ses mesures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi. Elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba, & le roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Leontio, touchée de l'état où elle voyoit son époux, & surmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, se jeta à terre, & s'empressa de le secourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle pour se

laisser attendrir aux témoignages qu'elle lui donnoit de sa douleur & de sa compassion. La mort dont il sentoit les approches ne put étouffer les transports de sa jalousie. Il n'envisagea, dans ses derniers momens, que le bonheur de son rival, & cette idée lui parut si affreuse, que rappelant tout ce qui lui restoit de force, il leva son épée qu'il tenoit encore, & la plongea dans le sein de Blanche. Meurs, lui dit-il, en la perçant, meurs, infidèle épouse, puisque les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conserver une foi que tu m'avois jurée sur les autels. Et toi, poursuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta destinée. Tu ne sçaurois jouir de mon malheur. Je meurs content. En achevant de parler de cette sorte, il expira, & son visage, tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque chose de fier & de terrible. Celui de Blanche offroit un spectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frappée étoit mortel. Elle tomba sur le corps mourant de son époux, & le sang de l'innocente victime se confondoit avec celui de son meurtrier, qui avoit si brusquement exécuté sa cruelle résolution, que le roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce prince infortuné fit un cri, en voyant tomber Blanche, & plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il se mit en devoir de lui rendre les mêmes soins qu'elle avoit voulu prendre, & dont elle avoit été si mal récompensée. Mais elle lui dit d'une voix mourante :



Seigneur, votre peine est inutile. Je suis la victime que le fort impitoyable demandoit. Puisset-elle apaiser sa colère, & assurer le bonheur de votre règne. Comme elle achevoit ces paroles, Leontio, attiré par les cris qu'elle avoit pouffés, arriva dans la chambre, &, faisi des objets qui se présentoient à ses yeux, il demeura immobile. Blanche, sans l'apercevoir, continua de parler au roi. Adieu, prince, lui dit-elle; conservez chèrement ma mémoire. Ma tendresse & mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de ressentiment contre mon père. Ménagez ses jours & sa douleur, & rendez justice à son zèle. Surtout, faites-lui connoître mon innocence. C'est ce que je vous recommande plus que toute autre chose. Adieu, mon cher Enrique... Je meurs... recevez mon dernier soupir.

A ces mots, elle mourut. Le roi garda quelque temps un morne silence. Ensuite il dit à Siffredi qui paroissoit dans un accablement mortel : Voyez, Leontio, contemplez votre ouvrage. Considérez, dans ce tragique événement, le fruit de vos soins officieux & de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il suffit de dire qu'ils firent l'un & l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le roi conserva toute sa vie un tendre sou-

venir de son amante. Il ne put se résoudre à épouser Constance. L'infant don Pèdre se joignit à cette princesse, & tous deux ils n'épargnèrent rien pour faire valoir la disposition du testament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au prince Enrique qui vint à bout de ses ennemis. Pour Siffredi, le chagrin qu'il eut d'avoir causé tant de malheurs le détacha du monde, & lui rendit insupportable le séjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile, & , passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de Blanche, & il eut, avant que de mourir, la consolation de marier Porcie. Elle épousa don Jérôme de Silva, & je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuivit la veuve de don Pedro de Pinarès, l'histoire de ma famille, & un fidèle récit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau que Leontio mon aïeul fit faire pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure.





## CHAPITRE V.

*De ce que fit Aurore de Gusman iorsqu'elle fut à Salamanque.*



ORTIZ, ses compagnes & moi, après avoir entendu cette histoire, nous fortîmes de la salle, où nous laifâmes Aurore avec Elvire. Elles y passèrent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre, & le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin, nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée, & la dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de dona Ximena de Guzman. Elle avoit été trop longtemps duègne, pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme de chambre & un valet, & se rendit à un hôtel garni où nous avions appris que Pacheco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il

y avoit quelque appartement à louer. On lui répondit qu'oui, & on lui en montra un assez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'hôtesse, en lui disant que c'étoit pour un de ses neveux, qui venoit de Tolède étudier à Salamanque, & qui devoit arriver ce jour-là.

La duègne & ma maîtresse, après s'être assurées de ce logement, revinrent sur leurs pas, & la belle Aurore, sans perdre de temps, se travestit en cavalier : elle couvrit ses cheveux noirs d'une fausse chevelure blonde, se teignit les sourcils de la même couleur, & s'ajusta de sorte qu'elle pouvoit fort bien passer pour un jeune seigneur. Elle avoit l'action libre & aisée, & à la réserve de son visage, qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahissoit son déguisement. La suivante qui devoit lui servir de page s'habilla, & nous n'appréhendions point qu'elle fît mal son personnage : outre qu'elle n'étoit pas des plus jolies, elle avoit un petit air effronté qui convenoit fort à son rôle. L'après-dînée, ces deux actrices se trouvant en état de paroître sur la scène, c'est-à-dire dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en carrosse, & nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions besoin.

L'hôtesse, appelée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, & nous conduisit à notre appartement où nous commen-

çâmes à l'entretenir. Nous convînmes de la nourriture qu'elle auroit soin de nous fournir, & de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandâmes ensuite si elle avoit bien des pensionnaires. Je n'en ai pas présentement, nous répondit-elle. Je n'en manquerois point, si j'étois d'humeur à prendre toute forte de personnes ; mais je ne veux que de jeunes seigneurs. J'en attends ce soir un qui vient de Madrid achever ici ses études. C'est don Luis Pacheco, un cavalier de vingt ans tout au plus. Si vous ne le connoissez pas personnellement, vous pouvez en avoir entendu parler. Non, dit Aurore : je n'ignore pas qu'il est d'une illustre famille, mais je ne sçais quel homme c'est, & vous me ferez plaisir de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'hôteffe, en regardant ce faux cavalier, c'est une figure toute brillante ; il est fait à peu près comme vous. Ah ! que vous ferez bien ensemble l'un & l'autre ! Par saint Jacques ! je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils seigneurs d'Espagne. Ce don Luis, répliqua ma maîtresse, a sans doute en ce pays-ci de bonnes fortunes ? Oh ! je vous en assure, repartit la vieille ; c'est un vert galant, sur ma parole. Il n'a qu'à se montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé entr'autres une dame qui a de la jeunesse & de la beauté. On la nomme Isabelle. C'est la fille d'un vieux docteur en droit. Elle est si entêtée, qu'elle en

perdra l'esprit assurément. Et dites-moi, ma bonne, interrompit Aurore avec précipitation, est-il de son côté fort amoureux d'elle? Il l'aime, répondit Bernarda Ramirez, avant son départ pour Madrid. Mais je ne sçais s'il l'aime encore, car il est un peu fujet à caution. Il court de femme en femme, comme tous les jeunes cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes aussitôt par la fenêtre, & nous aperçûmes deux hommes qui descendoient de cheval. C'étoit don Luis Pacheco lui-même, qui arrivoit de Madrid avec un valet de chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir, & ma maîtresse se disposa, non sans émotion, à jouer le rôle de don Félix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement don Luis, encore tout botté : Je viens d'apprendre, dit-il en saluant Aurore, qu'un jeune seigneur tolédan est logé dans cet hôtel. Il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de loger avec lui. Pendant que ma maîtresse répondoit à ce compliment, Pacheco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Aussi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vu de si beau, ni de si bien fait. Après force discours pleins de politesse de part & d'autre, don Luis se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Tandis qu'il y faisoit ôter ses bottes, & chan-

geoit d'habit & de linge, une espèce de page qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par hafard Aurore fur l'escalier. Il la prit pour don Luis, & lui remettant le billet dont il étoit chargé : Tenez, feigneur cavalier, lui dit-il, quoique je ne connoiffe pas le feigneur Pacheco, je ne crois pas avoir besoin de vous demander si vous l'êtes. Sur le portrait qu'on m'a fait de ce feigneur, je fuis perfuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma maîtresse avec une présence d'esprit admirable, vous ne vous trompez pas assurément. Vous vous acquittez de vos commiffions à merveille. Vous avez fort bien deviné que je fuis don Luis Pacheco. Allez, j'aurai foin de faire tenir ma réponse. Le page disparut, & Aurore, s'enfermant avec sa suivante & moi, ouvrit la lettre, & nous lut ces paroles : « Je viens d'apprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle ! J'en ai pensé devenir folle. Mais aimez-vous encore Ifabelle ? Hâtez-vous de l'affurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaisir, si elle vous retrouve fidèle. »

Le billet est passionné, dit Aurore ; il marque une âme bien éprise. Cette dame est une rivale qui doit m'alarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en détacher don Luis, & pour empêcher même qu'il ne la revoie. L'entreprise, je l'avoue, est difficile. Cependant, je ne défef-

---

père pas d'en venir à bout. Ma maîtresse se mit à rêver là-dessus, & un moment après, elle ajouta : Je vous les garantis brouillés en moins de vingt-quatre heures. En effet, Pacheco s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, & renoua l'entretien avec Aurore avant le souper. Seigneur cavalier, lui dit-il en plaisantant, je crois que les maris & les amans ne doivent pas se réjouir de votre arrivée à Salamanque. Vous allez leur causer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Écoutez, lui répondit ma maîtresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée. Don Félix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. Je suis déjà venu dans ce pays-ci. Je sçais que les femmes n'y font pas insensibles. Quelle preuve en avez-vous ? interrompit don Luis avec vivacité. Une preuve démonstrative, repartit la fille de don Vincent. Il y a un mois que je passai par cette ville. Je m'y arrêtai huit jours, & je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux docteur en droit.

Je m'aperçus, à ces paroles, que don Luis se troubla. Peut-on, sans indiscretion, reprit-il, vous demander le nom de la dame ? Comment, sans indiscretion ! s'écria le faux don Félix. Pourquoi vous ferois-je un mystère de cela ? Me croyez-vous plus discret que les autres feigneurs de mon âge ? Ne me faites point cette injustice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne



mérite pas tant de ménagement ; ce n'est qu'une petite bourgeoise. Vous sçavez bien qu'un homme de qualité ne s'occupe pas sérieusement d'une grifette, & qu'il croit même lui faire honneur en la déshonorant. Je vous apprendrai donc sans façon que la fille du docteur se nomme Isabelle. Et le docteur, interrompit impatientement Pacheco, s'appelleroit-il le docteur Murcia de la Llana ? Justement, répliqua ma maîtresse. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure. Lisez-la, & vous verrez si la dame me veut du bien. Don Luis jeta les yeux sur le billet, &, reconnoissant l'écriture, il demeura tout confus & interdit. Que vois-je ? poursuivit alors Aurore, d'un air étonné. Vous changez de couleur. Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette personne. Ah ! que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchise !

Je vous en sçais très-bon gré, moi, dit don Luis avec un transport mêlé de dépit & de colère. La perfide ! la volage ! Don Félix, que ne vous dois-je point ? Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conservée encore longtemps. Je m'imaginois être aimé ; que dis-je, aimé ? je croyois être adoré d'Isabelle. J'avois quelque estime pour cette créature-là, & je vois bien que ce n'est qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'approuve votre ressentiment, dit Aurore, en marquant à son tour de l'indignation. La fille d'un docteur en droit de-

vrait bien se contenter d'avoir pour amant un jeune seigneur aussi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuser son inconstance, & bien loin d'agréer le sacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends, pour la punir, dédaigner désormais ses bontés. Pour moi, reprit Pacheco, je ne la reverrai de ma vie. C'est la seule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raison, s'écria le faux Mendocce. Néanmoins, pour lui faire connaître jusqu'à quel point nous la méprisons tous deux, je suis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet insultant. J'en ferai un paquet, que je lui enverrai pour réponse à sa lettre. Mais, avant que nous en venions à cette extrémité, consultez votre cœur : le sentez-vous assez détaché de votre infidèle pour ne craindre pas de vous repentir un jour de lui avoir rompu en visière ? Non, non, interrompit don Luis ; je n'aurai jamais cette foiblesse, & je consens que, pour mortifier l'ingrate, nous fassions ce que vous me proposez.

Aussitôt j'allai chercher du papier & de l'encre, & ils se mirent à composer l'un & l'autre des billets fort obligeans pour la fille du docteur Murcia de la Llana. Pacheco surtout ne pouvoit trouver des termes assez forts à son gré pour exprimer ses sentimens, & il déchira cinq ou six lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas assez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content, & dont il avoit sujet de l'être. Elle contenoit ces paroles : « Apprenez à

vous connoître, ma reine, & n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite que le vôtre pour m'attacher : vous n'êtes pas même assez agréable pour m'amuser quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amusement des derniers écoliers de l'université. » Il écrivit donc ce billet gracieux, & lorsqu'Aurore eut achevé le sien, qui n'étoit guère moins offensant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, & me donnant le paquet : Tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais en sorte qu'Isabelle reçoive cela ce soir. Tu m'entends bien, ajouta-t-elle, en me faisant des yeux un signe que je compris parfaitement. Oui, feigneur, lui répondis-je ; vous serez servi comme vous le fouhaitez.

Je fortis en même temps, & quand je fus dans la rue, je me dis : Oh ! ça, monsieur Gil Blas, on met votre génie à l'épreuve. Vous faites donc le valet dans cette comédie ? Eh bien ! mon ami, montrez que vous avez assez d'esprit pour remplir un rôle qui en demande beaucoup. Le feigneur don Félix s'est contenté de vous faire un signe. Il compte, comme vous voyez, sur votre intelligence. A-t-il tort ? Non. Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je fasse tenir seulement le billet de don Luis. C'est ce que signifie ce signe-là. Rien n'est plus intelligible. Persuadé que je ne me trompois pas, je ne balançai point à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pacheco, & je la

portai chez le docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de la maison le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni : Frère, lui dis-je, ne seriez-vous point par hasard domestique de la fille de monsieur le docteur Murcia ? Il me répondit qu'oui, d'un air qui marquoit assez qu'il étoit dans l'habitude de porter & de recevoir des lettres galantes. Vous avez, lui répliquai-je, la physionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre ce billet doux à votre maîtresse.

Le petit page me demanda de quelle part je l'apportois, & je ne lui eus pas fitôt reparti que c'étoit de celle de don Luis Pacheco, qu'il me dit : Cela étant, suivez-moi. J'ai ordre de vous faire entrer. Isabelle veut vous entretenir. Je me laissai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guère à voir paroître la signora. Je fus frappé de la beauté de son visage. Je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avoit un air mignon & enfantin, mais cela n'empêchoit pas que, depuis trente bonnes années pour le moins, elle ne marchât sans lisière. Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à don Luis Pacheco ? Je lui répondis que j'étois son valet de chambre depuis trois semaines. Ensuite je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois. Il sembloit qu'elle se défiât du rapport de ses yeux. Effectivement, elle ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille réponse. Elle éleva ses regards

vers le ciel, se mordit les lèvres, & pendant quelque temps sa contenance rendit témoignage des peines de son cœur. Puis tout à coup m'adressant la parole : Mon ami, me dit-elle, don Luis est-il devenu fou depuis notre séparation ? Je ne comprends rien à son procédé. Apprenez-moi, si vous le sçavez, pourquoi il m'écrit si galamment. Quel démon peut l'agiter ? S'il veut rompre avec moi, ne sçauroit-il le faire sans m'outrager par des lettres si brutales ?

Madame, lui dis-je en affectant un air plein de sincérité, mon maître a tort assurément. Mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le secret, je vous découvrerois tout le mystère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation. Ne craignez point que je vous commette. Expliquez-vous hardiment. Eh bien ! repris-je, voici le fait en deux mots. Un moment après votre lettre reçue, il est entré dans notre hôtel une dame couverte d'une mante des plus épaisses. Elle a demandé le seigneur Pacheco, lui a parlé quelque temps en particulier, &, sur la fin de la conversation, j'ai entendu qu'elle lui a dit : Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais. Ce n'est pas tout. Il faut, pour ma satisfaction, que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter. J'exige cela de vous. Don Luis a fait ce qu'elle desiroit ; puis, me mettant le paquet entre les mains : Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le docteur

---

Murcia de la Llana, & fais adroitement tenir ce poulet à sa fille Ifabelle.

Vous voyez bien, madame, pourfuivis-je, que cette lettre défobligeante est l'ouvrage d'une rivale, & que par conséquent mon maître n'est pas si coupable. O ciel! s'écria-t-elle, il l'est encore plus que je ne pensois. Son infidélité m'offense plus que les mots piquans que sa main a tracés. Ah l'infidèle! il a pu former d'autres nœuds.... Mais, ajouta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne sans contrainte à son nouvel amour. Je ne prétends point le traverser. Dites-lui, je vous prie, qu'il n'avoit pas besoin de m'insulter, pour m'obliger à laisser le champ libre à ma rivale, & que je méprise trop un amant volage, pour avoir la moindre envie de le rappeler. A ce discours, elle me congédia, & se retira fort irritée contre don Luis. Je sortis de chez le docteur Murcia de la Llana fort satisfait de moi, & je compris que, si je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les seigneurs Mendoce & Pacheco qui soupoient ensemble, & s'entretenoient comme s'ils se fussent connus de longue main. Aurore s'aperçut, à mon air content, que je ne m'étois point mal acquitté de ma commission. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle : rends-nous compte de ton message. Il fallut encore payer d'esprit. Je dis que j'avois donné le paquet en main propre, & qu'Ifabelle, après

avoir lu les deux billets doux qu'il contenoit, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit mise à rire comme une folle, en difant : Par ma foi ! les jeunes feigneurs ont un joli ftyle ! Il faut avouer que les autres perfonnes n'écrivent pas fi agréablement. C'est fort bien fe tirer d'embarras, s'écria ma maîtrefse, & voilà certainement une coquette des plus consommées dans fon art. Pour moi, dit don Luis, je ne reconnois point Ifabelle à ces traits-là. Il faut qu'elle ait changé de caractère pendant mon abfence. J'aurois jugé d'elle auffi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui fçavent prendre toutes fortes de formes. J'en ai aimé une de celles-là, & j'en ai été long-temps la dupe. Gil Blas vous le dira : elle avoit un air de fageffe à tromper toute la terre. Il eft vrai, dis-je, en me mêlant à la converfation, que c'étoit un minois à piper les plus fins. J'y aurois moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce & Pacheco firent de grands éclats de rire, en m'entendant parler ainfi, &, loin de trouver mauvais que je priffe la liberté de me joindre à leur entretien, ils m'adressèrent fouvent la parole, pour fe réjouir de mes réponfes. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de fe masquer, & le réfultat de tous nos discours fut qu'Ifabelle demeura dûment atteinte & convaincue d'être une franche coquette. Don Luis protesta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais, & don

---

Félix, à son exemple, jura qu'il auroit toujours pour elle un parfait mépris. Ensuite de ces protestations, ils se lièrent d'amitié tous deux, & se promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils passèrent l'après-souper à se dire des choses gracieuses, & enfin ils se séparèrent pour s'aller reposer chacun dans son appartement. Je suivis Aurore dans le sien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du docteur : je n'oubliai pas la moindre circonstance. J'en dis même plus qu'il n'y en avoit pour mieux faire ma cour à ma maîtresse qui fut charmée de mon rapport. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embrassât de joie : Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je suis enchantée de ton esprit. Quand on a le malheur d'être engagé dans une passion qui nous oblige à recourir à des stratagèmes, quel avantage d'avoir dans ses intérêts un garçon aussi spirituel que toi ! Courage, mon ami. Nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embarrasser. Cela ne va pas mal. Mais, comme les amans sont sujets à d'étranges retours, je suis d'avis de brusquer l'aventure, & de mettre en jeu dès demain Aurore de Guzman. J'approuvai cette pensée, &, laissant le seigneur don Félix avec son page, je me retirai dans un cabinet où étoit mon lit.





## CHAPITRE VI.

*Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire  
aimer de don Luis Pacheco.*



ES deux nouveaux amis se rassemblèrent le lendemain matin. Ce fut leur premier soin. Ils commencèrent la journée par des embrassades qu'Aurore fut obligée de donner & de recevoir, pour bien jouer le rôle de don Félix. Ils allèrent ensemble se promener dans la ville, & je les accompagnai avec Chilindron, valet de don Luis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'université, pour regarder quelques affiches de livres qu'on venoit d'attacher à la porte. Plusieurs personnes s'amusoient aussi à les lire, & j'aperçus parmi ceux-là un petit homme qui disoit son sentiment sur ces ouvrages affichés. Je remarquai qu'on l'écoutoit avec une extrême attention, & je jugeai en même temps qu'il croyoit mériter qu'on l'écoutât. Il paroissoit vain, & il avoit l'esprit décisif, comme l'ont la plupart des petits hommes. Cette nou-

*velle traduction d'Horace*, disoit-il, que vous voyez annoncée au public en si gros caractère, est un ouvrage en prose composé par un vieil auteur du collège <sup>4</sup>. C'est un livre fort estimé des écoliers. Ils en ont consumé eux seuls quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres livres. Il les frondoit tous sans charité. C'étoit apparemment quelque auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre jusqu'au bout ; mais il me fallut suivre don Luis & don Félix, qui, ne prenant pas plus de plaisir à ses discours que d'intérêt au livre qu'il critiquoit, s'éloignèrent de lui & de l'université.

Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtresse se mit à table avec Pacheco, & fit adroitement tomber la conversation sur sa famille : Mon père, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendoce, qui s'est établi à Tolède, & ma mère est propre sœur de dona Ximena de Guzman, qui depuis quelques jours est venue à Salamanque, pour une affaire importante, avec sa nièce Aurore, fille unique de don Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu ? Non, répondit don Luis ; mais on m'en a souvent parlé, ainsi que d'Aurore votre cousine. Dois-je croire ce qu'on dit de cette jeune dame ? On assure que rien n'égale son esprit & sa beauté. Pour de l'esprit, reprit don Félix, elle n'en manque pas. Elle l'a même assez

cultivé. Mais ce n'est point une si belle personne. On trouve que nous nous ressemblons beaucoup. Si cela est, s'écria Pacheco, elle justifie sa réputation. Vos traits sont réguliers, votre teint est parfaitement beau. Votre cousine doit être charmante. Je voudrais bien la voir & l'entretenir. Je m'offre à satisfaire votre curiosité, repartit le faux Mendocce, & même dès ce jour. Je vous mène cette après-dînée chez ma tante.

Ma maîtresse changea tout à coup de matière, & parla de choses indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils se dispoient tous deux à fortir pour aller chez dona Ximena, je pris les devans, & courus avertir la duègne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas, pour accompagner don Félix, qui conduisit enfin chez sa tante le seigneur don Luis. Mais, à peine furent-ils entrés dans la maison, qu'ils rencontrèrent la dame Chimène qui leur fit signe de ne point faire de bruit : Paix, paix, leur dit-elle d'une voix basse ; vous réveilleriez ma nièce. Elle a depuis hier une migraine effroyable, qui ne fait que de la quitter, & la pauvre enfant repose depuis un quart d'heure. Je suis fâché de ce contre-tems, dit Mendocce, en affectant un air mortifié. J'espérois que nous verrions ma cousine. J'avois fait fête de ce plaisir à mon ami Pacheco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en fouriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent

une conversation fort courte avec la vieille, & se retirèrent.

Don Luis nous mena chez un jeune gentilhomme de ses amis, qu'on appeloit don Gabriel de Pedros. Nous y passâmes le reste de la journée ; nous y soupâmes même, & nous n'en fortîmes que sur les deux heures après minuit, pour nous en retourner au logis. Nous avons peut-être fait la moitié du chemin, lorsque nous rencontrâmes sous nos pieds, dans la rue, deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étoient des malheureux qu'on venoit d'assassiner, & nous nous arrêtâmes pour les secourir, s'il en étoit encore temps. Comme nous cherchions à nous instruire, autant que l'obscurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils se trouvoient, la patrouille arriva. Le commandant nous prit d'abord pour des assassins, & nous fit environner par les gens ; mais il eut meilleure opinion de nous, lorsqu'il nous eut entendu parler, & qu'à la faveur d'une lanterne fourde, il vit les traits de Mendoce & de Pacheco. Ses archers, par son ordre, examinèrent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués, & il se trouva que c'étoit un gros licenté avec son valet, tous deux pris de vin, ou plutôt ivres-morts. Messieurs, s'écria un des archers, je reconnois ce gros vivant. Eh ! c'est le seigneur licenté Guyomar<sup>5</sup>, recteur de notre université. Tel que vous le voyez, c'est un grand personnage, un génie supérieur. Il n'y

a point de philosophe qu'il ne terrasse dans une dispute. Il a un flux de bouche fans pareil. C'est dommage qu'il aime un peu trop le vin, le procès & la grifette. Il revient de souper de chez son Ifabeau, où, par malheur, son guide s'est enivré comme lui. Ils sont tombés l'un l'autre dans le ruisseau. Avant que le bon licencié fût recteur, cela lui arrivoit assez souvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laissâmes ces ivrognes entre les mains de la patrouille qui eut soin de les porter chez eux. Nous regagnâmes notre hôtel, & chacun ne songea qu'à se reposer.

Don Félix & don Luis se levèrent sur le midi, & s'étant tous deux rejoints, Aurore de Guzman fut la première chose dont ils s'entretenirent. Gil Blas, me dit ma maîtresse, va chez ma tante dona Ximena, & lui demande de ma part si nous pouvons aujourd'hui, le seigneur Pacheco & moi, voir ma cousine. Je sortis pour m'acquitter de cette commission, ou plutôt pour concerter avec la duègne ce que nous avions à faire, & quand nous eûmes pris ensemble de justes mesures, je vins rejoindre le faux Mendocce : Seigneur, lui dis-je, votre cousine se porte à merveilles. Elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de sa part que votre visite ne lui sçauroit être que très-agréable, & dona Ximena m'a dit d'affurer le seigneur Pacheco qu'il fera toujours parfaitement bien reçu chez elle sous vos auspices.

Je m'aperçus que ces dernières paroles firent plaisir à don Luis. Ma maîtresse le remarqua de même, & en conçut un heureux présage. Un moment avant le dîner, le valet de la senora Ximena parut, & dit à don Félix : Seigneur, un homme de Tolède est venu vous demander chez madame votre tante, & y a laissé ce billet. Le faux Mendocce l'ouvrit, & y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix : « Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre père, & des choses de conséquence pour vous, ne manquez pas, aussitôt la présente reçue, de vous rendre au *Cheval noir*, auprès de l'université. » Je suis, dit-il, trop curieux de sçavoir ces choses importantes, pour ne pas satisfaire ma curiosité tout à l'heure. Sans adieu, Pacheco, continua-t-il. Si je ne suis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma tante. J'irai vous y joindre dans l'après-dînée. Vous sçavez ce que Gil Blas vous a dit de la part de dona Ximena ; vous êtes en droit de faire cette visite. Il fortit en parlant de cette sorte, & m'ordonna de le suivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du *Cheval noir*, nous enfilâmes celle de la maison où étoit Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, nous nous préparâmes à représenter notre pièce. Aurore ôta sa chevelure blonde, lava & frota ses sourcils, mit un habit de femme, & devint une belle brune telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que son dé-

guisement la changeoit à un point, qu'Aurore & don Félix paroïssent deux personnes différentes. Il sembloit même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme. Il est vrai que ses chappins (car elle en avoit d'une hauteur excessive), n'y contribuoient pas peu<sup>6</sup>. Lorsqu'elle eut ajouté à ses charmes tous les secours que l'art leur pouvoit prêter, elle attendit don Luis avec une agitation mêlée de crainte & d'espérance. Tantôt elle se fioit à son esprit & à sa beauté, & tantôt elle apprehendoit de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz, de son côté, se prépara de son mieux à seconder sa maîtresse. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pacheco me vît dans cette maison, & que, semblable aux acteurs qui ne paroissent qu'au dernier acte d'une pièce, je ne devois me montrer que sur la fin de la visite, je sortis aussitôt que j'eus dîné.

Enfin tout étoit en état quand don Luis arriva. Il fut reçu très-agréablement de la dame Chimène, & il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois bonnes heures ; après quoi, j'entrai dans la chambre où ils étoient, & m'adressant au cavalier : Seigneur, lui dis-je, don Félix, mon maître, ne viendra point ici d'aujourd'hui. Il vous prie de l'excuser. Il est avec trois hommes de Tolède, dont il ne peut se débarrasser. Ah ! le petit libertin ! s'écria dona Ximena ! Il est sans<sup>7</sup> doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec

eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici. Il m'a chargé de vous le dire, aussi bien qu'à dona Aurora. Oh ! je ne reçois point ses excuses, dit ma maîtresse en plaisantant. Il sçait que j'ai été indisposée, il devoit marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne veux le voir de quinze jours. Eh ! madame, dit alors don Luis, ne formez point une si cruelle résolution ; don Félix est assez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaisantèrent quelque temps là-dessus. Ensuite Pacheco se retira. La belle Aurore change aussitôt de forme, & reprend son habit de cavalier ; elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible : Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à don Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante ; mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étois. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loisir de satisfaire vos desirs curieux. Eh bien ! que pensez-vous de ma cousine ? Dites-le-moi sans complaisance. J'en suis enchanté, répondit Pacheco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressemblez tous deux. Je n'ai jamais vu de traits plus semblables. C'est le même tour de visage. Vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même son de voix. Il y a pourtant quelque différence : Aurore est plus grande que vous ; elle est brune,



& vous êtes blond ; vous êtes enjoué, elle est férieuse. Voilà tout ce qui vous distingue l'un de l'autre. Pour de l'esprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une substance céleste puisse en avoir plus que votre cousine. En un mot, c'est une personne d'un mérite infini.

Le seigneur Pacheco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que don Félix lui dit en souriant : Ami, je me repens de vous avoir fait faire connoissance avec dona Ximena, & si vous m'en croyez, vous n'irez plus chez elle. Je vous le conseille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du pays, & vous inspirer une passion... Je n'ai pas besoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux. L'affaire en est faite. J'en suis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce, car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, & ma cousine n'est pas une Ifabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes ! repartit don Luis. Peut-on en avoir d'autres sur une fille de son sang ? C'est me faire une offense que de me croire capable de jeter sur elle un œil profane. Connoissez-moi mieux, mon cher Mendoce. Hélas ! je m'estimerois le plus heureux de tous les hommes, si elle approuvoit ma recherche, & vouloit lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit don Félix, vous m'intéressez à vous servir. Oui, j'entre dans

vos sentimens. Je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, & je veux dès demain essayer de gagner ma tante qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pacheco rendit mille graces au cavalier qui lui faisoit de si belles promesses, & nous nous aperçûmes avec joie que notre stratagème ne pouvoit aller mieux. Le jour suivant, nous augmentâmes encore l'amour de don Luis par une nouvelle invention. Ma maîtresse, après avoir été trouver dona Ximena, comme pour la rendre favorable à ce cavalier, vint le rejoindre : J'ai parlé à ma tante, lui dit-elle, & je n'ai pas eu de peine à la mettre dans vos intérêts. Elle étoit furieusement prévenue contre vous. Je ne sçais qui vous a fait passer dans son esprit pour un libertin ; mais il est constant que quelqu'un lui a fait de vous un portrait défavantageux. Heureusement j'ai entrepris votre apologie, & j'ai pris si vivement votre parti, que j'ai détruit enfin la mauvaise impression qu'on lui avoit donnée de vos mœurs.

Ce n'est pas tout, poursuivit Aurore : je veux que vous ayez en ma présence un entretien avec ma tante ; nous acheverons de vous assurer son appui. Pacheco témoigna une extrême impatience d'entretenir dona Ximena, & cette satisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendocce le conduisit à la dame Ortiz, & ils eurent tous trois une conversation où don Luis fit voir qu'en peu de temps il s'étoit laissé fort enflammer. L'adroite Ximena feignit d'être

touchée de toute la tendresse qu'il faisoit paroître, & promit au cavalier de faire tous ses efforts pour engager sa nièce à l'épouser. Pacheco se jetta aux pieds d'une si bonne tante, pour la remercier de ses bontés. Là-dessus don Félix demanda si sa cousine étoit levée. Non, répondit la duègne ; elle repose encore, & vous ne sçauriez la voir présentement ; mais revenez cette après-dînée, & vous lui parlerez à loisir. Cette réponse de la dame Chimène redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de don Luis qui trouva le reste de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce qui ne prenoit pas peu de plaisir à l'observer & à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore, &, lorsqu'ils eurent dîné, don Félix dit à Pacheco : Il me vient une idée. Je suis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous. Je veux parler en particulier à ma cousine, & découvrir, s'il est possible, dans quelle disposition son cœur est à votre égard. Don Luis approuva cette pensée. Il laissa partir son ami, & ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtresse profita si bien de ce temps-là, qu'elle étoit habillée en femme quand son amant arriva. Je croyois, dit ce cavalier, après avoir salué Aurore & la duègne, je croyois trouver ici don Félix. Vous le verrez dans un instant, répondit dona Ximena ; il écrit dans mon cabinet. Pacheco pa-

rut se payer de cette défaite, & lia conversation avec les dames. Cependant, malgré la présence de l'objet aimé, il s'aperçut que les heures s'écouloient fans que Mendoce se montrât, & comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque surprise, Aurore changea tout à coup de contenance, se mit à rire, & dit à don Luis : Est-il possible que vous n'avez pas encore le moindre soupçon de la supercherie qu'on vous fait ? Une fausse chevelure blonde & des sourcils teints me rendent-ils si différente de moi-même, qu'on puisse jusques-là s'y tromper ? Défabusez-vous donc, Pacheco, continua-t-elle en reprenant son sérieux : apprenez que don Félix de Mendoce & Aurore de Guzman ne font qu'une même personne.

Elle ne se contenta pas de le tirer de cette erreur : elle avoua la foiblesse qu'elle avoit pour lui, & toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le vouloit. Don Luis ne fut pas moins charmé que surpris de ce qu'il venoit d'entendre ; il se jetta aux pieds de sa maîtresse, & lui dit avec transport : Ah ! belle Aurore, croirai-je en effet que je suis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés ? Que puis-je faire pour les reconnoître ? Un éternel amour ne sçauroit assez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres & passionnés ; après quoi les amans parlèrent des mesures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accomplissement de

leurs desirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce dessein fut presque aussitôt exécuté que conçu : don Luis, quinze jours après, époufa ma maîtresse, & leurs noces donnèrent lieu à des fêtes & à des réjouissances infinies.





## CHAPITRE VII.

*Gil Blas change de condition ; il passe au service de don Gonzale Pacheco.*



ROIS semaines après ce mariage, ma maîtresse voulut récompenser les services que je lui avois rendus ; elle me fit présent de cent pistoles, & me dit : Gil Blas, mon ami, je ne vous chasse point de chez moi. Je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira ; mais un oncle de mon mari, don Gonzale Pacheco, souhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaisir de vous donner à lui. C'est un seigneur de la vieille cour, ajouta-t-elle, un homme d'un très-bon caractère. Vous ferez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés, & comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se présentoit, que je ne sortois point de la famille. J'allai donc un matin, de la part de la nouvelle ma-

riée, chez le feigneur don Gonzale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon qu'un page venoit de lui apporter. Le vieillard avoit la mouftache en papillotes, les yeux presque éteints, avec un vifage pâle & décharné. C'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeunesse, & qui ne font guère plus sages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, & me dit que, si je voulois le fervir avec autant de zèle que j'avois servi sa nièce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux sort. Sur cette assurance, je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, & dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau maître, & Dieu fçait quel homme c'étoit ! Quand il se leva, je crus voir la réfurrection de Lazare. Imaginez-vous un grand corps si sec, qu'en le voyant à nud on auroit fort bien pu apprendre l'ostéologie. Il avoit les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très-fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela, cette momie vivante étoit asthmatique, & touffoit à chaque parole qui lui sortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda ensuite du papier & de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta & fit porter à son adresse par le page qui lui avoit donné un bouillon. Puis se tournant de mon côté : Mon

ami, me dit-il, c'est toi que je prétends désormais charger de mes commissions, & particulièrement de celles qui regarderont dona Eufrafia. Cette dame est une jeune personne que j'aime & dont je suis tendrement aimé.

Bon Dieu ! dis-je aussitôt en moi-même, eh ! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puisque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolâtre ? Gil Blas, poursuivit-il, je te mènerai chez elle dès aujourd'hui : j'y soupe presque tous les soirs. Tu verras une personne toute aimable. Tu feras charmé de son air sage & retenu. Bien loin de ressembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeunesse & s'engagent sur les apparences, elle a déjà l'esprit mûr & judicieux ; elle veut des sentimens dans un homme, & préfère aux figures les plus brillantes un amant qui sçait aimer. Le seigneur don Gonzale ne borna point là l'éloge de sa maîtresse : il entreprit de la faire passer pour l'abrégé de toutes les perfections. Mais il avoit un auditeur assez difficile à persuader là-dessus. Après toutes les manœuvres que j'avois vu faire aux comédiennes, je ne croyois pas les vieux seigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant, par complaisance, d'ajouter foi à tout ce que me dit mon maître. Je fis plus : je vantai le discernement & le bon goût d'Eufrafie. Je fus même assez impudent pour avancer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus aimable. Le bon homme



ne sentit point que je lui donnois de l'encensoir par le nez ; au contraire, il s'applaudit de mes paroles, tant il est vrai qu'un flatteur peut tout risquer avec les grands. Ils se prêtent jusqu'aux flatteries les plus outrées.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec des pincettes ; puis il se lava les yeux, pour ôter une épaisse chassie dont ils étoient pleins. Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains, & quand il eut fait toutes ses ablutions, il teignit en noir sa moustache, ses sourcils & ses cheveux. Il fut plus long-temps à sa toilette qu'une vieille douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevoit de s'ajuster, il entra un autre vieillard de ses amis, qu'on nommoit le comte de Afumar. Quelle différence il y avoit entre eux ! Celui-ci laissoit voir ses cheveux blancs, s'appuyoit sur un bâton, & sembloit se faire honneur de sa vieillesse, au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pacheco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, comte, répondit mon maître. En même temps, ils s'embrassèrent l'un l'autre, s'affirent, & commencèrent à s'entretenir en attendant qu'on servît.

Leur conversation roula d'abord sur une course de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours. Ils parlèrent des cavaliers qui y avoient montré le plus d'adresse & de vigueur, & là-dessus le vieux comte, tel que Nestor à qui toutes les choses présentes donnoient occasion de louer les

choses passées, dit en soupirant : Hélas ! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne se font pas avec autant de magnificence qu'on les faisoit dans ma jeunesse. Je riois en moi-même de la prévention du bon seigneur de Afumar, qui ne s'en tint pas aux tournois. Je me souviens, quand il fut à table & qu'on apporta le fruit, qu'il dit, en voyant de fort belles pêches qu'on avoit servies : De mon temps, les pêches étoient bien plus grosses qu'elles ne le font à présent. La nature s'affoiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dis-je alors en moi-même en riant, les pêches du temps d'Adam devoient être d'une grosseur merveilleuse.

Le comte de Afumar demeura presque jusqu'au soir avec mon maître, qui ne se vit pas plutôt débarrassé de lui, qu'il sortit en me disant de le suivre. Nous allâmes chez Eufrasie qui logeoit à cent pas de notre maison, & nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle étoit galamment habillée, et avoit un air de jeunesse qui me la fit prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit passer pour jolie, & j'admiraï bientôt son esprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant, avec des manières libres : elle avoit de la modestie dans son action, comme dans ses discours ; elle parloit le plus spirituellement du monde, sans paroître se donner pour spirituelle.

Je la confidérois avec un extrême étonnement. O ciel ! difois-je, est-il poffible qu'une perfonne qui fe montre fi réfervée foit capable de vivre dans le libertinage ? Je m'imaginois que toutes les femmes galantes devoient être effrontées. J'étois furpris d'en voir une modeste en apparence, fans faire réflexion que ces créatures fçavent fe compofer, & fe conformer au caractère des gens riches & des feigneurs qui tombent entre leurs mains. Ces payeurs veulent-ils de l'emportement ? elles font vives & pétulantes ; aiment-ils la retenue ? elles fe parent d'un extérieur fage & vertueux. Ce font de vrais caméléons qui changent de couleur fuivant l'humeur & le génie des hommes qui les approchent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des feigneurs qui demandent des beautés hardies ; il ne pouvoit fouffrir celles-là, & il falloit, pour le piquer, qu'une femme eût un air de veftale. Auffi Eufrafie, fe réglant là-deffus, faifoit voir que les bonnes comédiennes n'étoient pas toutes à la comédie. Je laiffai mon maître avec la nymphe, & je defcendis dans une falle où je trouvai une vieille femme de chambre, que je reconnus pour une foubrette qui avoit été fuivante d'une comédienne. De fon côté, elle me remit, & nous fîmes une fcène de reconnoiffance digne d'être employée dans une pièce de théâtre. Eh ! vous voilà, feigneur Gil Blas, me dit cette foubrette transportée de joie. Vous

êtes donc forti de chez Arfénie, comme moi de chez Constance ? Oh ! vraiment, lui répondis-je, il y a long-temps que je l'ai quittée. J'ai même servi depuis une fille de condition. La vie des personnes de théâtre n'est guère de mon goût. Je me suis donné mon congé moi-même, sans daigner avoir le moindre éclaircissement avec Arfénie. Vous avez bien fait, reprit la soubrette nommée Béatrix : j'en ai usé à peu près de la même manière avec Constance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement. Elle les reçut sans me dire une syllabe, & nous nous séparâmes assez cavalièrement.

Je suis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maison plus honorable. Dona Eufrafia me paroît une façon de femme de qualité, & je la crois d'un très-bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille suivante : elle a de la naissance, ce qui se voit assez par ses manières, & pour son humeur, je puis vous assurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'est point de ces maîtresses emportées & difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient sans cesse, tourmentent leurs domestiques, & dont le service, en un mot, est un enfer. Je ne l'ai pas encore entendu gronder une seule fois, tant elle aime la douceur. Quand il m'arrive de ne pas faire les choses à sa fantaisie, elle me reprend sans colère, & jamais il ne lui échappe de ces épithètes dont les dames vio-

lentes font si libérales. Mon maître, repris-je, est aussi fort doux. Il se familiarise avec moi, & me traite comme son égal plutôt que comme son laquais. En un mot, c'est le meilleur de tous les humains, &, sur ce pied-là, nous sommes, vous & moi, beaucoup mieux que nous n'étions chez nos comédiennes. Mille fois mieux, répartit Béatrix : je menais une vie tumultueuse, au lieu que je vis présentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le seigneur don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma solitude, & j'en suis bien aise. Il y a long-temps que j'ai de l'affection pour vous, & j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour ami ; mais enfin j'espère que je ne serai pas moins heureuse qu'elle. Si je n'ai pas sa jeunesse et sa beauté, en récompense, je hais la coquetterie, ce que les hommes ne sauraient assez payer : je suis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Béatrix était une de ces personnes qui sont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leur demanderait pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ses avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'aperçût que je la méprisois, & même j'eus la politesse de lui parler de manière qu'elle ne perdit pas toute espérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avois fait la conquête d'une vieille suivante, & je me trompai encore dans cette occasion. La soubrette n'en ufoit pas

ainfi avec moi feulement pour mes beaux yeux : fon deffein étoit de m'inspirer de l'amour, pour me mettre dans les intérêts de fa maîtrefle, pour qui elle fe fentoit fi zélée, qu'elle ne s'embarraffoit point de ce qu'il lui en coûteroit pour la fervir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin que je portai, de la part de mon maître, un billet doux à Eufrafie. Cette dame me fit un accueil gracieux, me dit mille chofes obligeantes, & la femme de chambre auffi s'en mêla. L'une admiroit ma phyfionomie ; l'autre me trouvoit un air de fageffe & de prudence. A les entendre, le feigneur don Gonzale poffédoit en moi un tréfor. En un mot, elles me louèrent tant, que je me défiai des louanges qu'elles me donnèrent. J'en pénétrai le motif ; mais je les reçus, en apparence, avec toute la fimplicité d'un fot, & par cette contre-rufe, je trompai les friponnes, qui levèrent enfin le mafque.

Écoute, Gil Blas, me dit Eufrafie, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agiffons de concert, mon ami. Don Gonzale eft vieux, & d'une fanté fi délicate, que la moindre fièvre, aidée d'un bon médecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui reftent, & faisons en forte qu'il me laiffe la meilleure partie de fon bien. Je t'en ferai bonne part. Je te le promets, & tu peux compter fur cette promeffe, comme fi je te la faifois par devant tous les notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je,

disposez de votre ferviteur. Vous n'avez qu'à me prescrire la conduite que je dois tenir, & vous ferez satisfaite. Eh bien ! reprit-elle, il faut observer ton maître, & me rendre compte de tous ses pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la conversation sur les femmes, & de-là prends, mais avec art, occasion de lui dire du bien de moi. Occupe-le d'Eufrasie, autant qu'il te sera possible. Ce n'est pas tout ce que j'exige de toi, mon ami. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui se passe dans la famille des Pacheco. Si tu t'aperçois que quelque parent de don Gonzale ait de grandes assiduités auprès de lui, & couche en joue sa succession, tu m'en avertiras aussitôt. Je ne t'en demande pas davantage ; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connois les divers caractères des parens de ton maître. Je sçais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, & j'ai déjà mis assez mal dans son esprit tous ses neveux & ses cousins.

Je jugeai, par ces instructions & par d'autres qu'y joignit Eufrasie, que cette dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé don Gonzale à vendre une terre dont elle avoit touché l'argent. Elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nippes, &, de plus, elle espéroit qu'il ne l'oublieroit pas dans son testament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on attendoit de moi, &, pour ne rien dissimuler, je

doutai, en m'en retournant au logis, si je contribuerois à tromper mon maître, ou si j'entreprendrois de le détacher de sa maîtresse. Ce dernier parti me paroïssoit plus honnête que l'autre, & je me sentoïis plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, Eufrafie ne m'avoit rien promis de positif, & cela peut-être étoit cause qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir don Gonzale avec zèle, & je me persuadai que, si j'étois assez heureux pour l'arracher à son idole, je ferois mieux payé de cette bonne action que des mauvaises que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me propoïois, je me montrai tout dévoué au service de dona Eufrafia. Je lui fis accroire que je parlois d'elle incessamment à mon maître, & là-dessus je lui débitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'elle me crut entièrement dans ses intérêts. Pour mieux lui en imposer encore, j'affectai de paroître amoureux de Béatrix, qui, ravie, à son âge, de voir un jeune homme à ses trouffes, ne se soucioit guère d'être trompée, pourvu que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos princesses, mon maître & moi, cela faisoit deux tableaux différens dans le même goût. Don Gonzale sec & pâle, comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agonisant, quand il vouloit faire les doux yeux ; & mon infante, à mesure que



je me montrois plus passionné, prenoit des manières enfantines, & faisoit tout le manège d'une vieille coquette. Aussi avoit-elle quarante ans d'école, pour le moins. Elle s'étoit raffinée au service de quelques-unes de ces héroïnes de galanterie, qui sçavent plaire jusques dans leur vieillesse, & qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentois pas d'aller tous les soirs avec mon maître chez Eufrasie, j'y allois quelquefois tout seul pendant le jour, & je m'attendois toujours à trouver dans cette maison quelque jeune galant caché; mais, à quelque heure que j'y entraffe, je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y découvrois pas même la moindre trace d'infidélité : ce qui ne m'étonnoit pas peu. Car, quoique Béatrix m'eût assuré que sa maîtresse ne recevoit aucune visite masculine, je ne pouvois penser qu'une si jolie dame fût exactement fidèle à don Gonzale. En quoi certes je ne faisois pas un jugement téméraire, & la belle Eufrasie, comme vous le verrez bientôt, pour attendre plus patiemment la succession de mon maître, s'étoit pourvue d'un amant plus convenable à une femme de son âge.

Un matin, je portois à mon ordinaire un billet doux à la princesse. J'aperçus, tandis que j'étois dans sa chambre, les pieds d'un homme caché derrière une tapisserie. Je me gardai bien de faire connoître que je les voyois, & fitôt

que j'eus fait ma commiffion, je fortis fans faire femblant de les avoir remarqués. Mais, quoique cet objet dût un peu me furprendre, & que la chofe ne roulât pas fur mon compte, je ne laiffai pas d'en être fort ému. Ah! perfide, difois-je avec indignation, fcélérate Eufrafie! Tu n'es pas fatisfaite d'impofer à un bon vieillard, en lui perfuadant que tu l'aimes; il faut que tu te livres à un autre, pour mettre le comble à ta trahifon! Que j'étois fat, quand j'y penfe, de raifonner de la forte! Il falloit plutôt rire de cette aventure, & la regarder comme une compenfation des ennuis & des langueurs qu'il y avoit dans le commerce de mon maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me fervir de cette occafion pour faire le bon valet. Mais, au lieu de modérer mon zèle, j'entraï avec chaleur dans les intérêts de don Gonzale & lui fis un fidèle rapport de ce que j'avois vu. J'ajoutai même à cela qu'Eufrafie m'avoit voulu féduire. Je ne diffimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, & il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement fa maîtrefle. Il me fit quelques queftions, comme s'il n'eût pas entièrement ajouté foi à ce que je venois de lui rapporter; mais telles furent mes réponfes, qu'elles lui ôtèrent la fatisfaction d'en pouvoir douter. Il en fut frappé, malgré le fang-froid qu'il confervoit dans toute autre chofe, & une petite émotion de colère, qui parut fur fon vifage, fembla préfager que la dame ne lui feroit

point impunément infidèle. C'est assez, Gil Blas, me dit-il. Je suis très-sensible à l'attachement que je te vois à mon service, & ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Eufrasie. Je veux l'accabler de reproches, & rompre avec l'ingrate. A ces mots, il fortit effectivement pour se rendre chez elle, & il me dispensa de le suivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis le plus impatiemment du monde que mon maître fût de retour. Je ne doutois point qu'ayant un aussi grand fujet qu'il avoit de se plaindre de sa nymphe, il ne revînt détaché de ses attraits, ou tout au moins résolu d'y renoncer. Dans cette pensée, je m'applaudissois de mon ouvrage. Je me représentois le plaisir qu'auroient les héritiers naturels de don Gonzale, quand ils apprendroient que leur parent n'étoit plus le jouet d'une passion si contraire à leurs intérêts. Je me flattois qu'ils m'en tiendroient compte, & qu'enfin j'allois me distinguer des autres valets de chambre, qui sont ordinairement plus disposés à maintenir leurs maîtres dans la débauche qu'à les en retirer. J'aimois l'honneur, & je pensois avec plaisir que je passerois pour le coryphée des domestiques. Mais une idée si agréable s'évanouit quelques heures après. Mon patron arriva : Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très-vif avec Eufrasie. Je l'ai traitée d'ingrate & de perfide. Je l'ai accablée de reproches. Sçais-tu bien ce qu'elle

m'a répondu ? que j'avois tort d'écouter les valets. Elle foutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, si on l'en croit, qu'un imposteur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnerois rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ses yeux des pleurs, mais des pleurs véritables. Elle m'a juré, par ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle ne t'a fait aucune proposition, & qu'elle ne voit pas un homme. Béatrix qui me paroît une bonne fille, incapable de mentir, m'a protesté la même chose ; de forte que, malgré moi, ma colère s'est apaisée.

Eh ! quoi, monsieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma sincérité ? Vous défiez-vous..... Non, mon enfant, interrompit-il à son tour ; je te rends justice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je suis persuadé que mon intérêt seul te touche, & je t'en sçais bon gré. Mais, après tout, les apparences sont trompeuses : peut-être n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginois voir, & dans ce cas, juge jusqu'à quel point ton accusation doit être désagréable à Eufrasie. Quoi qu'il en soit, c'est une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer ; c'est mon sort. Il faut même que je lui fasse le sacrifice qu'elle exige de mon amour, & ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, & je t'affure que je n'y ai consenti qu'à regret, mais je ne sçaurois faire autrement. Compatis à ma

foiblesse. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus, je prétends te placer chez une dame de mes amies, où tu feras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zèle contre moi. Je maudis Eufrasie, & déplorai la foiblesse de don Gonzale de s'en être laissé posséder. Le bon vieillard sentoit assez qu'en me congédiant, pour plaire seulement à sa maîtresse, il ne faisoit pas une action des plus viriles ; aussi, pour compenser sa mollesse, & me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, & me mena le jour suivant chez la marquise de Chaves, à laquelle il dit en ma présence que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités, qu'il m'aimoit, & que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la prioit de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques. Si bien que je me trouvai tout à coup dans une nouvelle maison.





## CHAPITRE VIII.

*De quel caractère étoit la marquise de Chaves,  
& quelles personnes alloient ordinairement  
chez elle.*



A marquise de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande, & bien faite. Elle jouissoit d'un revenu de dix mille ducats, & n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de passer pour la dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de personnes de qualité & de gens de lettres qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que son mérite à lui donner cette réputation. C'est une chose que je ne déciderai point. Je me contenterai de dire que son nom emportoit une idée de génie supérieur, & que sa maison étoit appelée par excellence, dans la ville, *le bureau des ouvrages d'esprit* 7.

Effectivement, on y lisoit chaque jour tantôt des poèmes dramatiques & tantôt d'autres poë-

fies. Mais on n'y faisoit guère que des lectures sérieuses. Les pièces comiques y étoient méprisées. On n'y regardoit la meilleure comédie, ou le roman le plus ingénieux & le plus égayé, que comme une foible production qui ne méritoit aucune louange ; au lieu que le moindre ouvrage sérieux, une ode, une églogue, un sonnet, y passoit pour le plus grand effort de l'esprit humain. Il arrivoit souvent que le public ne confirmoit pas les jugemens du bureau, & que même il sifflait quelquefois impoliment les pièces qu'on y avoit fort applaudies.

J'étois maître de salle dans cette maison, c'est-à-dire que mon emploi consistoit à tout préparer dans l'appartement de ma maîtresse pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes, & des carreaux pour les femmes ; après quoi, je me tenois à la porte de la chambre, pour annoncer & introduire les personnes qui arrivoient. Le premier jour, à mesure que je les faisois entrer, le gouverneur des pages, qui par hazard étoit alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignit agréablement. Il se nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid & railleur, & ne manquoit pas d'esprit. D'abord un évêque se présenta ; je l'annonçai, & quand il fut entré, le gouverneur me dit : Ce prélat est d'un caractère assez plaisant : il a quelque crédit à la cour, mais il voudroit bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de service à tout le monde, & ne fert

perfonne. Un jour il rencontre chez le roi un cavalier qui le falue ; il l'arrête, l'accable de civilités, & , lui ferrant la main : Je fuis, lui dit-il, tout acquis à votre feigneurie. Mettez-moi, de grâce, à l'épreuve. Je ne mourrai point content, fi je ne trouve une occafion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnoiffance, & , quand ils furent tous deux féparés, le prélat dit à un de fes officiers qui le fuivoit : Je crois connoître cet homme-là. J'ai une idée confufe de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut, & , lorfque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtrefle : Ce feigneur, me dit Molina, eft encore un original. Imaginez-vous qu'il entre fouvent dans une maifon pour traiter d'une affaire importante avec le maître du logis, qu'il quitte fans fe fouvenir de lui en parler. Mais, ajouta le gouverneur, en voyant arriver deux femmes, voici dona Angela de Penafiel, & dona Margarita de Montalvan. Ce font deux dames qui ne fe reffemblent nullement. Dona Margarita fe pique d'être philofophe, elle va enir tête aux plus profonds docteurs de Salamanque, & jamais fes raifonnemens ne céderont à leurs raifons. Pour dona Angela, elle ne fait point la fçavante, quoiqu'elle ait l'efprit cultivé. Ses difcours ont de la jufteffe, fes penfées font fines, fes expreffions délicates, nobles & naturelles. Ce dernier caractère eft aimable,



dis-je à Molina, mais l'autre ne convient guère, ce me semble, au beau sexe. Pas trop, répondit-il, en fouriant : il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la marquise, notre maîtresse, continua-t-il, est aussi un peu grippée de philosophie. Qu'on va disputer ici aujourd'hui ! Dieu veuille que la religion ne soit pas intéressée dans la dispute !

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme sec, qui avoit l'air grave & renfrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, est un de ces esprits sérieux qui veulent passer pour de grands génies, à la faveur de leur silence ou de quelques sentences tirées de Sénèque, & qui ne font que de fots personnages, à les examiner fort sérieusement. Il vint ensuite un cavalier d'assez belle taille, qui avoit la mine grecque, c'est-à-dire le maintien plein de suffisance. Je demandai qui c'étoit. C'est un poète dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en sa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre fols ; mais, en récompense, il vient, avec six lignes de prose, de se faire un établissement considérable.

J'allois m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à si peu de frais, quand j'entendis un grand bruit sur l'escalier. Bon ! s'écria le gouverneur, voici le licentié Campanario. Il s'annonce lui-même avant qu'il paroisse : il se met à parler dès la porte de la rue, & en voilà jusqu'à ce qu'il soit sorti de la maison. En effet, tout re-

tentiffoit de la voix du bruyant licentié, qui entra enfin dans l'anti-chambre avec un bachelier de ses amis, & qui ne déparla point, tant que dura sa visite. Le seigneur Campanario, dis-je à Molina, est apparemment un beau génie. Oui, répondit mon gouverneur, c'est un homme qui a des faillies brillantes, des expressions détournées. Il est réjouissant. Mais, outre que c'est un parleur impitoyable, il ne laisse pas de se répéter, & pour n'estimer les choses qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable & comique dont il assaisonne ce qu'il dit en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ses traits ne feroient pas grand honneur à un recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres personnes dont Molina me fit de plaisans portraits. Il n'oublia pas de me peindre aussi la marquise, & sa peinture fut de mon goût. Je vous donne, me dit-il, notre patronne pour un esprit assez uni, malgré sa philosophie. Elle n'est point d'une humeur difficile, & on a peu de caprices à essuyer en la servant. C'est une femme de qualité des plus raisonnables que je connoisse. Elle n'a même aucune passion : elle est sans goût pour le jeu, comme pour la galanterie, & n'aime que la conversation. Sa vie feroit bien ennuyeuse pour la plupart des dames. Le gouverneur, par cet éloge, me prévint en faveur de ma maîtresse. Cependant, quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la soupçonner de n'être pas si ennemie

de l'amour. Je vais vous dire sur quel fondement je conçus ce soupçon.

Un matin, pendant qu'elle étoit à sa toilette, il se présenta devant moi un petit homme de quarante ans, désagréable de sa figure, plus crasseux que l'auteur Pedro de Moya, & fort bossu par-dessus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à madame la marquise. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, me répondit-il fièrement. Dites-lui que je suis le cavalier dont elle s'entretint hier avec dona Anna de Velasco. Je l'introduisis dans l'appartement de ma maîtresse, & je l'annonçai. La marquise fit aussitôt une exclamation, & dit, avec un transport de joie, qu'il pouvoit entrer. Elle ne se contenta pas de le recevoir favorablement : elle obligea toutes ses femmes à sortir de la chambre, de sorte que le petit bossu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura seul avec elle. Les soubrettes & moi, nous rîmes un peu de ce beau tête-à-tête, qui dura près d'une heure. Après quoi, ma patronne congédia le bossu, en lui faisant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très-contente de lui.

Elle avoit effectivement pris tant de plaisir à son entretien, qu'elle me dit le soir en particulier : Gil Blas, quand le bossu reviendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus secrètement que vous pourrez. Ce commandement, je l'avoue, me donna d'étranges soupçons. Néanmoins, suivant l'ordre de la mar-

quise, dès que le petit homme revint, & ce fut le lendemain matin, je le conduisis, par un escalier dérobé, jusques dans la chambre de madame. Je fis pieusement la même chose deux ou trois fois, & je conclus de là que la marquise avoit des inclinations bizarres, ou que le bossu faisoit le personnage d'un entremetteur.

Ma foi ! disois-je, prévenu de cette opinion, si ma maîtresse aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne ; mais si elle est entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuser cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la patronne ! Le petit bossu se mêloit de magie, & comme on avoit vanté son sçavoir à la marquise qui se prètoit volontiers aux prestiges des charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faisoit voir dans le verre, montrait à tourner le fas <sup>8</sup>, & dévoiloit, pour de l'argent, tous les mystères de la cabale ; ou bien, pour parler plus juste, c'étoit un fripon qui subsistoit aux dépens des personnes trop crédules, & l'on disoit qu'il avoit sous contribution plusieurs femmes de qualité.





## CHAPITRE IX.

*Par quel incident Gil Blas sortit de chez la marquise de Chaves, & ce qu'il devint.*



IL y avoit déjà fix mois que je demourois chez la marquise de Chaves, & j'étois fort content de ma condition. Mais la destinée que j'avois à remplir ne me permit pas de faire un plus long séjour dans la maison de cette dame, ni même à Madrid. Voici l'aventure qui m'obligea de m'en éloigner. Parmi les femmes de ma maîtresse, il y en avoit une qu'on appelloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune & belle, je la trouvai d'un si bon caractère, que je m'y attachai, sans sçavoir qu'il me faudroit disputer son cœur. Le secrétaire de la marquise, homme fier & jaloux, étoit épris de ma belle. Il ne s'aperçut pas plutôt de mon amour, que, sans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il résolut de me faire tirer l'épée. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui m'arrivoit à peine

aux épaules, & qui me paroiffoit très-foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance où il m'avoit appelé. Je comptois bien de remporter une victoire aifée, & de m'en faire un mérite auprès de Porcie; mais l'événement ne répondit point à mon attente. Le petit secrétaire, qui avoit deux ou trois ans de falle, me défarma comme un enfant, &, me présentant la pointe de fon épée : Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu fortiras aujourd'hui de chez la marquife de Chaves, & que tu ne penferas plus à Porcie. Je lui fis volontiers cette promesse, & je la tins fans répugnance. Je me faifois une peine de paroître devant les domestiques de notre hôtel après avoir été vaincu, & furtout devant la belle Hélène qui avoit fait le fujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nippes & d'argent, &, dès le même jour, je marchai vers Tolède, la bourfe affez bien garnie, & le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fuffe point engagé à quitter le féjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter, du moins pour quelques années. Je formai la réfolution de parcourir l'Espagne, & de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, difois-je, me mènera loin. Je ne le dépenferai pas indifcrettement, &, quand je n'en aurai plus, je me remettrai à fervir. Un

garçon fait comme je suis trouvera des conditions de reste, quand il lui plaira d'en chercher : je n'aurai qu'à choisir.

J'avois particulièrement envie de voir Tolède. J'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je passai pour un cavalier d'importance, à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes dont je ne manquai pas de me parer, et par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner. Il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voisinage. Mais, ayant appris qu'il falloit débiter chez elles par une grande dépense, cela brida mes desirs, & me sentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'aurore, & pris le chemin de Cuença, dans le dessein d'aller en Aragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route, & dans le temps que je commençois à m'y rafraîchir, il survint une troupe d'archers de la sainte Hermandad. Ces messieurs demandèrent du vin, se mirent à boire, & j'entendis qu'en buvant, ils faisoient le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le cavalier, disoit l'un d'entr'eux, n'a pas plus de vingt-trois ans. Il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilain, & il est monté sur un cheval bai-brun.

Je les écoutai sans paroître faire attention à

ce qu'ils disoient, & véritablement je ne m'en fouciois guère. Je les laiffai dans l'hôtellerie, & continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontraï un cavalier fort bien fait, & monté sur un cheval châtain. Par ma foi ! dis-je en moi-même, voici l'homme que les archers cherchent, ou je suis bien trompé. Il a une longue chevelure noire, & le nez aquilain. C'est assurément lui qu'on veut pincer. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous n'avez point sur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme, sans me répondre, jetta les yeux sur moi, & parut surpris de ma question. Je l'affurai que ce n'étoit point par curiosité que je venois de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé, quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous diffimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces archers en veulent. Ainsi je vais suivre une autre route, pour les éviter. Je suis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez sûrement, & où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, & qui va bientôt tomber. En même temps, nous découvrîmes & gagnâmes une allée d'arbres assez touffus, qui nous conduisit au pied d'une montagne où nous trouvâmes un hermitage.



C'étoit une grande & profonde grotte que le temps avoit percée dans la montagne, & la main des hommes y avoit ajouté un avant-corps de logis, bâti de rocailles & de coquillages, & couvert de gazon. Les environs étoient parfemés de mille sortes de fleurs qui parfumoient l'air, & l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortoit avec bruit une source d'eau, qui couroit se répandre dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maison solitaire un bon hermite qui paroissoit accablé de vieillesse. Il s'appuyoit d'une main sur un bâton, & de l'autre il tenoit un rosaire à gros grains de vingt dixaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune, à longues oreilles, & sa barbe, plus blanche que la neige, lui descendoit jusqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui : Mon père, lui dis-je, voulez-vous bien que nous vous demandions un asyle contre l'orage qui nous menace ? Venez, mes enfans, répondit l'anachorète, après m'avoir regardé avec attention ; cet hermitage vous est ouvert, & vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t-il, en nous montrant l'avant-corps de logis, il fera fort bien là. Le cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer son cheval, & nous suivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plutôt, qu'il tomba une grosse pluie entremêlée d'éclairs & de coups

de tonnerre épouvantables. L'hermite se mit à genoux devant une image de saint Pacôme qui étoit collée contre le mur, & nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes, mais, comme la pluie continuoit, & que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vieillard nous dit : Mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune homme & moi, que nous n'en avions point qui nous défendît de nous arrêter, & que, si nous n'appréhendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son hermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'hermite. C'est vous seuls qu'il faut plaindre. Vous serez fort mal couchés, & je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachorète.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, &, nous présentant quelques ciboules avec un morceau de pain & une cruche d'eau : Mes enfans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires ; mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage & deux poignées de noisettes qu'il étala sur la table. Le jeune homme qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guère d'honneur à ces mets. Je m'aperçois, lui dit l'hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la sensualité a corrompu votre

goût naturel. J'ai été, comme vous, dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étoient pas trop bons pour moi ; mais, depuis que je vis dans la solitude, j'ai rendu à mon goût toute sa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, que ce qui faisoit toute la nourriture de nos premiers pères.

Tandis qu'il parloit de la sorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'hermite s'en aperçut : Mon fils, lui dit-il, vous avez l'esprit embarrassé. Ne puis-je sçavoir ce qui vous occupe ? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'est point par curiosité que je vous en presse. C'est la seule charité qui m'anime. Je suis dans un âge à donner des conseils, & vous êtes peut-être dans une situation à en avoir besoin. Oui, mon père, répondit le cavalier en soupirant, j'en ai besoin, sans doute, & je veux suivre les vôtres, puisque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne risque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre. On me peut faire toute sorte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.





## CHAPITRE X.

*Histoire de don Alphonse & de la belle  
Séraphine.*



JE ne vous déguiserai rien, mon père, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute. Après la générosité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je suis de Madrid, & voici mon origine : un officier de la garde allemande, nommé le baron de Steinbach, rentrant un soir dans sa maison, aperçut au pied de l'escalier un paquet de linge blanc. Il le prit, & l'emporta dans l'appartement de sa femme, où il se trouva que c'étoit un enfant nouveau-né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on affuroit qu'il appartenoit à des personnes de qualité qui se feroient connoître un jour, & l'on ajoutoit qu'il avoit été baptisé & nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, & c'est tout ce que je fais. Victime de l'honneur ou de l'infidélité, j'ignore si ma mère ne m'a point exposé seulement pour cacher de honteuses amours, ou si,

féduite par un amant parjure, elle s'est trouvée dans la cruelle nécessité de me défavouer.

Quoi qu'il en soit, le baron & sa femme furent touchés de mon sort, &, comme ils n'avoient point d'enfans, ils se déterminèrent à m'élever sous le nom de don Alphonse. A mesure que j'avançois en âge, ils se sentoient attacher à moi. Mes manières flatteuses & complaisantes excitoient à tous momens leurs caresses. Enfin, j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnèrent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude, &, loin d'attendre impatiemment que mes parens se découvrirent, il sembloit au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours inconnue. Dès que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le service. Il obtint pour moi une enseigne, me fit faire un petit équipage, &, pour mieux m'animer à chercher les occasions d'acquérir de la gloire, il me représenta que la carrière de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, & que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devois qu'à moi seul. En même temps, il me révéla le secret de ma naissance, qu'il m'avoit caché jusques-là. Comme je passois pour son fils dans Madrid, & que j'avois cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois & ne puis encore y penser sans honte. Plus mes sentimens semblent

m'affurer d'une noble origine, plus j'ai de confusion de me voir abandonné des personnes à qui je dois le jour.

J'allai servir dans les Pays-Bas, mais la paix se fit peu de temps après, & l'Espagne se trouvant sans ennemis, mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du baron & de sa femme de nouvelles marques de tendresse. Il y avoit déjà deux mois que j'étois de retour, lorsqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, & me présenta un billet à peu près conçu dans ces termes : « Je ne suis ni laide, ni mal faite, & cependant vous me voyez souvent à mes fenêtres, sans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant, & j'en suis si piquée, que je voudrois bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour. »

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appelée Léonore, qui demouroit vis-à-vis de notre maison, & qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je questionnai là-dessus le petit page qui voulut d'abord faire le discret, mais, pour un ducat que je lui donnai, il satisfit ma curiosité. Il se chargea même d'une réponse par laquelle je mandois à sa maîtresse que je reconnoissois mon crime, & que je sentoie déjà qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne fus pas insensible à cette façon de conquête. Je ne sortis point le reste de la journée, & j'eus grand soin de me tenir à mes fenêtres

pour observer la dame, qui n'oublia pas de se montrer aux fiennes. Je lui fis des mines, elle y répondit, & dès le lendemain, elle me manda, par son petit page, que si je voulois la nuit prochaine me trouver dans la rue, entre onze heures & minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une salle basse. Quoique je ne me sentisse pas fort amoureux d'une veuve si vive, je ne laissai pas de lui faire une réponse très-passionnée, & d'attendre la nuit avec autant d'impatience que si j'eusse été bien touché. Lorsqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado jusqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté sur un beau cheval mit tout à coup pied à terre auprès de moi, & m'abordant d'un air brusque : Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du baron de Steinbach ? Oui, lui répondis-je. C'est donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonore à sa fenêtre ? J'ai vu ses lettres & vos réponses, son page me les a montrées, & je vous ai suivi ce soir depuis votre maison jusqu'ici, pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à disputer avec vous. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Nous sommes dans un endroit écarté. Battons-nous ; à moins que, pour éviter le châtement que je vous apprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonore. Sacrifiez-moi les espérances que vous avez conçues, ou bien je vais

vous ôter la vie. Il falloit, lui dis-je, demander ce sacrifice, & non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prières, mais je le refuse à vos menaces.

Eh bien ! répliqua-t-il après avoir attaché son cheval à un arbre, battons-nous donc. Il ne convient point à une personne de ma qualité de s'abaisser à prier un homme de la vôtre. La plupart même de mes pareils, à ma place, se vengeroient de vous d'une manière moins honorable. Je me sentis choqué de ces dernières paroles, &, voyant qu'il avoit déjà tiré son épée, je tirai aussi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas long-temps. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, soit que je fusse plus adroit que lui, je le perçai bientôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler & tomber. Alors, ne songeant plus qu'à me sauver, je montai sur son propre cheval, & pris la route de Tolède. Je n'osai pas retourner chez le baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne feroit que l'affliger, &, quand je me représentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir assez tôt m'éloigner de Madrid.

En faisant là-dessus les plus tristes réflexions, je marchai le reste de la nuit & toute la matinée ; mais, sur le midi, il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval, & laisser passer la chaleur qui devenoit insupportable. Je demurai dans un village jusqu'au coucher du soleil :



après quoi, voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avois déjà gagné Illescas & deux lieues par-delà, lorsqu'environ fur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me surprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi, &, ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut possible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, & au-dessus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois contre la porte, je sentis qu'elle étoit ouverte, ce que j'attribuai à la négligence des domestiques. Je mis pied à terre, &, moins par curiosité que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laissoit pas de m'incommoder sous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet, avec mon cheval que je tirois par la bride.

Je m'attachai, pendant l'orage, à observer les lieux où j'étois, &, quoique je n'en pusse guère juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maison qui ne devoit point appartenir à des personnes du commun. J'attendois toujours que la pluie cessât, pour me remettre en chemin; mais une grande lumière que j'aperçus de loin, me fit prendre une autre résolution. Je laissai mon cheval dans le cabinet dont j'eus soin de fermer la porte, je m'avançai vers cette lumière, persuadé que l'on étoit encore sur pied dans cette maison, & ré-

folu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traversé quelques allées, j'arrivai près d'un falon dont je trouvai aussi la porte ouverte. J'y entrai, & quand j'en eus vu toute la magnificence à la faveur d'un beau lustre de crystal où il y avoit quelques bougies, je ne doutai point que je ne fusse chez un grand seigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre & artistement doré, la corniche admirablement bien travaillée, & le plafond me parut l'ouvrage des plus habiles peintres. Mais ce que je regardai particulièrement, ce fut une infinité de bustes de héros espagnols, que soutenoient des scabellons de marbre jaspé, qui régnoient autour du falon. J'eus le loisir de considérer toutes ces choses ; car j'avois beau, de temps en temps, prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître personne.

Il y avoit, à l'un des côtés du falon, une porte qui n'étoit que poussée ; je l'entr'ouvris, & j'aperçus une enfilade de chambres dont la dernière seulement étoit éclairée. Que dois-je faire ? dis-je alors en moi-même. M'en retournerai-je ? ou ferai-je assez hardi pour pénétrer jusqu'à cette chambre ? Je pensois bien que le parti le plus judicieux, c'étoit de retourner sur mes pas ; mais je ne pus résister à ma curiosité, ou, pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverse les chambres, & j'arrive à celle où il y avoit de la

lumière, c'est-à-dire une bougie qui brûloit sur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très-propre & très-galant ; mais bientôt, jetant les yeux sur un lit dont les rideaux étoient à demi-ouverts à cause de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention tout entière. C'étoit une jeune dame, qui, malgré le bruit du tonnerre qui venoit de se faire entendre, dormoit d'un profond sommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement, &, à la clarté que la bougie me prêtoit, je démêlai un teint & des traits qui m'éblouirent. Mes esprits tout à coup se troublèrent à sa vue. Je me sentis faiblir, transporter ; mais, quelques mouvemens qui m'agitassent, l'opinion que j'avois de la noblesse de son sang m'empêcha de former une pensée téméraire, et le respect l'emporta sur le sentiment. Pendant que je m'enivrois du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir, dans sa chambre & au milieu de la nuit, un homme qu'elle ne connoissoit point ; elle frémit en s'apercevant, & fit un grand cri. Je m'efforçai de la rassurer, &, mettant un genou en terre : Madame, lui dis-je, ne craignez rien. Je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer ; mais elle étoit si effrayée, qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ses femmes à plusieurs reprises, &, comme personne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre légère qui

•

étoit au pied de son lit, se lève brusquement, passe dans les chambres que j'avois traversées, en appelant encore les filles qui la servoient, aussi bien qu'une sœur cadette qu'elle avoit sous sa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, & j'avois lieu d'appréhender que, sans vouloir m'entendre, ils ne me fissent un mauvais traitement ; mais, par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ses cris qu'un vieux domestique qui ne lui auroit pas été d'un grand secours, si elle eût eu quelque chose à craindre. Néanmoins, devenue un peu plus hardie par sa présence, elle me demanda fièrement qui j'étois, par où & pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans sa maison. Je commençai alors à me justifier, & je ne lui eus pas fitôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment : Juste ciel ! quel soupçon me vient dans l'esprit !

En disant ces paroles, elle alla prendre la bougie sur la table ; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, & elle n'y vit ni ses femmes ni sa sœur ; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses soupçons ne lui paroissant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, & me dit : Perfide, n'ajoute pas la feinte à la trahison. Ce n'est point le hasard qui t'a fait entrer ici. Tu es de la fuite de don Fernand de Leyva, & tu as part à son crime. Mais n'espère pas m'échapper. Il me reste en-

core assez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connois point don Fernand de Leyva. J'ignore même qui vous êtes. Je suis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige de s'éloigner de Madrid, & je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que, fans l'orage qui m'a surpris, je ne serois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offense, croyez-moi plutôt disposé à vous venger. Ces derniers mots, & le ton dont je les prononçai, apaisèrent la dame qui sembla ne plus me regarder comme son ennemi ; mais, si elle perdit sa colère, ce ne fut que pour se livrer à sa douleur. Elle se mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent, & je n'étois guère moins affligé qu'elle, bien que je ne sçusse pas le fujet de son affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle. Impatient de venger son injure, je me sentis saisir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu ? Parlez, J'épouse votre ressentiment. Voulez-vous que je coure après don Fernand, & que je lui perce le cœur ? Nommez-moi tous ceux qu'il vous faut immoler. Commandez. Quelque péril, quelques malheurs qui soient attachés à votre vengeance, cet inconnu, que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la dame, & arrêta le

---

---

cours de ses pleurs. Ah ! seigneur, me dit-elle, pardonnez ce soupçon à l'état cruel où je me vois. Ces sentimens généreux détrompent Séraphine. Ils m'ôtent jusqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnois mon erreur, & je ne rejette pas votre secours. Mais je ne demande pas la mort de don Fernand. Eh bien ! madame, repris-je, quels services pouvez-vous attendre de moi ? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva est amoureux de ma sœur Julie qu'il a vue par hasard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au comte de Polan, mon père, qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille inimitié qui règne entre nos maisons. Ma sœur n'a pas encore quinze ans. Elle aura eu la foiblesse de suivre les mauvais conseils de mes femmes, que don Fernand a sans doute gagnées, & ce cavalier, averti que nous étions toutes seules en cette maison de campagne, a pris ce temps pour enlever Julie. Je voudrois du moins sçavoir quelle retraite il lui a choisie, afin que mon père & mon frère qui sont à Madrid depuis deux mois, puissent prendre des mesures là-dessus. Au nom de Dieu, ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolède. Faites une exacte recherche de cet enlèvement. Que ma famille vous ait cette obligation-là.

La dame ne fongeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guère à un homme qui ne pouvoit sortir trop tôt de Castille. Mais comment y auroit-elle fait réflexion ? Je n'y pensai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable personne du monde, j'acceptai la commission avec transport, & promis de m'en acquitter avec autant de zèle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fût jour pour aller accomplir ma promesse ; je quittai sur le champ Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois causée, & l'assurant qu'elle auroit bientôt de mes nouvelles. Je partis par où j'étois entré, mais si occupé de la dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déjà fort épris. Je m'en aperçus encore mieux à l'empressement que j'avois de courir pour elle, & aux amoureuses chimères que je formai. Je me représentois que Séraphine, quoique possédée de sa douleur, avoit remarqué mon amour naissant, & qu'elle ne l'avoit peut-être pas vu sans plaisir. Je m'imaginois même que, si je pouvois lui porter des nouvelles certaines de sa sœur, & que l'affaire tournât au gré de ses souhaits, j'en aurois tout l'honneur.

Don Alphonse interrompit en cet endroit le fil de son histoire, & dit au vieil hermite : Je vous demande pardon, mon père, si trop plein de ma passion, je m'étends sur des circonstances

qui vous ennuiet fans doute. Non, mon fils, répondit l'anachorète, elle ne m'ennuiet pas. Je fuis même bien aife de fçavoir jufqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune dame dont vous m'entretenez. Je réglerai là-deffus mes confeils.

L'esprit échauffé de ces flatteufes images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le raviffeur de Julie ; mais j'eus beau faire toutes les perquifitions imaginables, il ne me fut pas poffible d'en découvrir les traces. Très-mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine que je me peignois dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne penfois. Elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureufe que moi, qu'elle fçavoit ce que fa fœur étoit devenue, qu'elle avoit reçu une lettre de don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir fecrettement époufé Julie, il l'avoit conduite dans un couvent de Tolède. J'ai envoyé fa lettre à mon père, pourfuivit Séraphine. J'efpère que la chofe pourra fe terminer à l'amiable, & qu'un mariage folemnel éteindra bientôt la haine qui fépare depuis fi longtems nos maifons.

Lorfque la dame m'eut inftruit du fort de fa fœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit caufée, & du péril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jeté, en m'engageant à pourfuivre un raviffeur, fans fe reflouvenir que je lui avois



dit qu'une affaire d'honneur me faisoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excuses dans les termes les plus obligeans. Comme j'avois besoin de repos, elle me mena dans le falon où nous nous affimes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à raies noires, avec un petit chapeau de la même étoffe, & des plumes noires ; ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve. Mais elle me paroissoit si jeune, que je ne sçavois ce que j'en devois penser.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de sçavoir qui j'étois. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, disoit-elle, à mon air noble, & encore plus à la pitié généreuse qui m'avoit fait entrer si vivement dans ses intérêts, que je ne fusse d'une famille considérable. La question m'embarraffa. Je rougis, je me troublai, & j'avouerais que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étois fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes forti de Madrid ? Je vous offre, par avance, tout le crédit de mon père, aussi bien que celui de mon frère don Gaspard. C'est la moindre marque de reconnoissance que je puisse donner à un cavalier qui, pour me servir, a négligé jusqu'au foin de sa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui rapporter toutes les circonstances de mon combat. Elle donna le

tort au cavalier que j'avois tué, & promit d'intéresser pour moi toute sa maison.

Quand j'eus satisfait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai si sa foi étoit libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon père me fit épouser don Diègue de Lara, & je suis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a fitôt enlevé votre époux ? Je vais vous l'apprendre, feigneur, repartit la dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diègue de Lara, poursuivit-elle, étoit un cavalier fort bien fait. Mais, quoiqu'il eût pour moi une passion violente, & que chaque jour il mît en usage, pour me plaire, tout ce que l'amant le plus tendre & le plus vif fait pour se rendre agréable à ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'est pas toujours l'effet des empressements ni du mérite connu. Hélas ! ajouta-t-elle en soupirant, une personne que nous ne connoissons pas nous enchante souvent dès la première vue. Je ne pouvois donc l'aimer. Plus confuse que charmée des témoignages de sa tendresse, & forcée d'y répondre sans penchant, si je m'accusois en secret d'ingratitude, je me trouvois aussi fort à plaindre. Pour son malheur & pour le mien, il avoit encore plus de délicatesse que d'amour. Il démêloit, dans mes actions & dans mes discours, mes mouve-

mens les plus cachés. Il lisoit au fond de mon ame. Il se plaignoit à tous momens de mon indifférence, & s'estimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il sçavoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit ; car j'avois à peine seize ans, & , avant que de m'offrir sa foi, il avoit gagné toutes mes femmes qui l'avoient assuré que personne ne s'étoit encore attiré mon attention. Oui, Séraphine, me disoit-il souvent, je voudrois que vous fussiez prévenue pour un autre, & que cela seul fût la cause de votre insensibilité pour moi. Mes soins & votre vertu triompheroient de cet entêtement. Mais je désespère de vaincre votre cœur, puisqu'il ne s'est pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes discours, je lui disois qu'au lieu de troubler son repos & le mien par trop de délicatesse, il feroit mieux de s'en remettre au temps. Effectivement, à l'âge que j'avois je n'étois guère propre à goûter les raffinemens d'une passion si délicate, & c'étoit le parti que don Diègue devoit prendre. Mais, voyant qu'une année entière s'étoit écoulée sans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plutôt il perdit la raison, & , feignant d'avoir à la cour une affaire importante, il partit pour aller servir dans les Pays-Bas en qualité de volontaire, & bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit, c'est-à-dire la fin de sa vie & de ses tourmens.

Après que la dame eut fait ce récit, le caractère fingulier de son mari devint le fujet de notre entretien. Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courier qui vint remettre à Séraphine une lettre du comte de Polan. Elle me demanda permission de la lire, & je remarquai qu'en la lisant, elle devenoit pâle & tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au ciel, pouffa un long soupir, & son visage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement sa douleur. Je me troublai, & comme si j'eusse pressenti le coup qui m'alloit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes esprits. Madame, lui dis-je d'une voix presque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet ? Tenez, feigneur, me répondit tristement Séraphine, en me donnant la lettre : lisez vous-même ce que mon père m'écrit. Hélas ! vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, & j'y trouvai ces paroles :

« Don Gaspard votre frère se battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée dont il est mort aujourd'hui, & il a déclaré, en mourant, que le cavalier qui l'a tué est fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Pour surcroît de malheur, le meurtrier m'est échappé. Il a pris la fuite. Mais, en quelques lieux qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour le

découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs, qui ne manqueront pas de le faire arrêter, s'il passe par les villes de leur juridiction, & je vais, par d'autres lettres, achever de lui fermer tous les chemins.

« LE COMTE DE POLAN. »

Figurez-vous dans quel désordre ce billet jetta tous mes sens. Je demeurai quelques momens immobile & sans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'envifage ce que la mort de don Gaspard a de cruel pour mon amour ; j'entre tout à coup dans un vif désespoir. Je me jetai aux pieds de Séraphine, & lui présentant mon épée nue : Madame, lui dis-je, épargnez au comte de Polan le soin de chercher un homme qui pourroit se dérober à ses coups. Vengez vous-même votre frère. Immolez-lui son meurtrier de votre propre main. Frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie, devienne funeste à son malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine, un peu émue de mon action, j'aimois don Gaspard. Quoique vous l'ayez tué en brave homme, & qu'il se soit attiré lui-même son malheur, vous devez être persuadé que j'entre dans le ressentiment de mon père. Oui, don Alphonse, je suis votre ennemie, & je ferai tout ce que le sang & l'amitié peuvent exiger de moi. Mais je n'abuserai point de votre mauvaise fortune. Elle a beau

vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me défend aussi de me venger lâchement. Les droits de l'hospitalité doivent être inviolables, & je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez. Échappez, si vous pouvez, à nos poursuites & à la rigueur des loix, & sauvez votre tête du péril qui la menace.

Eh quoi ! madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, & vous vous en remettez à des loix qui tromperont peut-être votre ressentiment ? Ah ! percez plutôt un misérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé si noble & si généreux. Sçavez-vous qui je suis ? Tout Madrid me croit fils du baron de Steinbach, & je ne suis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels sont les auteurs de ma naissance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme si mes dernières paroles lui eussent fait une nouvelle peine ; quand vous seriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrit. Eh bien ! madame, lui dis-je, puisque la mort d'un frère n'est pas capable de vous exciter à répandre mon sang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime dont j'espère que vous n'excuserez pas l'audace. Je vous adore. Je n'ai pu voir vos charmes sans en être ébloui, & malgré l'obscurité de mon sort, j'avois formé l'espérance d'être à

vous. J'étois assez amoureux, ou plutôt assez vain, pour me flatter que le ciel qui peut-être m'avoit fait grace en me cachant mon origine, me la découvreroit un jour, & que je pourrois, fans rougir, vous apprendre mon nom. Après cet aveu qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir ?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenseroit fans doute dans un autre temps ; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs, dans la situation où je suis moi-même, je fais peu d'attention aux discours qui vous échappent. Encore une fois, don Alphonse, ajouta-t-elle en versant quelques larmes, partez ; éloignez-vous d'une maison que vous remplissez de douleur. Chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne résiste plus, madame, repartis-je en me relevant. Il faut m'éloigner de vous. Mais ne pensez pas que, foigneux de conserver une vie qui vous est odieuse, j'aïlle chercher un asyle où je puisse être en sureté. Non, non ; je me dévoue à votre ressentiment. Je vais attendre avec impatience, à Tolède, le destin que vous me préparez, & me livrant à vos poursuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, & je me rendis à Tolède, où je demurai huit jours, & où véritablement je pris si peu de soin de me cacher, que je ne fçais comment je n'ai point été arrêté ; car je

---

ne puis croire que le comte de Polan, qui ne fonge qu'à me fermer tous les passages, n'ait pas jugé que je pouvois passer par Tolède. Enfin, je sortis hier de cette ville, où il sembloit que je m'ennuyasse d'être en liberté, & fans tenir de route assurée, je suis venu jusqu'à cet hermitage, comme un homme qui n'auroit rien eu à craindre. Voilà, mon père, ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos confeils.







## CHAPITRE XI.

*Quel homme c'étoit que le vieil hermite, & comment Gil Blas s'apperçut qu'il étoit en pays de connoissance.*



QUAND don Alphonse eut achevé le triste récit de ses malheurs, le vieil hermite lui dit : Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer si long-temps à Tolède. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, & votre amour pour Séraphine me paroît une pure folie. Croyez-moi, ne vous aveuglez point. Il faut oublier cette jeune dame qui ne sçauroit être à vous. Cédez de bonne grace aux obstacles qui vous séparent d'elle, & vous livrez à votre étoile, qui, selon toutes les apparences, vous promet bien d'autres aventures. Vous trouverez sans doute quelque jeune personne qui fera sur vous la même impression, & dont vous n'aurez pas tué le frère.

Il alloit ajouter à cela beaucoup d'autres choses, pour exhorter don Alphonse à prendre

patience, lorsque nous vîmes entrer dans l'hermitage un autre hermite chargé d'une besace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuse quête aux environs de Cuença. Il paroissoit plus jeune que son compagnon, & il avoit une barbe rousse & fort épaisse. Soyez le bien venu, frère Antoine, lui dit le vieil anachorète. Quelles nouvelles apportez-vous de la ville ? D'assez mauvaises, répondit le frère rousseau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre : ce billet va vous en instruire. Le vieillard l'ouvrit, & après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria : Dieu soit loué ! puisque la mèche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de stile, poursuivit-il, seigneur don Alphonse, en adressant la parole au jeune cavalier. Vous voyez un homme en butte, comme vous, aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui est une petite ville à deux lieues d'ici, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la justice dont tous les suppôts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'affurer de ma personne. Mais ils ne trouveront point le lièvre au gîte. Ce n'est pas la première fois que je me suis vu dans de pareils embarras. Graces à Dieu, je m'en suis presque toujours tiré en homme d'esprit. Je vais me montrer sous une nouvelle forme ; car, tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un hermite & qu'un vieillard.

En parlant de cette manière, il se dépouilla de la longue robe qu'il portoit ; & l'on vit defous un pourpoint de ferge noire, avec des manches tailladées. Puis il ôta son bonnet, détacha un cordon qui tenoit sa barbe postiche, & prit tout-à-coup la figure d'un homme de vingt-huit à trente ans. Le frère Antoine, à son exemple, quitta son habit d'hermite, se défit, de la même manière que son compagnon, de sa barbe rousse, & tira, d'un vieux coffre de bois à demi pourri, une méchante foutanelle dont il se revêtit. Mais, représentez-vous ma surprise, lorsque je reconnus, dans le vieil anachorète, le seigneur don Raphaël, & dans le frère Antoine, mon très-cher & très-fidèle valet Ambroïse de Lamela. Vive Dieu ! m'écriai-je aussitôt, je suis ici, à ce que je vois, en pays de connoissance ! Cela est vrai, seigneur Gil Blas, me dit don Raphaël en riant : vous retrouvez deux de vos amis, lorsque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque sujet de vous plaindre de nous ; mais oublions le passé, & rendons grâces au ciel qui nous rassemble. Ambroïse & moi nous vous ofrons nos services ; ils ne font point à mépriser. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'affaïnonons personne. Nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux dépens d'autrui, & si voler est une action injuste, la nécessité en corrige l'injustice. Associez-vous avec nous, & vous mènerez une vie errante.

---

C'est un genre de vie fort agréable, quand on sçait se conduire prudemment. Ce n'est pas que, malgré notre prudence, l'enchaînement des causes secondes ne soit tel quelquefois qu'il nous arrive de mauvaises aventures. N'importe : nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous sommes accoutumés à la variété des temps, aux alternatives de la fortune.

Seigneur cavalier, poursuivit le faux hermite, en parlant à don Alphonse, nous vous faisons la même proposition, et je ne crois pas que vous deviez la rejeter, dans la situation où vous paroissez être ; car, sans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent. Non, vraiment, dit Alphonse, & cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Eh bien ! reprit don Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne sçauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, & nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoissons presque toute l'Espagne, pour l'avoir parcourue. Nous sçavons où sont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asyle contre les brutalités de la justice. Don Alphonse les remercia de leur bonne volonté, & se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme, pour qui je me sentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller ensemble & de ne point nous séparer. Cela étant arrêté entre nous, il fut mis en délibération si nous partirions à l'heure même, ou si nous donnerions auparavant quelque atteinte à une outre pleine d'un excellent vin, que le frère Antoine avoit apporté de la ville de Cuença le jour précédent. Mais Raphaël, comme celui qui avoit le plus d'expérience, représenta qu'il falloit, avant toutes choses, penser à notre sûreté ; qu'il étoit d'avis que nous marchassions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui étoit entre Villardefa & Almodabar ; que nous ferions halte en cet endroit, où, nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut approuvé. Alors les deux hermites firent deux paquets de toutes les hardes & provisions qu'ils avoient, & les mirent en équilibre sur le cheval de don Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence. Après quoi, nous nous éloignâmes de l'hermitage, laissant en proie à la justice les deux robes d'hermite, avec la barbe blanche & la barbe rousse, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaises de paille, & l'image de saint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, & nous commençons à nous sentir fort fatigués, lorsqu'à la pointe du jour nous aperçûmes le bois où tenoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots lassés d'une longue navigation. Nous prîmes courage, & nous arri-

vâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, & nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, sur un gazon entouré de plusieurs gros chênes dont les branches entrelassées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laisser paître, après l'avoir déchargé. Nous nous assîmes. Nous tirâmes de la besace du frère Antoine quelques grosses pièces de pain, avec plusieurs morceaux de viandes rôties, & nous nous mîmes à nous en escrimer comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins, quelque appétit que nous eussions, nous cessions souvent de manger, pour donner des accolades à l'outre qui ne faisoit que passer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, don Raphaël dit à don Alphonse : Seigneur cavalier, après la confiance que vous m'avez faite, il est juste que je vous raconte aussi l'histoire de ma vie avec la même sincérité. Vous me ferez plaisir, répondit le jeune homme. Et à moi pareillement, m'écriai-je ; j'ai une extrême curiosité d'entendre vos aventures. Je ne doute pas qu'elles ne soient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, répliqua don Raphaël, & je prétends bien les écrire un jour. Ce sera l'amusement de ma vieillesse ; car je suis encore jeune, & je veux grossir le volume. Mais nous sommes fatigués. Délassons-nous par quelques heures de som-

meil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroïse veillera, de peur de furprife, & tantôt, à fon tour, il dormira. Quoique nous foyons, ce me femble, ici fort en sûreté, il eft toujours bon de fe tenir fur fes gardes. En achevant ces mots, il s'étendit fur l'herbe. Don Alphonfe fit la même chofe. Je fuivis leur exemple, & Lamela fe mit en fentinelle.

Don Alphonfe, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de fes malheurs, & je ne pus fermer l'œil. Pour don Raphaël, il s'endormit bientôt ; mais il fe réveilla une heure après, & nous voyant difposés à l'écouter, il dit à Lamela : Mon ami Ambroïse, tu peux préfentement goûter la douceur du fommeil. Non, non, répondit Lamela ; je n'ai point envie de dormir, & bien que je fçache tous les événemens de votre vie, ils font fi instructifs pour les perfonnes de notre profeflion, que je ferai bien aife de les entendre encore raconter. Auffitôt don Raphaël commença dans ces termes l'hiftoire de fa vie.

*Fin du quatrième livre.*



## LIVRE CINQUIÈME.

### CHAPITRE PREMIER

#### *Histoire de don Raphaël.*



JE suis fils d'une comédienne de Madrid, fameuse par sa déclama-  
tion, & plus encore par ses galan-  
teries : elle se nommoit Lucinde.  
Pour un père, je ne puis sans té-  
mérité m'en donner un. Je dirois bien quel  
homme de qualité étoit amoureux de ma mère,  
lorsque je suis venu au monde ; mais cette épo-  
que ne seroit pas une preuve convainquante  
qu'il fût l'auteur de ma naissance. Une personne  
de la profession de ma mère est si sujette à  
caution, que, dans le temps même qu'elle pa-  
roît le plus attachée à un seigneur, elle lui  
donne presque toujours quelque substitut pour  
son argent.



Rien n'est tel que de se mettre au-dessus de la médifance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obscurité, me prenoit sans façon par la main, & me menoit au théâtre fort honnêtement, sans se soucier des discours qu'on tenoit sur son compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin, je faisois ses délices, & j'étois caressé de tous les hommes qui venoient au logis. On eût dit que le sang parloit en eux en ma faveur.

On me laissa passer les douze premières années de ma vie dans toutes sortes d'amusemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire & à écrire. On s'attacha moins encore à m'enseigner les principes de ma religion. J'appris seulement à danser, à chanter, & à jouer de la guitare. C'est tout ce que je sçavois faire, lorsque le marquis de Leganez me demanda pour être auprès de son fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y consentit volontiers, & ce fut alors que je commençai à m'occuper sérieusement. Le jeune Leganez n'étoit pas plus avancé que moi. Ce petit seigneur ne paroissoit pas né pour les sciences. Il ne connoissoit presque pas une lettre de son alphabet, bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois : ses autres maîtres n'en tiroient pas meilleur parti. Il pouffoit à bout leur patience. Il est vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'user de rigueur à son égard ; ils avoient un ordre exprès

de l'instruire fans le tourmenter, & cet ordre, joint à la mauvaife disposition du fujet, rendoit les leçons affez inutiles.

Mais le précepteur, ainfi que vous l'allez voir, imagina un bel expédient pour intimider ce jeune feigneur, fans aller contre la défense de fon père : il réfolut de me fouetter quand le petit Leganez mériteroit d'être puni, & il ne manqua pas d'exécuter fa réfolution. Je ne trouvais point l'expédient de mon goût. Je m'échappai, & m'allai plaindre à ma mère d'un traitement fi injufte. Cependant, quelque tendrefse qu'elle fe fentît pour moi, elle eut la force de réfifter à mes larmes, &, confidérant que c'étoit un grand avantage pour fon fils d'être chez le marquis de Leganez, elle m'y fit ramener fur le champ. Me voilà donc livré au précepteur. Comme il s'étoit apperçu que fon invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit feigneur, &, pour faire plus d'inpreffion fur lui, il m'étrilloit très-rudement. J'étois sûr de payer tous les jours pour le jeune Leganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de fon alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet : jugez à combien me revient fon rudiment.

Le fouet n'étoit pas le feul défagrément que j'euffe à effuyer dans cette maifon : comme tout le monde m'y connoiffoit, les moindres domeftiques, jufques aux marmitons, me reprochoient ma naiffance. Cela me déplut à un point que

je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me saisir de tout ce que le précepteur avoit d'argent comptant, ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouet qu'il m'avoit donnés si injustement, & je crois que je n'en pouvois prendre une plus affligeante pour lui. Je fis ce tour de main avec beaucoup de subtilité, quoique ce fût mon coup d'essai, & j'eus l'adresse de me dérober aux perquisitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je fortis de Madrid & me rendis à Tolède sans voir personne à mes trouffes.

J'entrois alors dans ma quinzième année. Quel plaisir, à cet âge, d'être indépendant & maître de ses volontés ! J'eus bientôt fait connoissance avec de jeunes gens qui me dégourdirent, & m'aidèrent à manger mes ducats. Je m'associai ensuite avec des chevaliers de l'industrie, qui cultivèrent si bien mes heureuses dispositions, que je devins en peu de temps un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années, l'envie de voyager me prit : je quittai mes confrères, &, voulant commencer mes voyages par l'Estremadure, je gagnai Alcantara. Mais, avant que d'y arriver, je trouvai une occasion d'exercer mes talens, & je ne la laissai point échapper. Comme j'étois à pied, & de plus chargé d'un havresac assez pesant, je m'arrêtois de temps en temps pour me reposer sous les arbres qui m'offroient leur ombrage à

quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui s'entretenoient avec gaieté sur l'herbe, en prenant le frais. Je les saluai très-civilement, & ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur conversation. Le plus vieux n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux bien ingénus : Seigneur cavalier, me dit le plus jeune, nous sommes fils de deux riches bourgeois de Plazencia. Nous avons une extrême envie de voir le royaume de Portugal, & pour satisfaire notre curiosité, nous avons pris chacun cent pistoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied, nous ne laisserons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en pensez-vous ? Si j'en avois autant, lui répondis-je, Dieu sçait où j'irois ! Je voudrois parcourir les quatre parties du monde. Comment diable, deux cents pistoles ! c'est une somme immense. Vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, messieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la ville d'Almerin où je vais recueillir la succession d'un oncle qui, depuis vingt années ou environ, s'étoit établi là.

Les jeunes bourgeois me témoignèrent que ma compagnie leur feroit plaisir. Ainsi, lorsque nous nous fûmes tous trois un peu délassés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long-temps avant la nuit. Nous allâmes loger dans une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre, & on nous en donna une

où il y avoit une armoire qui fermoit à clef. Nous ordonnâmes d'abord le souper, & pendant qu'on nous l'appretoit, je proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils acceptèrent la proposition. Nous ferâmes nos havrefacs dans l'armoire dont un des bourgeois prit la clef, & nous sortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes visiter les églises, & dans le temps que nous étions dans la principale, je feignis tout à coup d'avoir une affaire importante : Messieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me souvenir qu'une personne de Tolède m'a chargé de dire de sa part deux mots à un marchand qui demeure auprès de cette église. Attendez-moi, de grâce, ici ; je ferai de retour dans un moment. A ces mots, je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie, je vole à l'armoire, j'en force la ferrure, & fouillant dans les havrefacs de mes jeunes bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfans ! je ne leur en laissai pas seulement une pour payer leur gîte. Je les emportai toutes. Après cela, je sortis promptement de la ville, & pris la route de Merida, sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendroient.

Cette aventure, dont je ne fis que rire, me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me sentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule ; ce que je fis en effet au premier bourg.

Je convertis même mon havrefac en valise, & je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisième journée, je rencontrai un homme qui chantoit vêpres à pleine tête sur le grand chemin. Je jugeai à son air que c'étoit un chantre, & je lui dis : Courage, feigneur bachelier. Cela va le mieux du monde. Vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je suis chantre, pour vous rendre mes très-humbles services, & je suis bien aise de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette manière en conversation. Je m'aperçus que j'étois avec un personnage des plus spirituels & des plus agréables; il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes, entr'autres choses, de Tolède. Je connois parfaitement cette ville, me dit le chantre; j'y ai fait un assez long séjour. J'y ai même quelques amis. Eh! dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez-vous à Tolède? Dans la rue Neuve, répondit-il. J'y demeurois avec don Vincent de Buena Garra, don Mathias de Cordel<sup>9</sup>, & deux ou trois autres honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions ensemble : nous passions fort bien le temps. Ces paroles me surprirent; car il faut observer que les gentilshommes dont il me citoit les noms étoient les aigrefins avec qui j'avois été faufile à

Tolède. Seigneur chantre, m'écriai-je, ces messieurs, que vous venez de me nommer, font de ma connoissance, & j'ai demeuré aussi avec eux dans la rue Neuve. Je vous entens, reprit-il en fouriant : c'est-à-dire que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en suis sorti. Je viens, lui repartis-je, de quitter ces seigneurs, parce que je me suis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Espagne. J'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute, me dit-il : pour se perfectionner l'esprit il faut voyager. C'est aussi pour cette raison que j'abandonnai Tolède, quoique j'y vécut fort agréablement. Je rends grâces au ciel, poursuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre, lorsque j'y pensois le moins. Unissons-nous, voyageons ensemble, attendons sur la bourse du prochain, profitons de toutes les occasions qui se présenteront d'exercer notre sçavoir-faire.

Il me fit cette proposition si franchement & de si bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout à coup ma confiance, en me donnant la sienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon histoire, & il ne me déguifa point ses aventures. Il m'apprit qu'il venoit de Portalegre, d'où une fourberie, déconcertée par un contre-temps, l'avoit obligé de se sauver avec précipitation, & sous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eut fait une entière confiance de ses affaires, nous

réfolûmes d'aller tous deux à Merida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup, fi nous pouvions, et d'en décamper auffitôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs entre nous. Il est vrai que Moralès, ainfi se nommait mon compagnon, ne se trouvoit pas dans une situation fort aifée, tout ce qu'il poffédoit ne confiftant qu'en cinq ou fix ducats avec quelques hardes qu'il portoit dans un biffac. Mais fi j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit, en récompense, plus confommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, & nous arrivâmes de cette manière à Merida.

Nous nous arrê tâmes dans une hôtellerie du fauxbourg, où mon camarade tira de fon biffac un habit, dont il ne fut pas fitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la ville, pour reconnoître le terrain & voir s'il ne s'offriroit point quelque occafion de travailler. Nous confidérions fort attentivement tous les objets qui fe préfentoient à nos regards. Nous refembliions, comme auroit dit Homère, à deux milans qui cherchent des yeux, dans la campagne, des oifeaux dont ils puiffent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hazard nous fournît quelque fujet d'employer notre induftrie, lorsque nous aperçûmes dans la rue un cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, & qui fe battoit contre trois hommes



qui le pouffoient vigoureusement. L'inégalité de ce combat me choqua, & , comme je suis naturellement férailleur, je volai au secours du vieillard. Moralès, pour me montrer que je ne m'étois point associé avec un lâche, suivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du cavalier, et nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Après leur retraite, le vieillard se répandit en discours reconnoissans. Nous sommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici si à propos pour vous secourir. Mais que nous sçachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre service, & dites-nous, de grace, pourquoi ces trois hommes vouloient vous affaffiner? Messieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuser de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Jérôme de Moyadas, & je vis de mon bien dans cette ville. L'un de ces affaffins dont vous m'avez délivré, est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passés, & , comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Eh ! peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raison vous n'avez point accordé votre fille à ce cavalier ? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avois un frère, marchand dans cette ville. Il se nommoit Augustin. Il y a deux mois qu'il étoit à Calatrava, logé chez Juan Velez de la Menbrilla son correspondant. Ils étoient tous deux amis

intimes, et mon frère, pour fortifier encore davantage leur amitié, promet Florentine ma fille unique au fils de son correspondant, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit sur moi pour m'obliger à dégager sa promesse. Comme, en effet, mon frère étant de retour à Merida, ne m'eut pas plutôt parlé de ce mariage, que j'y consentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava. Mais, hélas ! il n'a pas eu la satisfaction d'achever son ouvrage. Il est mort depuis trois semaines. En mourant, il me conjura de ne disposer de ma fille qu'en faveur du fils de son correspondant. Je le lui promis, & voilà pourquoi j'ai refusé Florentine au cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce soit un parti fort avantageux. Je suis esclave de ma parole, et j'attends à tout moment le fils de Juan Velez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aie jamais vu, non plus que son père. Je vous demande pardon, continua Jérôme de Moyadas, si je vous fais cette narration ; mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention, et, m'arrêtant à une supercherie<sup>10</sup> qui me vint tout à coup dans l'esprit, j'affectai un grand étonnement. Je levai les yeux au ciel. Ensuite, me tournant vers le vieillard, je lui dis d'un ton pathétique : Ah ! seigneur de Moyadas, est-il possible qu'en arrivant à Merida, je sois assez heureux pour sauver la vie à mon beau-

père ! Ces paroles causèrent une étrange surprise au vieux bourgeois, et n'étonnèrent pas moins Moralès, qui me fit connoître, par la contenance que je lui paroissais un grand fripon. Que m'apprenez-vous ? me répondit le vieillard. Quoi ! vous seriez le fils du correspondant de mon frère ? Oui, feigneur Jérôme de Moyadas, lui répliquai-je, en payant d'audace, & en lui jettant les bras au cou, je suis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine est destinée. Mais, avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre sein les larmes que renouvelle ici le souvenir de votre frère Augustin. Je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois vivement touché de la mort d'une personne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embrassai encore le bon homme Jérôme, et je passai ensuite la main sur mes yeux, comme pour effuyer mes pleurs. Moralès qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me féconder. Il voulut passer pour mon valet, & il se mit à renchérir sur le regret que je marquois de la mort du feigneur Augustin. Monsieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frère ! C'étoit un si honnête homme ! le phénix du commerce, un marchand défintéressé, un marchand de bonne foi, un marchand... comme on n'en voit point.

Nous avons affaire à un homme simple & crédule : bien loin d'avoir quelque soupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Eh ! pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez-moi ? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en sommes, on ne doit point faire de façons. Monsieur, lui dit Moralès en prenant la parole pour moi, mon maître est un peu cérémonieux. Il a ce défaut-là. Il me permettra de le lui reprocher. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il ne soit excusable, en quelque manière, de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il est. Nous avons été volés sur la route. On nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, feigneur de Moyadas. Ce malheur a été cause que je ne suis pas allé descendre chez vous. Je n'osois me présenter sous cet habit aux yeux d'une maîtresse qui ne m'a point encore vu, & j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maison, & je prétens que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette sorte, il m'emmena chez lui. Mais, avant que d'y arriver, nous nous entretînmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, & je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu, avec mes hardes, le por-

trait de Florentine. Le bourgeois là-dessus me dit, en riant, qu'il falloit me consoler de cette perte, & que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès que nous fûmes dans sa maison, il appela sa fille qui n'avoit pas plus de seize ans, & qui pouvoit passer pour une personne accomplie. Vous voyez, me dit-il, la dame que feu mon frère vous a promise. Ah ! seigneur, m'écriai-je d'un air passionné, il n'est pas besoin de me dire que c'est l'aimable Florentine qui s'offre à mes yeux. Ces traits charmans font gravés dans ma mémoire, & encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, & qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits, a pu m'embraser de mille feux, jugez quels transports doivent m'agiter en ce moment. Ce discours est trop flatteur, me dit Florentine, & je ne suis point assez vaine pour m'imaginer que je le justifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le père. En même temps, il me laissa seul avec sa fille, et, prenant Moralès en particulier : Mon ami, lui dit-il, les voleurs vous ont donc emporté toutes vos hardes, & sans doute votre argent ? car ils commencent toujours par là. Oui, monsieur, répondit mon camarade ; une nombreuse troupe de bandits est venue fondre sur nous auprès de Castil-Blazo. Ils ne nous ont laissé que les habits que nous avons sur le corps. Mais nous recevrons incessamment des lettres de change, & nous allons nous remettre sur pied.

En attendant vos lettres de change, répliqua le vieillard en tirant de sa poche une bourse, voici cent pistoles dont vous pouvez disposer. Oh ! monsieur, s'écria Moralès, mon maître ne voudra point les accepter. Vous ne le connoissez pas. Tudieu ! c'est un homme délicat sur cette matière. Ce n'est point un de ces enfans de famille qui sont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter, tout jeune qu'il est. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un maravédi. Tant mieux, dit le bourgeois ; je l'en estime davantage. Je ne puis souffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux personnes de qualité, parce que c'est une chose dont ils sont en possession. Je ne veux pas, ajouta-t-il, contraindre ton maître, & si c'est lui faire de la peine que de lui offrir l'argent, il n'en faut plus parler. En disant ces paroles, il voulut remettre sa bourse dans sa poche. Mais mon compagnon lui retint le bras : Attendez, seigneur de Moyadas, lui dit-il ; quelque aversion que mon maître ait pour les emprunts, je ne désespère pas de lui faire agréer vos cent pistoles. Il n'y a que manière de s'y prendre avec lui. Après tout, ce n'est que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter. Il n'est pas si façonnier avec sa famille. Il demande fort bien à son père tout l'argent dont il a besoin. Ce garçon, comme vous voyez, sçait distinguer les personnes, & il doit vous regarder, monsieur, comme un second père.

Moralès, par de semblables discours, s'empara de la bourse du vieillard, qui vint nous rejoindre, & qui nous trouva, sa fille & moi, engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien. Il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit, & sur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en étoit reconnoissant. Je profitai d'une si favorable disposition. Je dis au bourgeois que la plus touchante marque de reconnoissance qu'il pût me donner étoit de hâter mon mariage avec sa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience. Il m'affura que, dans trois jours au plus tard, je serois l'époux de Florentine. Il ajouta même qu'au lieu de six mille ducats qu'il avoit promis pour sa dot, il en donneroit dix mille, pour me témoigner jusqu'à quel point il étoit pénétré du service que je lui avois rendu.

Nous étions donc, Moralès & moi, chez le bon homme Jérôme de Moyadas, bien traités, & dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous proposons de nous éloigner promptement de Merida. Une crainte pourtant troubloit notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours, le véritable fils de Juan Velez de la Menbrilla ne vînt traverser notre bonheur, ou plutôt le détruire, en paroissant tout à coup. Cette crainte n'étoit pas mal fondée. Dès le lendemain, une espèce de payfan, chargé d'une valise, arriva chez le père de Florentine. Je ne m'y trouvois point alors, mais

mon camarade y étoit. Seigneur, dit le payfan, au vieillard, j'appartiens au cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre, au seigneur Pedro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver dans cette ville. Il fera ici dans un instant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots que son maître parut ; ce qui surprit fort le vieillard, & déconcerta un peu Moralès.

Le jeune Pedro étoit un garçon des mieux faits. Il adressa la parole au père de Florentine ; mais le bon homme ne lui donna pas le tems de finir son discours, &, se tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela signifioit. Alors Moralès qui ne cédoit en effronterie à personne du monde, prit un air d'affurance, & dit au vieillard : Monsieur, ces deux hommes que vous voyez sont de la troupe des voleurs qui nous ont détrouffés sur le grand chemin. Je les reconnois, & particulièrement celui qui a l'audace de se dire fils du seigneur Juan Velez de la Menbrilla. Le vieux bourgeois, sans hésiter, crut Moralès, &, persuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Messieurs, vous arrivez trop tard. On vous a prévenus. Pedro de la Menbrilla est chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava. On vous trompe. Vous avez dans votre maison un imposteur. Sçachez que Juan Velez de la Menbrilla n'a point d'autre fils que



moi. A d'autres ! répliqua le vieillard ; je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garçon ? & ne vous ressouvenez-vous plus de son maître que vous avez volé sur le chemin de Calatrava ! Comment ? volé, repartit Pedro ; ah ! si je n'étois pas chez vous, je couperois les oreilles à ce fourbe qui a l'insolence de me traiter de voleur. Qu'il rende grâces à votre présence qui retient ma colère. Seigneur, poursuivit-il, je vous le répète, on vous trompe. Je suis le jeune homme à qui votre frère Augustin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon père au sujet de ce mariage ? En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque temps avant sa mort ?

Non, interrompit le vieux bourgeois ; le portrait ne me persuadera pas plus que les lettres. Je sçais bien de quelle manière il est tombé entre vos mains, & je vous conseille charitablement de fortir au plutôt de Merida, de peur d'éprouver le châtement que méritent vos semblables. C'en est trop, interrompit à son tour le jeune cavalier. Je ne souffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me fasse passer pour un brigand. Je connois quelques personnes dans cette ville. Je vais les chercher, & je reviendrai avec eux confondre l'imposteur qui vous prévient contre moi. A ces mots, il se retira suivi de son valet, & Moralès demeura triomphant. Cette aventure même fut cause que

Jérôme de Moyadas résolut de me faire épouser sa fille dès ce jour-là, & sur le champ il alla donner les ordres nécessaires pour consommer cet ouvrage.

Quoique mon camarade fût bien aise de voir le père de Florentine dans des dispositions si favorables pour nous, il n'étoit pas sans inquiétude. Il craignoit la fuite des démarches qu'il jugeoit bien que Pedro ne manqueroit pas de faire, & il m'attendoit avec impatience, pour m'informer de ce qui se passoit. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami ? lui dis-je : tu me parois bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il. En même temps, il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il ensuite, si j'ai tort de rêver. C'est toi, téméraire, qui nous as jettés dans cet embarras. L'entreprise, je l'avoue, étoit brillante, & t'auroit comblé de gloire, si elle eût réussi ; mais, selon toutes les apparences, elle finira mal. Et je serois d'avis, pour prévenir les éclaircissimens, que nous prissions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aile du bonhomme.

Monsieur Moralès, repris-je à ce discours, n'allons pas si vite. Vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites guère d'honneur à don Mathias de Cordel, ni aux autres cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait son apprentissage sous de si grands maîtres, on ne doit pas si facile-

ment s'alarmer. Pour moi, qui veux marcher sur les traces de ces héros, & prouver que j'en suis un digne élève, je me roidis contre l'obstacle qui vous épouvante, & je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-dessus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralès achevoit de parler, Jérôme de Moyadas entra. Je viens, me dit-il, de tout disposer pour votre mariage. Vous ferez mon gendre dès ce soir. Votre valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu persuader qu'il étoit fils du correspondant de mon frère? Moralès étoit bien en peine de sçavoir comment je me tirerois de ce mauvais pas, & il ne fut pas peu surpris de m'entendre, lorsque, regardant tristement Moyadas, je répondis d'un air ingénu à ce bourgeois : Seigneur, il ne tiendrait qu'à moi de vous entretenir dans votre erreur, & d'en profiter, mais je sens que je ne suis pas né pour soutenir un mensonge. Il faut vous faire un aveu sincère. Je ne suis point fils de Juan Velez de la Menbrilla. Qu'entends-je? interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de surprise. Hé! quoi, vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frère... De grâces, seigneur, interrompis-je aussi, puisque j'ai commencé un récit fidèle & sincère, daignez m'écouter jusqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille,

& que l'amour m'arrête à Merida. Hier, après vous avoir secouru, je me préparois à vous la demander en mariage ; mais vous me fermâtes la bouche, en m'apprenant que vous la destinez à un autre. Vous me dites que votre frère, en mourant, vous conjura de la donner à Pedro de la Menbrilla, que vous le lui promîtes, & qu'enfin vous étiez esclave de votre parole. Ce discours, je l'avoue, m'accabla, & mon amour, réduit au désespoir, m'inspira le stratagème dont je me suis servi. Je vous dirai pourtant que je me le suis secrètement reproché. Mais j'ai cru que vous me le pardonneriez, quand je vous le découvrerois, & quand vous sauriez que je suis un prince italien, qui voyage *incognito*. Mon père est souverain de certaines vallées qui sont entre les Suisses, le Milanais & la Savoie. Je m'imaginois même que vous seriez agréablement surpris lorsque je vous révélerois ma naissance, & je me faisois un plaisir d'époux délicat & charmé, de la déclarer à Florentine, après l'avoir épousée. Le ciel, pourfuivis-je en changeant de ton, n'a pas voulu que j'eusse tant de joie. Pedro de la Menbrilla paroît : il faut lui restituer son nom, quelque chose qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promesse vous engage à le choisir pour votre gendre. Je ne puis qu'en gémir. Je ne puis m'en plaindre. Vous devez me le préférer, sans avoir égard à mon rang, sans avoir pitié de la situation cruelle où vous m'allez réduire.

Je ne vous représenterai point que votre frère n'étoit que l'oncle de votre fille, que vous en êtes le père, & qu'il feroit plus juste de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui, fans doute, cela est bien plus juste, s'écria Jérôme de Moyadas. Aussi je ne prétens point balancer entre vous & Pedro de la Menbrilla. Si mon frère Augustin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnasse la préférence à un homme qui m'a sauvé la vie, & , qui plus est, à un prince qui ne dédaigne pas mon alliance, & veut bien descendre jusqu'à moi. Il faudroit que je fusse ennemi de mon bonheur, & que j'eusse entièrement perdu l'esprit, si je ne vous donnois pas ma fille, & si je ne pressois pas même un mariage si avantageux pour elle. Seigneur, repris-je, n'agissez point par impétuosité. Ne faites rien qu'après une mûre délibération. Ne consultez que vos seuls intérêts, & , malgré la noblesse de mon sang.... Vous vous mocquez de moi, interrompit-il. Dois-je hésiter un moment ? Non, mon prince, & je vous supplie de vouloir bien dès ce soir honorer de votre main l'heureuse Florentine. Hé bien ! lui dis-je, soit. Allez vous-même lui porter cette nouvelle, & l'instruire de son destin glorieux.

Tandis que le bon bourgeois s'empressoit d'al-

ler dire à sa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un prince, Moralès, qui avoit entendu toute la conversation, se mit à genoux devant moi, & me dit : Monsieur le prince italien, fils du souverain des vallées qui sont entre les Suisses, le Milanais & la Savoie, souffrez que je me jette aux pieds de votre altesse, pour lui témoigner le ravissement où je suis. Foi de fripon ! je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le premier homme du monde ; mais, franchement, je mets le pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as donc plus, lui dis-je, d'inquiétude ? Oh ! pour cela non, répondit-il. Je ne crains plus le feigneur Pedro. Qu'il vienne présentement ici, tant qu'il lui plaira. Nous voilà, Moralès & moi, fermes sur nos étriers. Nous commençâmes à régler la route que nous prendrions avec la dot, sur laquelle nous comptions si bien, que, si nous l'eussions déjà touchée, nous n'aurions pas cru être plus sûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore, & le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava ; il étoit accompagné de deux bourgeois & d'un alguazil aussi respectable par sa moustache & sa mine brune, que par sa charge. Le père de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pedro, voici trois honnêtes gens que je vous amène. Ils me connoissent, & peuvent vous dire qui je suis. Oui,

certes, s'écria l'alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra : je vous connois. Vous vous appelez Pedro, & vous êtes fils unique de Juan Velez de la Menbrilla. Qui-conque ose foutenir le contraire est un imposteur. Je vous crois, monfieur l'alguazil, dit alors le bonhomme Jérôme de Moyadas. Votre témoignage est sacré pour moi, aussi bien que celui des seigneurs marchands qui font avec vous. Je suis pleinement convaincu que le jeune cavalier qui vous a conduit ici est le fils unique du correspondant de mon frère. Mais, que m'importe ? Je ne suis plus dans la résolution de lui donner ma fille. J'ai changé de sentiment.

Oh ! c'est une autre affaire, dit l'alguazil. Je ne viens dans votre maison que pour vous assurer que ce jeune homme m'est connu. Vous êtes certainement maître de votre fille, & l'on ne sçauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétens pas non plus, interrompit Pedro, faire violence aux volontés du seigneur de Moyadas qui peut disposer de sa fille comme bon lui semblera. Mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de sentiment ? A-t-il quelque fujet de se plaindre de moi ? Ah ! du moins, qu'en perdant la douce espérance d'être son gendre, j'apprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le bon vieillard. Je vous le dirai même, c'est à regret que je me vois dans la nécessité de vous manquer de pa-

role, & je vous conjure de me le pardonner. Je suis persuadé que vous êtes trop généreux pour me sçavoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a sauvé la vie. Vous le voyez, poursuivit-il, en me montrant, c'est ce seigneur qui m'a tiré d'un grand péril. Et, pour m'excuser encore mieux auprès de vous, je vous apprens que c'est un prince italien, qui, malgré l'inégalité de nos conditions, veut bien épouser Florentine dont il est devenu amoureux.

A ces dernières paroles, Pedro demeura muet & confus. Les deux marchands ouvrirent de grands yeux, & parurent fort surpris. Mais l'alguazil, accoutumé à regarder les choses du mauvais côté, soupçonna cette merveilleuse aventure d'être une fourberie, où il y avoit à gagner pour lui. Il m'envisagea fort attentivement, & comme mes traits, qui lui étoient inconnus, mettoient en défaut sa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureusement pour mon altesse, il reconnut Moralès, & se ressouvenant de l'avoir vu dans les prisons de Ciudad-Réal : Ah ! ah ! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je remets ce gentilhomme, & je vous le donne comme un des plus parfaits fripons qui soient dans les royaumes & principautés d'Espagne. Allons, bride en main, monsieur l'alguazil, dit Jérôme de Moyadas. Ce garçon, dont vous nous faites un si mauvais portrait, est un domestique du prince. Fort bien, repartit l'alguazil. Je n'en veux pas davan-



tage pour sçavoir à quoi m'en tenir. Je juge du maître par le valet. Je ne doute pas que ces galans ne soient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier. Et, pour vous faire voir que ces drôles font des aventuriers, je vais les mener en prison tout à l'heure. Je prétens leur ménager un tête à tête avec monsieur le corrégidor ; après quoi ils sentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, monsieur l'officier, reprit le vieillard. Ne pouffons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas, vous autres messieurs, de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne sçauroit-il être un fourbe, sans que son maître le soit ? Est-il nouveau de voir des fripons au service des princes ? Vous mocquez-vous avec vos princes ? interrompit l'alguazil. Ce jeune homme est un intrigant, sur ma parole, & je l'arrête, *de par le roi*, de même que son camarade. J'ai vingt archers à la porte, qui les traîneront à la prison, s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grace. Allons, mon prince, me dit-il ensuite, marchons !

Je fus étourdi de ces paroles, ainsi que Morales, & notre trouble nous rendit suspects à Jérôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans son esprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant, dans cette occasion, le parti que devoit prendre un galant homme. Monsieur l'officier, dit-il à l'alguazil, vos soup-

çons peuvent être faux ; peut-être aussi ne sont-ils que trop véritables. Quoi qu'il en soit, n'approfondissons point cela. Que ces deux jeunes cavaliers partent, & se retirent où ils voudront. Ne vous opposez point, je vous prie, à leur retraite. C'est une grâce que je vous demande, pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faisois ce que je dois, répondit l'alguazil, j'emprisonnerois ces messieurs, sans avoir égard à vos prières. Mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que, dès ce moment, ils sortiront de cette ville ; car, si je les rencontre demain, vive Dieu ! ils verront ce qui leur arrivera.

Lorsque nous entendîmes dire, Moralès & moi, qu'on nous laissoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, & soutenir que nous étions des personnes d'honneur ; mais l'alguazil nous regarda de travers, & nous imposa silence. Je ne sçais pourquoi ces gens-là ont un ascendant sur nous. Il fallut donc abandonner Florentine & la dot à Pedro de la Menbrilla qui sans doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la consolation d'avoir du moins gagné cent pistoles à cette aventure. Une heure avant la nuit, nous passâmes par un petit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous aperçûmes une hôtellerie d'assez belle apparence pour ce lieu-là. L'hôte & l'hôtesse étoient à la porte, assis sur de

longues pierres. L'hôte, grand homme sec & déjà furanné, râcloit une mauvaise guitarre pour divertir sa femme qui paroissoit l'écouter avec plaisir. Messieurs, nous cria l'hôte, lorsqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conseille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, & vous n'y ferez pas si bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maison. Je vous y ferai bonne chère & à juste prix. Nous nous laifâmes persuader. Nous nous approchâmes de l'hôte & de l'hôteffe, nous les saluâmes, & nous étant assis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choses indifférentes. L'hôte se disoit officier de la sainte Hermandad, & l'hôteffe étoit une grosse réjouie, qui avoit l'air de sçavoir bien vendre ses denrées.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze cavaliers montés les uns sur des mules, les autres sur des chevaux, & suivis d'une trentaine de mulets chargés de ballots. Ah ! que de princes ! s'écria l'hôte, à la vue de tant de monde : où pourrai-je les loger tous ? Dans un instant le village se trouva rempli d'hommes & d'animaux. Il y avoit, par bonheur, auprès de l'hôtellerie, une vaste grange, où l'on mit les mulets & les ballots. Les mules & les chevaux des cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils songèrent moins à chercher des lits,

qu'à se faire apprêter un bon repas. L'hôte & l'hôtesse, & une jeune fervante qu'ils avoient, ne s'y épargnèrent point. Ils firent main basse sur toute la volaille de leur basse-cour. Cela, joint à quelques civets de lapins & de matoux, & à une copieuse soupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions, Moralès & moi, ces cavaliers, qui, de temps en temps, nous envifageoient aussi. Enfin, nous liâmes conversation, & nous leur dûmes que, s'ils le vouloient bien, nous souperions avec eux. Ils nous témoignèrent que cela leur feroit plaisir. Nous voilà donc tous à table ensemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, & pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en usassent assez familièrement avec lui, ne laissoient pas de marquer des déférences. Il est vrai que celui-là tenoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé. Il contredisoit même quelquefois d'un air cavalier les autres, qui, bien loin de lui rendre la pareille, sembloient respecter ses opinions. L'entretien tomba par hasard sur l'Andalousie, & comme Moralès s'avisa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit : Seigneur cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naissance, ou du moins je suis né aux environs, puisque le bourg de Mayrena m'a vu naître. Je vous dirai la même chose, lui répondit mon compagnon. Je suis aussi de Mayrena, & il n'est pas possible que je

ne connoisse point vos parens, moi qui connois depuis l'alcade jusqu'aux dernières personnes du bourg. De qui êtes-vous fils ? D'un honnête notaire, repartit le cavalier, de Martin Moralès. De Martin Moralès ! s'écria mon camarade, avec autant de joie que de surprise, par ma foi ! l'aventure est fort singulière. Vous êtes donc mon frère aîné Manuel Moralès ? Justement, dit l'autre, & vous êtes apparemment, vous, mon petit frère Luis, que je laissai au berceau quand j'abandonnai la maison paternelle ? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots, ils se levèrent de table tous deux, & s'embrassèrent à plusieurs reprises. Ensuite le seigneur Manuel dit à la compagnie : Messieurs, cet événement est tout à fait merveilleux. Le hasard veut que je rencontre & reconnoisse un frère que je n'ai point vu depuis plus de vingt années pour le moins. Permettez que je vous le présente. Alors tous les cavaliers, qui, par bienfiance, se tenoient debout, saluèrent le cadet Moralès, & l'accablèrent d'embrassades. Après cela, on se remit à table, & l'on y demeura toute la nuit. On ne se coucha point. Les deux frères s'affirent l'un auprès de l'autre, & s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient & se réjouissoient.

Luis eut une longue conversation avec Manuel. Et, me prenant ensuite en particulier, il me dit : Tous ces cavaliers sont des domesti-

ques du comte de Montanos, que le roi a nommé depuis peu à la vice-royauté de Majorque. Ils conduisent l'équipage du vice-roi à Alicante où ils doivent s'embarquer. Mon frère qui est devenu intendant de ce seigneur, m'a proposé de m'emmener avec lui, & sur la répugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quitter, il m'a dit que, si vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, poursuivit-il, je te conseille de ne pas dédaigner ce parti. Allons ensemble à l'isle de Majorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y resterons, & si nous ne nous y plaifons point, nous reviendrons en Espagne.

J'acceptai volontiers la proposition. Nous nous joignîmes, le jeune Moralès & moi, aux officiers du comte, & nous partîmes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitare, & me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne pensois plus à rien qu'à l'isle de Majorque, & Luis Moralès étoit dans la même disposition. Il sembloit que nous eussions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité : nous voulions passer pour honnêtes gens parmi les cavaliers avec qui nous étions, & cela tenoit nos génies en respect. Enfin nous nous embarquâmes gaïement, & nous nous flattions d'être bientôt à Majorque. Mais, à peine fûmes-nous hors du golfe d'Alicante, qu'il survint une bourrasque

effroyable. J'aurois, dans cet endroit de mon récit, une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots, & *cætera*. Mais, laissant à part toutes ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, & nous obligea de relâcher à la pointe de l'isle de la Cabrera. C'est une isle déserte, où il y a un petit fort, qui étoit alors gardé par cinq ou six soldats, & par un officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous falloit passer là plusieurs jours à raccommoder nos voiles & nos cordages, nous cherchâmes diverses sortes d'amusemens, pour éviter l'ennui. Chacun suivoit ses inclinations : les uns jouoient à la prime, les autres s'amusoient autrement, & moi j'allois me promener dans l'isle avec ceux de nos cavaliers qui aimoient la promenade : c'étoit là mon plaisir. Nous fautions de rocher en rocher, car le terrain est inégal, plein de pierres partout, & l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous considérions ces lieux secs et arides, & que nous admirions le caprice de la nature qui se montre féconde & stérile où il lui plaît, notre odorat fut saisi, tout à coup, d'une senteur agréable. Nous nous tournâmes aussitôt du côté de l'orient, d'où venoit cette odeur, & nous aperçûmes avec étonnement, entre des rochers, un grand rond de verdure de chèvrefeuilles plus beaux & plus odorans que ceux même

qui croissent dans l'Andaloufie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbriffeaux charmans qui parfumoient l'air aux environs, & il se trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne étoit large & peu sombre. Nous descendîmes au fond, en tournant par des degrés de pierres dont les extrémités étoient parées de fleurs, & qui formoient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fûmes en bas, nous vîmes serpenter, sur un sable plus jaune que l'or, plusieurs petits ruisseaux qui tiroient leurs sources des gouttes d'eau que les rochers distilloient sans cesse en dedans, & qui se perdoient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire, & nous la trouvâmes si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, & d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point là sans plaisir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable. Et, lorsque nous fûmes de retour au fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte. Mais le commandant de la forteresse nous dit qu'il nous avertissoit, en ami, de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Hé! pourquoi cela? lui dis-je: y a-t-il quelque chose à craindre? Sans doute, me répondit-il. Les corsaires d'Alger & de Tripoli descendent quelquefois dans cette isle, & viennent faire provision



d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux foldats de ma garnison, qu'ils firent esclaves. L'officier eut beau parler d'un air très-férierieux, il ne put nous perfuader. Nous crûmes qu'il plaisantoit. Et, dès le lendemain, je retournai à la caverne avec trois cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même fans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralès ne voulut point être de la partie. Il aima mieux, auffi bien que fon frère, demeurer à jouer dans le fort.

Nous descendîmes au fond de l'ancre comme le jour précédent, & nous fîmes rafraîchir, dans les ruisseaux, quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, en jouant de la guitarre, & en nous entretenant avec gaieté, nous vîmes paroître au haut de la caverne plusieurs hommes qui avoient des mouftaches épaiffes, des turbans & des habits à la turque. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'équipage & le commandant du fort qui s'étoient ainfi déguifés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, & nous en laiffâmes descendre jusqu'à dix, fans songer à notre défense. Nous fîmes bientôt tristement défabusés; & nous connûmes que c'étoit un corfaire qui venoit, avec ses gens, nous enlever. Rendez-vous, chiens, nous cria-t-il en langue castillane; ou bien vous allez tous mourir. En même temps, les hommes qui l'accompagnoient

nous couchèrent en joue avec des carabines qu'ils portoient. Et nous aurions essuyé une belle décharge, si nous eussions fait la moindre résistance ; mais nous fûmes assez sages pour n'en faire aucune. Nous préférâmes l'esclavage à la mort. Nous donnâmes nos épées au pirate. Il nous fit charger de chaînes, & conduire à son vaisseau qui n'étoit pas loin de là. Puis, mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette manière que nous fûmes justement punis d'avoir négligé l'avertissement de l'officier de la garnison. La première chose que fit le corsaire fut de nous fouiller & de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne capture pour lui ! Les deux cents pistoles des bourgeois de Placentia, les cent que Moralès avoit reçues de Jérôme de Moyadas, et dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raflé sans miséricorde. Mes compagnons avoient aussi la bourse bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le pirate en paroïsoit tout réjoui, et le bourreau ne se contentoit pas de nous enlever nos espèces, il nous insultoit par des railleries que nous sentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, & pour se moquer de nous d'une autre façon, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, & que les gens avoient eu soin d'emporter. Il se mit à les vuidier avec eux, & à boire à notre fanté par dérision.

Pendant ce tems-là, mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui se passoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur esclavage qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'isle de Majorque où ils avoient compté qu'ils meneroient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, & moins confterné que les autres, je liai conversation avec le railleur. J'entrai même de bonne grace dans ses plaifanteries ; ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton esprit. Et, dans le fond, au lieu de gémir & de soupirer, il vaut mieux s'armer de patience, & s'accommoder au tems. Joue-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une guitarre. Voyons ce que tu fçais faire. Je lui obéis, dès qu'il m'eut fait délier les bras, et je commençai à jouer de la guitarre, d'une manière qui m'attira ses applaudiffemens. Il est vrai que je jouois assez bien de cet instrument. Je chantai aussi, & l'on ne fut pas moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaisseau témoignèrent, par des gestes admiratifs, le plaisir qu'ils avoient eu à m'entendre : ce qui me fit juger qu'en matière de musique, ils n'étoient pas sans goût. Le pirate me dit à l'oreille que je ne serois pas malheureux, & qu'avec mes talens je pouvois compter sur un emploi qui rendroit ma captivité très-supportable.

Je fentis quelque joie à ces paroles. Mais toutes flatteuses qu'elles étoient, je ne laissois pas d'avoir des inquiétudes sur l'occupation dont le corsaire me faisoit fête. J'appréhendois qu'elle ne fût pas de mon goût. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous voir, & nous n'avions pas encore débarqué, qu'ils poussèrent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentissoit du son confus des trompettes, des flûtes morisques, & d'autres instrumens dont on se sert en ce pays-là ; ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouissances étoit un faux bruit qu'on avoit répandu dans la ville. On avoit ouï dire que le renégat Méhémet, ainsi se nommoit notre pirate, avoit péri en attaquant un gros vaisseau génois ; de sorte que tous ses parens & ses amis, informés de son retour, s'empressoient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre, qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au palais du bacha Soliman, où un écrivain chrétien, nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion & nos talens. Alors Méhémet me montrant au bacha, lui vanta ma voix, & lui dit qu'avec tout cela je jouois de la guitare à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son fer-

vice. Je fus donc réservé pour son ferral, où l'on me conduisit pour m'installer dans l'emploi qui m'étoit destiné. Les autres captifs furent menés dans une place publique, & vendus suivant la coutume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaisseau m'arriva. J'éprouvai un heureux sort. Je ne fus point livré aux gardes des prisons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman bacha, par distinction, me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou six esclaves de qualité, qui devoient incessamment être rachetés, & à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du foin d'arroser, dans les jardins, les orangers & les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation. Aussi j'en rendis grace à mon étoile, & je prefentis, sans sçavoir pourquoi, que je ne serois pas malheureux chez Soliman.

Ce bacha, il faut que j'en fasse le portrait, étoit un homme de quarante ans, bien fait de sa personne, fort poli & fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachemirienne, qui, par son esprit & par sa beauté, s'étoit acquis un empire absolu sur lui. Il l'aimoit jusqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête nouvelle, tantôt d'un concert de voix & d'instrumens, & tantôt d'une comédie à la manière des Turcs ; ce qui suppose des poèmes dramatiques où la pudeur & la bienséance n'étoient pas plus respectées que les règles d'Aristote <sup>11</sup>. La favorite qui s'appelloit

Farrukhnaz, aimoit passionnément ces spectacles. Elle faisoit même quelquefois représenter, par ses femmes, des pièces arabes devant le bacha. Elle y jouoit des rôles elle-même, & charmoit tous les spectateurs par la grace & la vivacité qu'il y avoit dans son action. Un jour que j'étois parmi les musiciens à une de ces représentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitare, & de chanter tout seul dans un entre-acte. J'eus le bonheur de plaire à Soliman. Il m'applaudit, non-seulement par des battemens de mains, mais même de vive voix. Et la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrofois les orangers dans les jardins, il passa près de moi un eunuque qui, sans s'arrêter ni me rien dire, jetta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir & de crainte. Je me couchai par terre, de peur d'être aperçu des fenêtres du sérail, & me cachant derrière des caisses d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un assez grand prix, & ces paroles en bon castillan : « Jeune chrétien, fends graces au ciel de ta captivité. L'amour & la fortune la rendront heureuse ; l'amour, si tu es sensible aux charmes d'une belle personne, & la fortune, si tu as le courage de mépriser toutes sortes de périls. »

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la sultane favorite ; le stile & le dia-

mant me le perfuadèrent. Outre que je ne fuis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtresse d'un grand feigneur, & plus encore l'espérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, tout cela me fit former le deffein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à courir. Je continuai mon chemin en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt, en attendant qu'elle m'en ouvrît les chemins, car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, & qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas. Le même eunuque qui avoit paffé près de moi, repaffa & me dit : Chrétien, as-tu fait tes réflexions ? & auras-tu la hardieffe de me fuivre ? Je répondis qu'oui. Hé bien ! reprit-il, le ciel te conferve ! Tu me reverras demain dans la matinée. Tiens-toi prêt à te laiffer conduire. En parlant de cette forte, il fe retira. Le jour fuivant, je le vis en effet reparoître fur les huit heures du matin. Il me fit figne d'aller à lui. Je le joignis, & il me mena dans une falle où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre eunuque & lui venoient d'apporter là, & qu'ils devoient porter chez la fultane, pour fervir à la décoration d'une pièce arabe qu'elle préparoit pour le bacha.

Les deux eunuques, me voyant difposé à faire tout ce qu'on voudroit, ne perdirent point de tems. Ils déroulèrent la toile, me firent

mettre dedans tout de mon long, puis, au hafard de m'étouffer, ils la roulèrent de nouveau, & m'enveloppèrent dedans : enfuite, la prenant chacun par un bout, ils me portèrent ainfi impunément jufques dans la chambre où couchoit la belle Cachemirienne. Elle étoit feule, avec une vieille efclave dévouée à fes volontés. Elles déroulèrent toutes deux la toile, et Farukhnaz, à ma vue, fit éclater des transports de joie qui découvroient bien le génie des femmes de fon pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout à coup transporté dans l'appartement fecret des femmes, fans fentir un peu de frayeur. La dame s'en aperçut bien, & pour diffiper ma crainte : Jeune homme, me dit-elle, n'appréhende rien. Soliman vient de partir pour fa maifon de campagne. Il y fera toute la journée. Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me raffurèrent & me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, pourfuivit-elle, & je prétens adoucir la rigueur de votre efclavage. Je vous crois digne des fentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique fous les habits d'un efclave, vous avez un air noble & galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une perfonne du commun. Parlez-moi confidemment. Dites-moi qui vous êtes. Je fçais bien que les captifs qui ont de la naiffance déguifent leur condition pour être rachetés à meilleur marché.



Mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi, & même ce seroit une précaution qui m'offenseroit, puisque je vous promets votre liberté. Soyez donc sincère, & m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maison. Effectivement, madame, lui répondis-je, il me feroit mal de payer vos bontés de dissimulation. Vous voulez absolument que je vous découvre ma qualité. Il faut vous satisfaire. Je suis fils d'un grand d'Espagne. Je disois peut-être la vérité. Du moins la sultane le crut. Et, s'applaudissant d'avoir jetté les yeux sur un cavalier d'importance, elle m'affura qu'il ne tiendrait pas à elle que nous ne nous vissions en particulier. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amusante. Elle sçavoit plusieurs langues, & surtout la castillane qu'elle parloit assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il étoit temps de nous séparer, je me mis, par son ordre, dans une grande corbeille d'osier couverte d'un ouvrage de soie fait de sa main. Puis les deux esclaves qui m'avoient apporté furent appelés, & ils me remportèrent comme un présent que la favorite envoyoit au bacha ; ce qui est sacré, pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes, Farrukhnaz & moi, d'autres moyens encore de nous parler, & cette aimable captive m'inspira peu à peu autant d'amour qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence

fut secrète pendant deux mois, quoiqu'il soit fort difficile que, dans un sérail, les mystères amoureux échappent long-temps aux argus. Mais un contre-temps déranga nos petites affaires, & ma fortune changea de face entièrement. Un jour que, dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un spectacle, j'avois été introduit chez la sultane, & que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville, survint. Il entra si brusquement dans l'appartement de sa favorite, que la vieille esclave eut à peine le temps de nous avertir de son arrivée. J'eus encore moins le loisir de me cacher : ainsi je fus le premier qui s'offrit à la vue du bacha.

Il parut fort étonné de me voir, & ses yeux tout à coup s'allumèrent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à son dernier moment, & je m'imaginois être déjà dans les supplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçus, à la vérité, qu'elle étoit effrayée. Mais, au lieu d'avouer son crime, & d'en demander pardon, elle dit à Soliman : Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences sans doute me condamnent, & je semble vous faire une trahison digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif, & pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me ferois servir si j'eusse eu pour lui un amour bien violent. Cependant, & j'en atteste notre

Grand Prophète, malgré ces démarches, je ne vous suis point infidèle. J'ai voulu entretenir cet esclave chrétien pour le détacher de sa secte, & l'engager à suivre celle des croyans. J'ai trouvé en lui une résistance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toutefois vaincu ses préjugés, & il vient de me promettre qu'il embrassera le mahométisme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, sans avoir égard à la conjoncture dangereuse où je me trouvois. Mais dans l'accablement où j'avois l'esprit, touché du péril où je voyois une femme que j'aimois, & tremblant encore plus pour moi-même, je demeurai interdit & confus. Je ne pus proférer une parole, & le bacha persuadé par mon silence que sa maîtresse ne disoit rien qui ne fût véritable, se laissa défarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offensé, & que l'envie de faire une chose agréable au Prophète a pu vous engager à hasarder une action si délicate. J'excuse donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout à l'heure le turban. Aussitôt il fit venir un marabout. On me revêtit d'un habit à la turque. Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre ; ou, pour mieux dire, je ne sçavois ce que je faisois dans le désordre où étoient mes sens. Que de chrétiens auroient été aussi lâches que moi dans cette occasion !

Après la cérémonie, je sortis du sérail, pour

aller, fous le nom de Sidy Hally, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la fultane ; mais un de ses eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de sa part des pierreries pour deux mille fultanins d'or, avec un billet par lequel la dame m'affueroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuse complaisance que j'avois eue, de me faire mahométan pour lui sauver la vie. Véritablement, outre les présens que j'avois reçus de Farukhnaz, j'obtins, par son canal, un emploi plus considérable que le premier, & je devins, en moins de six à sept années, un des plus riches renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que, si j'assistois aux prières que les mufulmans font dans leurs mosquées, & remplissois les autres devoirs de leur religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conservois une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'Eglise. Et, pour cet effet, je me propoisois de me retirer un jour en Espagne ou en Italie avec les richesses que j'aurois amassées. En attendant, je vivois fort agréablement. J'étois logé dans une belle maison. J'avois des jardins superbes, un grand nombre d'esclaves, & de fort jolies femmes dans mon férail. Quoique l'usage du vin soit défendu, en ce pays-là, aux mahométans, ils ne laissent pas, pour la plupart, d'en boire en secret. Pour moi, j'en buvois sans façon, comme font tous les renégats. Je me souviens que j'avois deux com-

pagnons de débauche, avec qui je passois souvent la nuit à table. L'un étoit Juif, & l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens, & dans cette opinion, je vivois avec eux sans contrainte. Un soir, je les invitai à souper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois passionnément. Nous lavâmes son corps & l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'observe aux funérailles des mahométans. Ce que nous en faisons n'étoit pas pour tourner en ridicule la religion musulmane : c'étoit seulement pour nous réjouir, & satisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain, il vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amène chez vous. Monsieur le cadî veut vous parler. Prenez, s'il vous plaît, la peine de venir chez lui tout à l'heure. Apprenez-moi, de grace, ce qu'il me veut, lui répondis-je. Il vous l'apprendra lui-même, reprit-il. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un marchand arabe, qui soupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré. Vous savez bien de quoi il s'agit. C'est pour cela que je vous somme de comparoître aujourd'hui devant ce juge. Faute de quoi je vous avertis qu'il fera procédé criminellement contre vous. Il sortit

en achevant ces paroles, & me laissa fort étourdi de sa fommation. L'Arabe n'avoit aucun fujet de se plaindre de moi, & je ne pouvois comprendre pourquoi ce traître m'avoit joué ce tour-là. La chose néanmoins méritoit quelque attention. Je connoissois le cadi pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux, & de plus avare. Je mis deux cents fultanins d'or dans ma bourse, & j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans son cabinet, & me dit d'un air rébarbatif : Vous êtes un impie, un sacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un musulman ! quelle profanation ! Est-ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes ? & ne vous êtes-vous fait mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monsieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami, est complice de mon crime ; si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les personnes de mérite & de distinction, qu'en mourant même, il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, & dont je suis l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt écus, trente à l'autre, & il ne vous a point oublié, monseigneur, poursuivis-je, en tirant ma bourse : voilà deux cents fultanins d'or qu'il m'a chargé de vous re-

mettre. Le cadi, à ce discours, perdit sa gravité. Il ne put s'empêcher de rire. Et, comme nous étions seuls, il prit sans façon la bourse, & me dit en me renvoyant : Allez, seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe & avec honneur un chien qui avoit tant de considération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen. Et, si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du moins plus circonspect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif. Je choisîs, pour boire avec moi, un jeune gentilhomme de Livourne qui étoit mon esclave. Il s'appelloit Azarini. Je ne ressemblois point aux autres renégats, qui font plus souffrir de maux aux esclaves chrétiens que les Turcs mêmes. Tous mes captifs attendoient assez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois, à la vérité, si doucement, que quelquefois ils me disoient qu'ils appréhendoient plus de changer de patron, qu'ils ne soupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les personnes qui font dans l'esclavage.

Un jour, les vaisseaux du bacha revinrent avec des prises considérables. Ils amenoient plus de cent esclaves de l'un & de l'autre sexe, qu'ils avoient enlevés sur les côtes d'Espagne. Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, & tout le reste fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faisoit, & j'achetai une fille espagnole de dix à douze ans ; elle pleu-

roit à chaudes larmes, & se défespéroit. J'étois surpris de la voir, à son âge, si sensible à sa captivité. Je lui dis, en castillan, de modérer son affliction, & je l'affurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite personne, toujours occupée du sujet de sa douleur, ne m'écoutoit pas. Elle ne faisoit que gémir, que se plaindre du sort, & de temps en temps, elle s'écrioit d'un air attendri : O ma mère ! pourquoi sommes-nous séparées ? Je prendrois patience, si nous étions toutes deux ensemble. En prononçant ces mots, elle tournoit la vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, & qui, les yeux baissés, attendoit, dans un morne silence, que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardoit étoit sa mère. Hélas ! oui, seigneur, me répondit-elle : au nom de Dieu, faites que je ne la quitte point. Hé bien ! mon enfant, lui dis-je, si, pour vous consoler, il ne faut que vous réunir l'une & l'autre, vous serez bientôt satisfaite. En même temps, je m'approchai de la mère, pour la marchander ; mais je ne l'eus pas sitôt envisagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. Juste ciel ! dis-je en moi-même, c'est ma mère : je n'en sçaurois douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans



les objets qui l'environnoient, soit que mon habit me déguifât, ou bien que je fusse changé depuis douze années que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là, je voulus leur donner le plaisir d'apprendre qui j'étois : Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point ? Ma moustache & mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël, votre fils ? Ma mère tressaillit à ces paroles, me considéra, me reconnut, & nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille qui ne sçavoit peut-être pas plus qu'elle eût un frère que je ne sçavois que j'avois une sœur. Avouez, dis-je à ma mère, que, dans toutes vos pièces de théâtre, vous n'avez pas une reconnoissance aussi parfaite que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle en soupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir ; mais ma joie se convertit en douleur. Dans quel état, hélas ! vous retrouvai-je ? Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux..... Ah ! parbleu, madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicatesse. J'aime cela dans une comédienne. Hé, bon Dieu ! ma mère, vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un acteur qui représente sur la scène un rôle de Turc. Quoique renégat, je ne suis pas plus musulman

que je l'étois en Espagne, & dans le fond, je me fens toujours attaché à ma religion. Quand vous sçauvez toutes les aventures qui me font arrivées en ce pays-ci, vous m'excuserez. L'amour a fait mon crime. Je sacrifie à ce dieu. Je tiens un peu de vous ; je vous en avertis. Une autre raison encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver, dans Alger, qu'une captivité rigoureuse, & vous trouvez, dans votre patron, un fils tendre, respectueux, & assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jusqu'à ce que nous fissions l'occasion de retourner sûrement en Espagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe qui dit qu'à quelque chose malheur est bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puisque vous avez dessein de repasser un jour dans votre pays, & d'y abjurer le mahométisme, je suis toute consolée. Graces au ciel, continua-t-elle, je pourrai ramener saine & sauve, en Castille, votre sœur Béatrix. Oui, madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plutôt qu'il nous sera possible, rejoindre le reste de notre famille ; car vous avez apparemment encore en Espagne d'autres marques de votre fécondité ? Non, dit ma mère ; je n'ai que vous deux d'enfants, & vous sçauvez que Béatrix est le fruit d'un mariage des plus légitimes. Eh ! pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite sœur cet

avantage-là sur moi ? Comment avez-vous pu vous résoudre à vous marier ? Je vous ai cent fois entendu dire, dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres temps, d'autres soirs, mon fils, repartit-elle. Les hommes les plus fermes dans leurs résolutions sont sujets à changer, & vous voulez qu'une femme soit inébranlable dans les siennes ? Je vais, poursuivit-elle, vous conter mon histoire depuis votre sortie de Madrid. Alors elle me fit le récit suivant, que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration si curieuse.

Il y a, dit ma mère, s'il vous en souvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Leganez. Dans ce temps-là, le duc de Medina Celi me dit qu'il vouloit un soir souper en particulier avec moi. Il me marqua le jour. J'attendis ce seigneur. Il vint, & je lui plus. Il me demanda le sacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je le lui accordai, dans l'espérance qu'il me le payeroit bien. Il n'y manqua pas. Dès le lendemain, je reçus de lui des présents qui furent suivis de plusieurs autres qu'il me fit par la fuite. Je craignois de ne pouvoir retenir long-temps dans mes chaînes un homme d'un si haut rang, & j'appréhendois cela d'autant plus que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des beautés fameuses, dont il avoit aussitôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins

de goût à mes complaisances, il sembloit plutôt y trouver un plaisir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amuser & d'empêcher son cœur, naturellement volage, de se laisser aller à son penchant.

Il y avoit déjà trois mois qu'il m'aimoit, & j'avois lieu de me flatter que son amour feroit de longue durée, lorsqu'une femme de mes amies & moi nous nous rendîmes à une assemblée où il étoit avec la duchesse son épouse. Nous y allions pour entendre un concert de voix & d'instrumens qu'on y faisoit. Nous nous plaçâmes par hazard assez près de la duchesse qui s'avisa de trouver mauvais que j'osasse paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ses femmes qu'elle me prioit de sortir promptement. Je fis une réponse brutale à la messagère. La duchesse irritée s'en plaignit à son époux qui vint à moi lui-même, & me dit : Sortez Lucinde. Quand de grands seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous, & toutes les fois que vous ferez assez insolentes pour vouloir vous mettre en comparaison avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureusement le duc me tint ce cruel discours d'un ton de voix si bas qu'il ne fut point entendu des personnes qui étoient autour de

nous. Je me retirai toute honteuse, & je pleurai de dépit d'avoir effuyé cet affront. Pour furcroît de chagrin, les comédiens & les comédiennes apprirent cette aventure dès le soir même. On diroit qu'il y a, chez ces gens-là, un démon qui se plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante ? une comédienne vient-elle de passer bail avec un riche galant ? la troupe en est aussitôt informée. Tous mes camarades sçurent donc ce qui s'étoit passé au concert, & Dieu sçait s'ils se réjouirent bien à mes dépens ! Il règne parmi eux un esprit de charité, qui se manifeste dans ces fortes d'occasions. Je me mis pourtant au-dessus de leurs caquets, & je me consolai de la perte du duc de Medina Celi ; car je ne le revis plus chez moi, & j'appris même peu de jours après, qu'une chanteuse en avoit fait la conquête.

Lorsqu'une dame de théâtre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne sçauroient lui manquer, & l'amour d'un grand seigneur, ne durât-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obsédée d'adorateurs, sitôt qu'il fut notoire à Madrid que le duc avoit cessé de me voir. Les rivaux que je lui avois sacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule sur les rangs, & je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous

les hommes qui briguoient mes bonnes graces, un gros Allemand, gentilhomme du duc d'Offune, me parut un des plus empressés. Ce n'étoit pas une figure fort aimable; mais il s'attira mon attention par un millier de pistoles qu'il avoit amassées au service de son maître, & qu'il prodigua pour mériter d'être sur la liste des amans fortunés. Ce bon sujet se nommoit Brutandorff. Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la comédie pendant le spectacle. J'étois derrière le théâtre. Il voulut me faire des reproches. Je lui ris au nez. Il se mit en colère, & me donna un soufflet en franc Allemand. Je pouffai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus sur le théâtre, & m'adressant au duc d'Offune qui étoit ce jour-là à la comédie avec la duchesse sa femme, je lui demandai justice des manières germaniques de son gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie, & dit qu'il entendroit les parties quand on auroit achevé la pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me présentai fort émue devant le duc, & j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense. Il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouïes, le duc d'Offune dit au Germain : Brutandorff, je vous chasse de chez moi,

& vous défends de paroître à mes yeux ; non pour avoir donné un soufflet à une comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre maître & à votre maîtresse, & avoir osé troubler le spectacle en leur présence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassait pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginai qu'une pareille offense, faite à une comédienne, devoit être aussi sévèrement punie qu'un crime de lèse-majesté, & j'avois compté que le gentilhomme subiroit une peine afflictive. Ce désagréable événement me détrompa, & me fit connoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent. Cela me dégoûta du théâtre. Je résolus de l'abandonner, et d'aller vivre loin de Madrid. Je choisiss la ville de Valence pour lieu de ma retraite, & je m'y rendis *incognito*, avec la valeur de vingt mille ducats, que j'avois tant en argent qu'en pierreries : ce qui me parut plus que suffisant pour m'entretenir le reste de mes jours, puisque j'avois dessein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maison, & pris pour mes domestiques une femme & un page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un officier de chez le roi, & je dis que je venois m'établir à Valence sur la réputation que ce séjour avoit d'être un des plus agréables d'Espagne. Je ne voyois que

très-peu de monde, & je tenois une conduite si régulière, qu'on ne me soupçonna point d'avoir été comédienne. Malgré pourtant le soin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un cavalier assez bien fait, de trente-cinq à quarante ans, mais un noble fort endetté; ce qui n'est pas plus rare dans le royaume de Valence que dans beaucoup d'autres pays.

Ce seigneur hidalgo, trouvant ma personne à son gré, voulut sçavoir si d'ailleurs j'étois son fait. Il découpla des grifons pour courir aux enquêtes, & il eut le plaisir d'apprendre par leur rapport qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étois une douairière assez opulente. La dessus, jugeant que je lui convenois, il envoya bientôt chez moi une bonne vieille qui me dit de sa part que, charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit sa foi, & qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, si je voulois bien devenir sa femme. Je demandai trois jours pour me consulter là-dessus. Je m'informai du gentilhomme, & le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ses affaires, me détermina sans peine à l'épouser peu de temps après.

Don Manuel de Xerica (c'est ainsi que mon époux s'appeloit) me mena d'abord à son château qui avoit un air antique dont il étoit fort vain. Il prétendoit qu'un de ses ancêtres l'avoit au-



trefois fait bâtir, & il concluoit de là qu'il n'y avoit point de maison plus ancienne, en Espagne, que celle de Xerica. Mais un si beau titre de noblesse alloit être détruit par le temps. Le château, étayé en plusieurs endroits, menaçoit ruine. Quel bonheur, pour don Manuel, de m'avoir épousée ! La moitié de mon argent fut employé aux réparations, & le reste servit à nous mettre en état de faire une brillante figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, changée en nymphe de château, en dame de paroisse. Quelle métamorphose ! J'étois trop bonne actrice pour ne pas bien soutenir la splendeur que mon rang répandoit sur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théâtre, qui faisoient concevoir, dans le village, une haute opinion de ma naissance. Qu'on se feroit égayé à mes dépens, si l'on eût été au fait sur mon compte ! La noblesse des environs m'aurait donné mille brocards, & les payfans auroient bien rabattu des respects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déjà près de six années que je vivois fort heureuse avec don Manuel, lorsqu'il mourut. Il me laissa des affaires à débrouiller, & votre sœur Béatrix qui avoit quatre ans passés. Le château qui étoit notre unique bien, se trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers dont le principal se nommoit Bernard Astuto<sup>12</sup>. Qu'il soutenoit bien son nom ! Il exerçoit à Valence une charge de procureur,

---

qu'il remplissoit en homme consommé dans la procédure, & même il avoit étudié en droit pour apprendre à mieux faire des injustices. Le terrible créancier ! Un château, sous la griffe d'un semblable procureur, est comme une colombe dans les ferres d'un milan. Aussi le seigneur Astuto, dès qu'il sçut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le siège du château. Il l'auroit indubitablement fait fauter par les mines que la chicane commençoit à faire, si mon étoile ne s'en fût mêlée ; mais mon bonheur voulut que l'assiégeant devînt mon esclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au sujet de ses poursuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour, & l'envie de sauver ma terre me fit essayer sur lui tous les airs de visage qui m'avoient tant de fois si bien réussi. Avec tout mon sçavoir-faire, je craignois de rater le procureur. Il étoit si enfoncé dans son métier, qu'il ne paroïssoit pas susceptible d'une amoureuse impression. Cependant, ce fournois, ce grimaud, ce gratte-papier, prenoit plus de plaisir que je ne pensois à me regarder. Madame, me dit-il, je ne sçais point faire l'amour. Je me suis toujours tellement appliqué à ma profession, que cela m'a fait négliger d'apprendre les us & coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'essentiel. Et, pour venir au fait, je vous dirai que, si vous voulez m'épouser, nous brûlerons toute la procédure :

j'écarterai les créanciers qui se sont joints à moi pour faire vendre votre terre. Vous en aurez le revenu, & votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix & le mien ne me permettent pas de balancer. J'acceptai la proposition. Le procureur tint sa promesse. Il tourna ses armes contre les autres créanciers, & m'assura la possession de mon château. C'étoit peut-être la première fois de sa vie qu'il eût bien servi la veuve & l'orphelin.

Je devins donc procureuse, sans toutefois cesser d'être dame de paroisse. Mais ce nouveau mariage me perdit dans l'esprit de la noblesse de Valence. Les femmes de qualité me regardèrent comme une personne qui avait dérogé, & ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des bourgeois, ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumée, depuis six ans, à ne fréquenter que des dames de distinction. Je m'en consolai pourtant bientôt. Je fis connoissance avec une greffière & deux procureuses, dont les caractères étoient fort plaisans. Il y avoit, dans leurs manières, un ridicule qui me réjouissoit. Ces petites demoiselles se croyoient des femmes hors du commun. Hélas! disois-je quelquefois en moi-même, quand je les voyois s'oublier, voilà le monde! Chacun s'imagine être au-dessus de son voisin. Je pensois qu'il n'y avoit que les comédiennes qui se méconnoissent. Les bourgeois, à ce que je vois, ne

font pas plus raisonnables. Je voudrois, pour les punir, qu'on les obligeât à garder, dans leurs maifons, les portraits de leurs ayeux. Mort de ma vie ! elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le feigneur Bernard Aftuto tomba malade, & mourut fans enfans. Avec le bien dont il m'avoit avatagée en m'époufant, & celui que je poffédois déjà, je me vis une riche douairière. Auffi j'en avois la réputation. Et fur ce bruit, un gentilhomme ficilien, nommé Colifichini, réfolut de s'attacher à moi pour me ruiner, ou pour m'époufer. Il me laiffa la préférence. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Espagne, & après avoir fatisfait fa curiosité, il attendoit, difoit-il, à Valence, l'occafion de repaffer en Sicile. Le cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans. Il étoit bien fait, quoique petit, & fa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, & je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De fon côté, le petit fripon fe montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous ferions mariés fur le champ, fi la mort du procureur, encore toute récente, m'eût permis de contracter fitôt un nouvel engagement. Mais depuis que je m'étois mife dans le goût des hyménées, je gardois des mefures avec le monde.

Nous convînmes donc de différer notre ma-

riage de quelque temps, par bienfiance. Cependant Colifichini me rendoit des foins, & son amour, loin de se ralentir, sembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en aperçus, & il ne manqua plus d'espèces. Outre que j'avois presque deux fois son âge, je me fouvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeunesse, & je regardois ce que je donnois comme une façon de restitution qui acquittoit ma conscience. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut possible le temps que le respect humain prescrit aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes ensuite dans mon château, où je puis dire que nous vécûmes, pendant deux années, moins en époux qu'en tendres amans. Mais, hélas ! nous n'étions pas unis tous deux pour être longtemps si heureux ! Une pleurésie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mère : Hé quoi ! madame, lui dis-je, votre troisième époux mourut encore ? Il faut que vous soyez une place bien meurtrière. Que voulez-vous, mon fils ? me répondit-elle. Puis-je prolonger des jours que le ciel a comptés ? Si j'ai perdu trois maris, je n'y sçaurois que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'est le procureur. Comme je ne l'avois épousé

que par intérêt, je me consolai facilement de la perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que, quelques mois après la mort, je voulus aller voir par moi-même, auprès de Palerme, une maison de campagne qu'il m'avoit assignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille, pour passer en Sicile. Mais nous avons été prises sur la route par les vaisseaux du bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureusement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on vouloit nous vendre. Sans cela, nous serions tombées entre les mains de quelque patron barbare, qui nous auroit maltraitées, & chez qui, peut-être, nous aurions été toute notre vie en esclavage, fans que vous eussiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma mère. Après quoi, messieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit ; ce qui se trouva fort de son goût. Elle avoit une habitude d'aimer formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui falloit absolument un amant ou un mari. Elle jetta d'abord les yeux sur quelques-uns de mes esclaves. Mais Hally Pegelin, renégat grec, qui venoit quelquefois au logis, attira bientôt toute son attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini, & elle étoit si ftillée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le secret de charmer encore celui-

là. Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de leur intelligence. Je ne songeois alors qu'à m'en retourner en Espagne. Le bacha m'avoit déjà permis d'armer un vaisseau pour aller en course faire le pirate. Cet armement m'occupoit, et, huit jours avant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partirons d'Alger incessamment ; nous allons perdre de vue ce séjour que vous détestez.

Ma mère pâlit à ces paroles, & garda un silence glacé. J'en fus étrangement surpris. Que vois-je ? lui dis-je. D'où vient que vous m'offrez un visage épouvanté ? Il semble que je vous afflige, au lieu de vous causer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout disposé pour notre départ. Est-ce que vous ne souhaiteriez pas de repasser en Espagne ? Non, mon fils, je ne le souhaite plus, répondit ma mère. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je ? m'écriai-je avec douleur. Ah ! dites plutôt que c'est l'amour qui vous en détache. Quel changement ! O ciel ! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui se présentait à vos regards vous étoit odieux. Mais Hally Pegelin vous a mise dans une autre disposition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde. J'aime ce renégat, & j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet ! interrompis-je avec horreur. Vous, épouser un musulman ! Vous oubliez que vous êtes chrétienne,

ou plutôt vous ne l'avez été jusqu'ici que de nom. Ah ! ma mère, que me faites-vous envifager ! Vous avez réfolu votre perte. Vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par néceffité.

Je lui tins bien d'autres difcours encore pour la détourner de fon deffein. Mais je la haranguai fort inutilement. Elle avoit pris fon parti. Elle ne fe contenta pas même de fuivre fon mauvais penchant, & de me quitter pour aller vivre avec ce renégat : elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y oppofai. Ah ! malheureufe Lucinde ! lui dis-je, fi rien n'eft capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute feule à la fureur qui vous poffède. N'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jeter. Lucinde s'en alla fans répliquer. Je crus qu'un refte de raifon l'éclairoit & l'empêchoit de s'obftiner à demander fa fille. Que je connoiffois mal ma mère ! Un de mes efclaves me dit deux jours après : Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pegelin vient de me faire une confidence dont vous ne fçauriez trop tôt profiter. Votre mère a changé de religion. Et, pour vous punir de lui avoir refusé Béatrix, elle a formé la réfolution d'avertir le bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon efclave me difoit. J'avois eu le temps d'étudier la dame, & je m'étois aperçu qu'à force de jouer des rôles



fanguinaires dans les tragédies, elle s'étoit familiarisée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait brûler tout vif, & je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort qu'à la catastrophe d'une pièce de théâtre.

Je ne voulus donc point négliger l'avis que me donnoit mon esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs, selon la coutume des corsaires d'Alger qui vont en course ; mais je n'en pris seulement que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre suspect, & je fortis du port, le plutôt qu'il me fut possible, avec tous mes esclaves & ma sœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oublai pas d'emporter en même temps ce que j'avois d'argent & de pierreries : ce qui pouvoit monter à la valeur de six mille ducats. Lorsque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous assurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement, parce que mes esclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnâmes en peu de temps les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le père de mon esclave Azarini se trouva, par hazard ou par curiosité, parmi les spectateurs. Il confidéroit attentivement tous mes captifs, à mesure qu'ils mettoient pied à terre. Mais, quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de transports !

que d'embrassemens fuivrent leur reconnoissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnoître !

Sitôt qu'Azarini eut appris à son père qui j'étois, & ce qui m'amenoit à Livourne, le vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'Église ; je dirai seulement que j'abjurai le mahométisme de meilleure foi que je ne l'avois embrassé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaisseau, & donnai la liberté à tous mes esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne pour les échanger contre les chrétiens. Je reçus de l'un & de l'autre Azarini toutes sortes de bons traitemens. Le fils épousa même ma sœur Béatrix qui n'étoit pas, à la vérité, un mauvais parti pour lui, puisqu'elle étoit fille d'un gentilhomme, & qu'elle avoit le château de Xerica, que ma mère avoit pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque temps, je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas sans lettres de recommandation. Azarini le père avoit des amis à la cour du Grand-Duc, & il me recommandoit à eux comme un gentilhomme espagnol qui étoit son allié. J'ajoutai le *don* à mon nom, imitant

en cela bien des Espagnols roturiers qui prennent sans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faisois donc appeler effrontément don Raphaël, et, comme j'avois apporté d'Alger de quoi soutenir dignement ma noblesse, je parus à la cour avec éclat.

Les cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur, y publièrent que j'étois une personne de qualité ; si bien que leur témoignage & les airs que je me donnois me firent passer, sans peine, pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux seigneurs qui me présentèrent au Grand-Duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce prince & à l'étudier. J'écoutai attentivement ce que les plus vieux courtisans lui disoient, &, par leurs discours, je démêlai ses inclinations. Je remarquai entr'autres choses qu'il aimoit les plaifanteries, les bons contes & les bons mots. Je me réglai là-dessus. J'écrivois tous les matins sur mes tablettes les hiftoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en sçavois une grande quantité. J'en avois, pour ainsi dire, un sac tout plein. J'eus beau, toutefois, les ménager, mon sac se vuida peu à peu : de sorte que j'aurois été obligé de me répéter ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophthegmes, si mon génie, fertile en fictions, ne m'en eût pas abondamment fourni. Mais je composai des contes galans & comiques qui divertirent fort le Grand-Duc ; &, ce qui

arrive souvent aux beaux esprits de profession, je mettois le matin, sur mon agenda, des bons mots que je donnois l'après-dînée pour des *impromptus*.

Je m'érigeai même en poète, & je consacrai ma muse aux louanges du prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons. Aussi ne furent-ils pas critiqués. Mais, quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils eussent été mieux reçus du Grand-Duc. Il en paroïsoit très-content. La matière peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, ce prince prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtisans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réussirent point. Ils apprirent seulement que j'avois été renégat. Ils ne manquèrent pas de le dire au prince, dans l'espérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout. Au contraire, le Grand-Duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, & mes aventures, que je ne lui déguisai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il, après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, & je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépositaire de mes secrets, & pour commencer à vous mettre dans ma confiance, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes ministres. C'est la

dame de ma cour la plus aimable, mais en même temps la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence. Jugez si cette conquête est difficile. Cependant cette beauté, toute inaccessible qu'elle est aux amans, a quelquefois entendu mes soupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler sans témoins. Elle connoît mes sentimens. Je ne me flatte point de lui avoir inspiré de l'amour. Elle ne m'a point donné sujet de former une aussi agréable pensée. Je ne désespère pas toutefois de lui plaire par ma constance & par la conduite mystérieuse que je prends soin de tenir.

La passion que j'ai pour cette dame, continua-t-il, n'est connue que d'elle seule. Au lieu de suivre mon penchant sans contrainte, & d'agir en souverain, je dérobe à tout le monde la connoissance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Mascarini : c'est l'époux de la personne que j'aime. Le zèle & l'attachement qu'il a pour moi, ses services & sa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de secret & de circonspection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le sein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de sa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il est possible, l'ardeur dont je me sens brûler ; car je suis persuadé qu'il mourroit de douleur, s'il sçavoit la confiance que je vous fais en ce moment.

Je cache donc mes démarches, & j'ai résolu de me fervir de vous pour exprimer à Lucrece tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous ferez l'interprète de mes sentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveille de cette commiffion. Liez commerce avec Mascarini. Attachez-vous à gagner son amitié. Introduisez-vous chez lui, & vous ménagez la liberté de parler à sa femme. Voilà ce que j'attends de vous, & ce que je suis affuré que vous ferez avec toute l'adresse & la discrétion que demande un emploi si délicat.

Je promis au Grand-Duc de faire tout mon possible pour répondre à sa confiance & contribuer au bonheur de ses feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien pour plaire à Mascarini, & j'en vins à bout sans peine. Charmé de voir son amitié recherchée par un homme aimé du prince, il fit la moitié du chemin. Sa maison me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de son épouse. Et j'ose dire que je me composai si bien, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il est vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien. Il se repositoit sur la vertu de sa Lucrece, & s'enfermant dans son cabinet, il me laissoit souvent seul avec elle. Je fis d'abord les choses rondement. J'entretins la dame de l'amour du Grand-Duc, & lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce prince. Elle ne

me parut pas éprise de lui, & je m'aperçus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejeter ses sours. Elle prenoit plaisir à les entendre, sans vouloir y répondre. Elle avoit de la sagesse, mais elle étoit femme, & je remarquois que sa vertu cédoit insensiblement à l'image superbe de voir un souverain dans ses fers. Enfin le prince pouvoit justement se flatter que, sans employer la violence de Tarquin, il verroit Lucrece rendue à son amour. Un incident toutefois, auquel il se feroit le moins attendu, détruisit ses espérances, comme vous allez l'apprendre.

Je suis naturellement hardi avec les femmes. J'ai contracté cette habitude, bonne ou mauvaise, chez les Turcs. Lucrece étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le personnage d'ambassadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes services à la dame, le plus galamment qu'il me fut possible. Au lieu de paroître choquée de mon audace, & de me répondre avec colère, elle me dit, en souriant : Avouez, don Raphaël, que le Grand-Duc a fait choix d'un agent fort fidèle & fort zélé. Vous le servez avec une intégrité qu'on ne peut assez louer. Madame, dis-je sur le même ton, n'examinons point les choses scrupuleusement. Laissons, je vous prie, les réflexions. Je sçais bien qu'elles ne me sont pas favorables, mais je m'abandonne au sentiment. Je ne crois pas, après tout, être le premier confident de prince

qui ait trahi son maître en matière de galanterie. Les grands seigneurs ont souvent, dans leurs mercures, des rivaux dangereux. Cela se peut, reprit Lucrèce. Pour moi, je suis fière, & tout autre qu'un prince ne sauroit me toucher. Réglez-vous là-dessus, poursuivit-elle, en prenant son sérieux, & changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos ; autrement vous pourriez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, & que je dusse en profiter, je ne cessai pas d'entretenir de ma passion la femme de Mascarini. Je la pressai même, avec plus d'ardeur qu'auparavant, de répondre à ma tendresse, & je fus assez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La dame alors, s'offensant de mes discours & de mes manières musulmanes, me rompit en visière. Elle me menaça de faire savoir au Grand-Duc mon insolence, en m'assurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour se changea en haine. Je résolus de me venger du mépris que Lucrèce m'avoit témoigné. J'allai trouver son mari, & après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettrait point, je l'informai de l'intelligence que sa femme avoit avec le prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuse, pour rendre la scène plus intéressante. Le ministre, pour prévenir



tout accident, renferma, sans autre forme de procès, son épouse dans un appartement secret, où il la fit étroitement garder par des personnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'argus qui l'observoient et l'empêchoient de donner de ses nouvelles au Grand-Duc, j'annonçai d'un air triste à ce prince qu'il ne devoit plus penser à Lucrèce. Je lui dis que Mascarini avoit sans doute découvert tout, puisqu'il s'avoit de veiller sur sa femme ; que je ne sçavois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me soupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adresse ; que la dame, peut-être, avoit elle-même avoué tout à son époux, & que, de concert avec lui, elle s'étoit laissé renfermer pour se dérober à des poursuites qui alarmoient sa vertu. Le prince parut fort affligé de mon rapport. Je fus touché de sa douleur, & je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait. Mais il n'étoit plus temps. D'ailleurs, je le confesse, je sentoient une maligne joie quand je me représentois la situation où j'avois réduit l'orgueilleuse qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaisir de la vengeance, qui est si doux à tout le monde, & principalement aux Espagnols, lorsqu'un jour le Grand-Duc, étant avec cinq ou six seigneurs de la cour & moi, nous dit : De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui auroit abusé de la confiance de son prince,

& voulu lui ravir sa maîtresse ? Il faudroit, dit un des courtifans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'affommât & le fît mourir sous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, & celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il se contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et don Raphaël, reprit alors le Grand-Duc, de quelle opinion est-il ? Je suis persuadé que les Espagnols ne sont pas moins sévères que les Italiens dans de semblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penser, que Mascarini n'avoit pas gardé son serment, ou que sa femme avoit trouvé moyen d'instruire le prince de ce qui s'étoit passé entre elle & moi. On remarquoit sur mon visage le trouble qui m'agitoit. Cependant, tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand-Duc : Seigneur, les Espagnols sont plus généreux. Ils pardonneront, en cette occasion, au confident, & feroient naître, par cette bonté, dans son ame un regret éternel de les avoir trahis. Eh bien ! me dit le prince, je me sens capable de cette générosité. Je pardonne au traître. Aussi bien, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoissois point, & dont j'avois sujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajouta-t-il, voici de quelle manière je veux me venger de vous.

Sortez incessamment de mes États, & ne paroissez plus devant moi. Je me retirerai sur le champ, moins affligé de ma disgrâce, que ravi d'en être quitte à si bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaisseau de Barcelone qui sortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis don Raphaël dans cet endroit de son histoire. Pour un homme d'esprit, lui dis-je, vous fîtes, ce me semble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Mascarini l'amour du prince pour Lucrece. Vous deviez bien vous imaginer que le Grand-Duc ne tarderoit pas à sçavoir votre trahison. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde. Aussi, malgré l'assurance que le ministre m'avoit donnée de ne me pas exposer au ressentiment du prince, je me proposois de disparaître au plus tôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reste des richesses que j'avois apportées d'Alger, & dont j'avois dissipé la meilleure partie à Florence, en faisant le gentilhomme espagnol. Je ne demurai pas longtemps en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naissance, & je fatifis, le plus tôt qu'il me fut possible, le désir qui me pressoit. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni où demouroit une dame qu'on appelloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une

créature fort piquante. J'en atteste le seigneur Gil Blas qui l'a vue à Valladolid presque dans le même temps. Elle avoit encore plus d'esprit que de beauté, & jamais aventurière n'a eu plus de talent pour amorcer les dupes. Mais elle ne ressembloit point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnoissance de leurs amans. Venoit-elle de dépouiller un homme d'affaires? elle en partageoit les dépouilles avec le premier chevalier de tripot qu'elle trouvoit à son gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, & la conformité de nos inclinations nous lia si étroitement, que nous fûmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas, à la vérité, de considérables, & nous les mangeâmes en peu de temps. Nous ne songions, par malheur, tous deux qu'à nous plaire, sans faire le moindre usage des dispositions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La misère enfin réveilla nos génies que le plaisir avoit engourdis. Mon cher Raphaël, me dit Camille, faisons diversion, mon ami. Cessons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve; je puis charmer quelque vieux seigneur. Si nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis-je, vous me prévenez. J'allois vous faire la même proposition. J'y consens, ma reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous

nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens, fans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des petits-mâîtres, ce qui suppose des amans qui n'avoient pas le fol, & moi, que des femmes qui aimoient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour se refusoit à nos besoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant & tant, que le corrégidor en entendit parler, & ce juge, sévère en diable, chargea un de ses alguazils de nous arrêter. Mais l'alguazil, aussi bon que le corrégidor étoit mauvais, nous laissa le loisir de fortir de Madrid, pour une petite somme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, & nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille que je fis passer pour ma sœur, de peur de scandale. Nous tînmes d'abord notre industrie en bride, & nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entreprise.

Un jour, un homme m'aborda dans la rue, me salua très-civilement, & me dit : Seigneur don Raphaël, me reconnoissez-vous ? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la cour de Toscane, & j'étois alors garde du Grand-

Duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quitté le service de ce prince. Je suis venu en Espagne avec un Italien des plus subtils. Nous sommes à Valladolid depuis trois semaines. Nous demeurons avec un Castillan & un Galicien, qui sont sans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons ensemble du travail de nos mains. Nous faisons bonne chère, & nous nous divertissons comme des princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous serez agréablement reçu de mes confrères. Car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu scrupuleux de votre naturel, & profès dans notre ordre.

La franchise de ce fripon excita la mienne. Puisque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Véritablement je ne suis pas novice dans votre profession, & si ma modestie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageusement de moi. Mais je laisse là les louanges, & je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en suis pas indigne. Je n'eus pas fitôt dit à cet ambidextre que je consentois d'augmenter le nombre de ses camarades, qu'il me conduisit où ils étoient, & là je fis connoissance avec eux. C'est dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illustre

Ambroïse de Lamela. Ces messieurs m'interrogèrent sur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent sçavoir si j'avois des principes. Mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient & qu'ils admirèrent. Ils furent encore plus étonnés, lorsque, méprisant la subtilité de ma main, comme une chose trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'esprit. Pour le leur persuader, je leur racontai l'aventure de Jérôme de Moyadas ; & sur le simple récit que j'en fis, ils me trouvèrent un génie si supérieur, qu'ils me choisirent d'une commune voix pour leur chef. Je justifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fîmes, & dont je fus, pour ainsi parler, la cheville ouvrière. Quand nous avions besoin d'une actrice pour nous seconder dans le besoin, nous nous servions de Camille qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce temps-là, notre confrère Ambroïse fut tenté de revoir sa patrie. Il partit pour la Galice, en nous assurant que nous pouvions compter sur son retour. Il contenta son envie. Et, comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos, pour y faire quelque coup, un hôtelier de sa connoissance le mit au service du seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, poursuivit don Raphaël en m'adressant la parole, vous sçavez de quelle manière nous vous dévalifâmes dans un hôtel garni de Valla-

dolid. Je ne doute pas que vous n'ayez soupçonné Ambroïse d'avoir été le principal instrument de ce vol, & vous avez eu raison. Il vint nous trouver en arrivant. Il nous exposa l'état où vous étiez, & messieurs les entrepreneurs se réglèrent là-dessus. Mais vous ignorez les suites de cette aventure. Je vais vous en instruire. Nous enlevâmes, Ambroïse & moi, votre valise, & tous deux, montés sur vos mules, nous prîmes le chemin de Madrid, sans nous embarrasser de Camille, ni de nos camarades qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étois pas parti sans raison, nous passâmes par Zebros, & continuâmes notre route jusqu'à Tolède. Notre premier soin, dans cette ville, fut de nous habiller fort proprement. Puis, nous donnant pour deux frères galiciens qui voyageoient par curiosité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois si accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisément, & comme on éblouit d'ordinaire par la dépense, nous jetâmes de la poudre aux yeux de tout le monde, par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille, & beaucoup plus jeune. Je voulus sçavoir qui elle étoit. J'appris qu'elle se nommoit Violante, & qu'elle avoit



époufé un cavalier qui, déjà las de fes caresses, couroit après celles d'une courtifane qu'il aimoit. Je n'eus pas befoin qu'on m'en dît davantage pour me déterminer à établir Violante dame fouveraine de mes penfées.

Elle ne tarda guère à s'apercevoir de fa conquête. Je commençai à fuivre partout fes pas, & à faire cent folies, pour lui perfuader que je ne demandois pas mieux que de la confoler des infidélités de fon époux. La belle fit là-deffus fes réflexions, qui furent telles, que j'eus enfin le plaifir de connoître que mes intentions étoient approuvées. Je reçus d'elle un billet, en réponse de plufieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui font d'une fi grande commodité en Efpagne & en Italie. La dame me mandoit que fon mari foupoit tous les foirs chez fa maîtrefse, & ne revenoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela fignifioit. Dès la même nuit, j'allai fous les fenêtres de Violante, & je liai avec elle une converfation des plus tendres. Avant que de nous féparer, nous convînmes que toutes les nuits, à pareille heure, nous pourrions nous entretenir de la même manière, fans préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous feroit permis d'exercer le jour.

Jufques-là, don Balthazar (ainfi fe nommoit l'époux de Violante) en avoit été quitte à bon marché. Mais je voulois aimer phyfiquement, & je me rendis un foir fous les fenêtres de la

dame, dans le deffein de lui dire que je ne pouvois plus vivre, fi je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour ; ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais, comme j'arrivois, je vis venir, dans la rue, un homme qui sembloit m'observer. En effet, c'étoit le mari qui revenoit de chez sa courtifane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & qui, remarquant un cavalier près de sa maison, au lieu d'y rentrer, se promenoit dans la rue. J'y demurai quelque temps, incertain de ce que je devois faire. Enfin, je pris le parti d'aborder don Balthazar, que je ne connoiffois point & dont je n'étois pas connu. Seigneur cavalier, lui dis-je, laissez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit. J'aurai une autre fois la même complaisance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même prière. Je fuis amoureux d'une fille que son frère fait foigneusement garder, & qui demeure à vingt pas d'ici. Je fouhaiterois qu'il n'y eût perfonne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous fatisfaire tous deux fans nous incommoder. Car, ajoutai-je en lui montrant sa propre maison, la dame que je fers loge là. Il faut même que nous nous fecourions, fi l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y confens, repartit-il : je vais à mon rendez-vous, & nous nous épaulerons, s'il en est befoin. A ces mots, il me quitta ; mais c'étoit pour mieux m'observer, ce que l'obfcuredé de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi, je m'approchai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bientôt, & nous commençâmes à nous entretenir. Je ne manquai pas de presser ma reine de m'accorder un entretien secret dans quelque endroit particulier. Elle résista un peu à mes instances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois. Puis, me jettant un billet qu'elle tira de sa poche : Tenez, me dit-elle, vous trouverez, dans cette lettre, la promesse d'une chose dont vous m'importunez tant. Ensuite elle se retira, parce que l'heure à laquelle son mari revenoit ordinairement approchoit. Je ferrai le billet, & je m'avançai vers le lieu où don Balthazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux qui s'étoit fort bien aperçu que j'en voulois à sa femme, vint au-devant de moi, & me dit : Hé bien ! seigneur cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune ? J'ai fujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait ? L'amour vous a-t-il favorisé ? Hélas ! non, repartit-il. Le maudit frère de la beauté que j'aime est de retour d'une maison de campagne, d'où nous avions cru qu'il ne reviendroit que demain. Ce contre-temps m'a sevré du plaisir dont je m'étois flatté.

Nous nous fîmes, don Balthazar & moi, des protestations d'amitié, & nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la Grande place. Ce cavalier, après que nous fûmes séparés, entra chez lui, & ne fit nullement con-

noître à Violante qu'il fût de ses nouvelles. Il se trouva, le jour suivant, dans la Grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous saluâmes avec des démonstrations d'amitié aussi perfides d'un côté que de l'autre. Ensuite, l'artificieux don Balthazar me fit une fausse confiance de son intrigue avec la dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta là-dessus une longue fable qu'il avoit composée, & tout cela, pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoissance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piège. J'avouai tout avec la plus grande franchise du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle, & je lus ces paroles qu'il contenoit : « *J'irai demain dîner chez dona Inès. Vous sçavez où elle demeure. C'est dans la maison de cette fidèle amie que je prétends avoir un tête-à-tête avec vous. Je ne puis vous refuser plus long-temps cette faveur que vous paroissez mériter.* »

Voilà, dit don Balthazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laissoit pas, en parlant de la sorte, d'être un peu déconcerté, mais il déroba facilement à mes yeux son trouble & son embarras. J'étois si plein de mes espérances, que je ne me mettois guère en peine d'observer mon confident, qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'aperçusse enfin de son agitation. Il courut

avertir son beau-frère de cette aventure. J'ignore ce qu'il se passa entr'eux. Je sçais seulement que don Balthazar vint frapper à la porte de dona Inès, dans le temps que j'étois chez cette dame avec Violante. Nous sçûmes que c'étoit lui, & je me sauvai par une porte de derrière avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus disparu, les femmes, que l'arrivée imprévue de ce mari avoit troublées, se rassurèrent, & le reçurent avec tant d'effronterie, qu'il se douta bien qu'on m'avoit caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à dona Inès & à sa femme. C'est une chose qui n'est pas venue à ma connoissance.

Cependant, sans soupçonner encore que je fusse la dupe de don Balthazar, je sortis en le maudissant, & je retournai à la Grande place, où j'avois donné rendez-vous à Lamela. Je ne l'y trouvai point. Il avoit aussi ses petites affaires, & le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai. Il me joignit, & me demanda, en riant, des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma nymphe chez dona Inès. Je ne sçais, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaisirs se plaît à les traverser. Mais, tandis que, seul avec ma dame, je la pressois de faire mon bonheur, son mari (que le ciel confonde!) est venu frapper à la porte de sa maison. Il a fallu promptement songer à me retirer. Je suis sorti par une porte de derrière, en donnant à tous

les diables le fâcheux qui rompoit toutes mes mesures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria don Balthazar qui sentoit une secrète joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari. Je vous conseille de ne lui point faire de quartier. Oh ! je suivrai vos conseils, lui répliquai-je, & je puis vous assurer que son honneur passera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour si peu de chose ; que je ne manque pas de me rendre sous ses fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; qu'elle est résolue à me faire entrer chez elle, mais qu'à tout hazard j'aie la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de surprise. Que cette dame est prudente ! dit-il. Je m'offre à vous accompagner. Ah ! mon cher ami ! m'écriai-je, tout transporté de joie, & jetant mes bras au col de don Balthazar, que je vous ai d'obligation ! Je ferai plus, reprit-il : je connois un jeune homme, qui est un César. Il fera de la partie, & vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne sçavois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de son zèle. Enfin j'acceptai les secours qu'il m'offroit, & nous donnant rendez-vous sous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous séparâmes. Il alla trouver son beau-frère, qui étoit le César en question. Et moi, je me promenai jusqu'au soir avec Lamela, qui, bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle don Balthazar entroit dans

mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baissée dans le panneau. Je conviens que cela n'étoit guère pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit temps de me présenter devant les fenêtres de Violante, Ambroise & moi nous y parûmes armés de bonnes rapières. Nous y trouvâmes le mari de ma dame avec un autre homme. Ils nous attendoient de pied ferme. Don Balthazar m'aborda, & me montrant son beau-frère, il me dit : Seigneur, voici le cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduisez-vous chez votre maîtresse, & qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Après quelques complimens de part & d'autre, je frappai à la porte de Violante. Une espèce de duègne vint ouvrir. J'entrai, & fans prendre garde à ce qui se passoit derrière moi, je m'avancai dans une falle où étoit cette dame. Pendant que je la saluois, les deux traîtres, qui m'avoient suivi dans la maison, & qui en avoient fermé la porte si brusquement après eux qu'Ambroise étoit resté dans la rue, se découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargèrent tous deux en même temps. Mais je leur fis voir du pays. Je les occupai l'un & l'autre de manière qu'ils se repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voie plus sûre pour se venger. Je perçai l'époux. Son beau-frère, le voyant hors de combat, gagna la porte que la duègne & Violante avoient

ouverte, pour se sauver, tandis que nous nous battions. Je le poursuivis jusques dans la rue, où je rejoignis Lamela, qui, n'ayant pu tirer un seul mot des femmes qu'il avoit vu fuir, ne sçavoit précisément ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous prîmes ce que nous avions de meilleur, & , montant sur nos mules, nous sortîmes de la ville, sans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des suites, & qu'on feroit, dans Tolède, des perquisitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie où, quelque temps après nous, il arriva un marchand de Tolède qui alloit à Segorbe. Nous soupâmes avec lui. Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante, et il étoit si éloigné de nous soupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toute sorte de questions. Messieurs, nous dit-il, comme je partoisi ce matin, j'ai appris ce triste événement. On cherchoit partout Violante, et l'on m'a dit que le corrégidor, qui est parent de don Balthazar, a résolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je sçais.

Je ne fus guère alarmé des recherches du corrégidor de Tolède. Cependant je formai la résolution de sortir promptement de la Castille nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrou-



vée avoueroit tout, & que, sur le portrait qu'elle feroit de ma personne à la justice, on mettroit des gens à mes trouffes. Cela fut cause que, dès le jour suivant, nous évitâmes le grand chemin, par précaution. Heureusement Lamela connoissoit les trois quarts de l'Espagne, & sçavoit par quel détour nous pouvions sûrement nous rendre en Aragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui sont devant cette ville, & par des sentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir l'air d'un hermitage. Effectivement, c'étoit celui où vous êtes venu hier au soir me demander un asyle.

Pendant que j'en confidérois les environs qui offroient à ma vue un paysage des plus charmans, mon compagnon me dit : Il y a six ans que je passai par ici. Dans ce temps-là, cette grotte seroit de retraite à un vieil hermite, qui me reçut charitablement. Il me fit part de ses provisions. Je me souviens que c'étoit un saint homme, & qu'il me tint des discours qui pensèrent me détacher du monde. Il vit peut-être encore. Je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroise descendit de dessus sa mule, & entra dans l'hermitage. Il y demeura quelques momens. Puis il revint, & m'appellant : Venez, me dit-il, don Raphaël, venez voir une chose très-touchante. Je mis aussitôt pied à terre. Nous attachâmes nos

mules à des arbres, & je suivis Lamela dans la grotte, où j'aperçus sur un grabat un vieil anachorète tout étendu, pâle & mourant. Une barbe blanche & fort épaisse lui couvrait l'estomach, & l'on voyoit dans ses mains jointes un grand rofaire entrelacé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux que la mort déjà commençoit à fermer, & après nous avoir envisagés un instant : Qui que vous soyez, nous dit-il, mes frères, profitez du spectacle qui se présente à vos regards. J'ai passé quarante années dans le monde, & soixante dans cette solitude. Ah ! qu'en ce moment le temps que j'ai donné à mes plaisirs me paroît long ! & qu'au contraire celui que j'ai consacré à la pénitence me semble court ! Hélas ! je crains que les austérités du frère Juan n'aient pas assez expié les péchés du licencié don Juan de Solis.

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces fortes d'objets font toujours quelque impression sur les plus grands libertins même. Mais nous n'en fûmes pas longtemps touchés. Nous oubliâmes bientôt ce qu'il venoit de nous dire, & nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'hermitage ; ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles consistant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frère Juan n'étoit pas seulement mal meublé, il avoit encore une très-

mauvaise cuisine. Nous ne trouvâmes chez lui, pour toutes provisions, que des noisettes, & quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du saint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ses gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure solitaire contenoit, tout ce que nous considérions, nous faisoit regarder ce bon anachorète comme un saint. Une seule chose nous choqua. Nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre qu'il avoit mis sur une table, & par lequel il prioit la personne qui liroit ce billet de porter son rosaire & ses sandales à l'évêque de Cuença. Nous ne savions dans quel esprit ce nouveau père du désert pouvoit avoir envie de faire un pareil présent à son évêque. Cela nous sembloit bleffer l'humilité, & paroïsoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être aussi n'y avoit-il là-dedans que de la simplicité ? C'est ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-dessus, il vint une idée assez plaisante à Lamela. Demeurons, me dit-il, dans cet hermitage. Déguifons-nous en hermites. Enterrons le frère Juan. Vous passerez pour lui. Et moi, sous le nom de frère Antoine, j'irai quêter dans les villes & les bourgs voisins. Outre que nous ferons à couvert des perquisitions du corrégidor, car je ne pense pas qu'on s'avise de nous venir chercher ici, j'ai, à Cuença, de bonnes connoissances que

nous pourrons entretenir. J'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raisons qu'Ambroise me disoit, que par fantaisie, & comme pour jouer un rôle dans une pièce de théâtre. Nous fîmes une fosse à trente ou quarante pas de la grotte, & nous enterrâmes modestement le vieil anachorète, après l'avoir dépouillé de ses habits, c'est-à-dire d'une simple robe que nouoit, par le milieu, une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes aussi la barbe pour m'en faire une postiche. Et enfin, après ses funérailles, nous prîmes possession de l'hermitage.

Nous fîmes fort mauvaise chère le premier jour. Il nous fallut vivre des provisions du défunt. Mais le lendemain, avant le lever de l'aurore, Lamela se mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, & le soir, il revint chargé de vivres & d'autres choses qu'il avoit achetées. Il en apporta tout ce qui étoit nécessaire pour nous travestir. Il fit lui-même une robe de bure & une petite barbe rousse de crin de cheval, qu'il s'attacha si artificiellement aux oreilles qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il treffa aussi la barbe du frère Juan, il me l'appliqua, & mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice. On peut dire que rien ne manquoit à notre déguisement. Nous nous trouvions l'un & l'autre si plaisamment équipés, que nous ne pouvions, sans rire, nous regarder sous ces habits qui vé-

ritablement ne nous convenoient guère. Avec la robe du frère Juan, j'avois son rofaire & ses fadales dont je ne me fis pas scrupule de priver l'évêque de Cuença.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions dans l'hermitage, sans y avoir vu paroître personne ; mais le quatrième, il entra dans la grotte deux payfans. Ils apportoitent du pain, du fromage & des oignons au défunt qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai sur notre grabat, dès que je les aperçus, & il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point assez pour pouvoir bien distinguer mes traits, j'imitai, le mieux que je pus, le son de la voix du frère Juan dont j'avois entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun soupçon de cette supercherie. Ils parurent seulement étonnés de rencontrer là un autre hermite. Mais Lamela, remarquant leur surprise, leur dit d'un air hypocrite : Mes frères, ne soyez pas surpris de me voir dans cette solitude. J'ai quitté un hermitage que j'avois en Aragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable & discret frère Juan qui, dans l'extrême vieillesse où il est, a besoin d'un camarade qui puisse pourvoir à ses besoins. Les payfans donnèrent à la charité d'Ambroise des louanges infinies, & témoignèrent qu'ils étoient bien aises de pouvoir se vanter d'avoir deux saints personnages dans leur contrée.

Lamela, chargé d'une grande besace qu'il

n'avoit pas oublié d'acheter, alla, pour la première fois, quêter dans la ville de Cuença qui n'est éloignée de l'hermitage que d'une petite lieue. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature, & l'art de le faire valoir qu'il possède au suprême degré, il ne manqua pas d'exciter les personnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit sa besace de leurs libéralités. Monsieur Ambroise, lui dis-je à son retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les âmes chrétiennes. Vive Dieu ! l'on diroit que vous avez été frère quêteur chez les capucins. J'ai fait bien autre chose que remplir mon bissac, me répondit-il. Vous sçavez que j'ai déterré certaine nymphe, appelée Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée : elle s'est mise, comme nous, dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres béates qui édifient le monde en public & mènent une vie scandaleuse en particulier. Elle ne me reconnoissoit pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, madame Barbe, est-il possible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis, votre serviteur Ambroise ? Par ma foi, seigneur de Lamela, s'est-elle écriée, je ne me ferois jamais attendue à vous revoir sous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu hermite ? C'est ce que je ne puis vous raconter présentement, lui ai-je reparti. Le détail est un peu long. Mais je viendrai demain au soir satisfaire votre curiosité. De

plus, je vous amènerai le frère Juan, mon compagnon. Le frère Juan ! a-t-elle interrompu, ce bon hermite qui a un hermitage auprès de cette ville ? Vous n'y pensez pas. On dit qu'il a plus de cent ans. Il est vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là. Mais il est bien rajeuni depuis quelques jours. Il n'est pas plus vieux que moi. Hé bien ! qu'il vienne avec vous, a répliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du mystère là-dessous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces bigotes qui, pour nous mieux recevoir, avoient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes & nos habits d'anachorètes, & fans façon, nous fîmes connoître à ces princesses qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reste de franchise avec nous, elles nous montrèrent de quoi sont capables de fausses dévotes, quand elles bannissent la grimace. Nous passâmes presque toute la nuit à table, & nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou, pour mieux dire, nous fîmes la même chose pendant trois mois, & nous mangeâmes avec ces créatures plus des deux tiers de nos espèces. Mais un jaloux qui a tout découvert, en a informé la justice qui doit aujourd'hui se transporter à l'hermitage pour se saisir de nos personnes. Hier, Ambroise en quête à Cuença, rencontra une de nos béates qui lui donna un

---

billet, & lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre que j'allois vous envoyer par un homme exprès. Montrez-la au frère Juan, & prenez vos mesures là-dessus. C'est ce billet, messieurs, que Lamela m'a mis entre les mains devant vous, & qui nous a si brusquement fait quitter notre demeure solitaire.







## CHAPITRE II.

*Du conseil que don Raphaël & ses auditeurs tinrent ensemble, & de l'aventure qui leur arriva, lorsqu'ils voulurent sortir du bois.*



QUAND don Raphaël eut achevé de conter son histoire dont le récit me parut un peu long, don Alphonse, par politesse, lui témoigna qu'elle l'avoit fort diverti. Après cela, le seigneur Ambroise prit la parole, &, s'adressant au compagnon de ses exploits : Don Raphaël, lui dit-il, songez que le soleil se couche. Il seroit à propos, ce me semble, de délibérer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade. Il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Lamela, je suis d'avis que nous nous remettions en chemin sans perdre de temps, que nous gagnions Requena cette nuit, & que demain nous entrions dans le royaume de Valence où nous donnerons l'effort à notre industrie. Je pressens que nous y ferons de bons coups. Son confrère qui croyoit là-dessus ses

preffentimens infaillibles, se rangea de son opinion. Pour don Alphonse & moi, comme nous nous laiffions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes, fans rien dire, le réfultat de la conférence.

Il fut donc réfolu que nous prendrions la route de Requena, & nous commençâmes à nous y difpofer. Nous fîmes un repas femblable à celui du matin. Puis nous chargeâmes le cheval de l'outre & du refte de nos provifions. Enfuite, la nuit qui furvint nous prêtant l'obfcurité dont nous avons befoin pour marcher sûrement, nous voulûmes fortir du bois. Mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrîmes, entre les arbres, une lumière qui nous donna beaucoup à penfer. Que fignifie cela ? dit don Raphaël. Ne feroit-ce point les furets de la juftice de Cuença, qu'on auroit mis fur nos traces, & qui, nous fentant dans cette forêt, nous y viendroient chercher ? Je ne le crois pas, dit Ambroife. Ce font plutôt des voyageurs. La nuit les aura furpris, & ils feront entrés dans ce bois pour y attendre le jour. Mais, ajouta-t-il, je puis me tromper. Je vais reconnoître ce que c'eft. Demeurez ici tous trois. Je ferai de retour dans un moment. A ces mots, il s'avance vers la lumière qui n'étoit pas fort éloignée. Il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles & les branches qui s'oppofent à fon paffage, & regarde avec toute l'attention que la chofe

lui paroît mériter. Il vit sur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûloit dans une motte de terre, quatre hommes assis qui achevoient de manger un pâté & de vider une assez grosse outre qu'ils baifoient à la ronde. Il aperçut encore, à quelques pas d'eux, une femme & un cavalier attachés à deux arbres, & un peu plus loin, une chaise roulante avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que les hommes assis devoient être des voleurs, & les discours qu'il leur entendit tenir lui firent connoître qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. Les quatre brigands faisoient voir une égale envie de posséder la dame qui étoit tombée entre leurs mains, & ils parloient de tirer au fort. Lamela, instruit de ce que c'étoit, vint nous rejoindre, & nous fit un fidèle rapport de tout ce qu'il avoit vu & entendu.

Messieurs, dit alors don Alphonse, cette dame & ce cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, sont peut-être des personnes de la première qualité. Souffrirons-nous que des brigands les fassent servir de victimes à leur barbarie & à leur brutalité? Croyez-moi, chargeons ces bandits. Qu'ils tombent sous nos coups. J'y consens, dit don Raphaël. Je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise, de son côté, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entreprise si louable, & dont il prévoyoit, disoit-il, que nous ferions bien payés.

J'ose dire qu'en cette occasion le péril ne m'épouvanta point, & que jamais aucun chevalier errant ne se montra plus prompt au service des demoiselles. Mais, pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand. Car Lamela nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, & nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, & faisoient un bruit qui nous aidait à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes, avant qu'ils nous découvrirent. Puis, tirant sur eux à bout portant, nous les étendîmes tous sur la place.

Pendant cette expédition, la chandelle s'éteignit; de sorte que nous demeurâmes dans l'obscurité. Nous ne laissâmes pas toutefois de délier l'homme & la femme que la crainte tenoit faisis à un point qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il est vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les rassurâmes, en leur disant que nous allions les conduire jusqu'à une hôtellerie qu'Ambroise foutenoit être à une demi-lieue de là, & qu'ils pourroient, en

cet endroit, prendre toutes les précautions nécessaires pour se rendre sûrement où ils avoient affaire. Après cette assurance dont ils parurent très-fatisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, & les tirâmes hors du bois, en tenant la bride de leurs mules. Nos anachorètes visitèrent ensuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre le cheval de don Alphonse. Nous prîmes aussi ceux des voleurs, que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Puis, emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le frère Antoine qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde étoit déjà couché dans la maison. L'hôte & l'hôtesse se levèrent à la hâte, & ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paroiffoit devoir faire chez eux beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonse & l'illustre fils de Lucinde donnèrent la main au cavalier & à la dame, pour les aider à descendre de la chaise. Ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit là bien des complimens, et nous ne fûmes pas peu étonnés, quand nous

apprîmes que c'étoit le comte de Polan lui-même & sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne sçauroit dire quelle fut la surprise de cette dame, non plus que celle de don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle manière les voleurs l'avoient attaqué, & comment ils s'étoient saisis de sa fille & de lui, après avoir tué son postillon, un page & un valet de chambre. Il finit en nous disant qu'il sentoît vivement l'obligation qu'il nous avoit, & que, si nous voulions l'aller trouver à Tolède, où il feroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnaissant.

La fille de ce seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance. Et comme nous jugeâmes, Raphaël & moi, que nous ferions plaisir à don Alphonse, si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes, en amusant le comte de Polan. Belle Séraphine, dit tout bas don Alphonse à la dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Hé quoi ! lui répondit-elle en soupirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie & l'honneur ? c'est à vous que nous sommes, mon père & moi, si

redevables ? Ah ! don Alphonse, pourquoi avez-vous tué mon frère ? Elle ne lui en dit pas davantage. Mais il comprit assez, par ces paroles & par le ton dont elles furent prononcées, que, s'il aimoit éperduement Séraphine, il n'en étoit guère moins aimé.

*Fin du cinquième livre.*



## LIVRE SIXIÈME.

### CHAPITRE PREMIER.

*De ce que Gil Blas & ses compagnons firent après avoir quitté le comte de Polan ; du projet important qu'Ambroise forma, & de quelle manière il fut exécuté.*



LE comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier, & à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnoissance, appela l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre sûrement à Turis, où il avoit dessein d'aller. Nous laissâmes ce seigneur prendre ses mesures là-dessus. Nous sortîmes ensuite de l'hôtellerie, & suivîmes la route qu'il plut à Lamela de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous



furprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui font entre ce bourg & Requena. Nous y passâmes la journée à nous reposer & à compter nos finances que l'argent des voleurs avoit fort augmentées, car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cents pistoles en toutes fortes d'espèces. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, & le lendemain matin, nous entrâmes dans le royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, & nous y arrivâmes à un endroit où couloit un ruisseau d'une onde crystalline, qui alloit joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtoient, & l'herbe que le lieu fournissoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter quand nous n'aurions pas été dans cette résolution. Nous n'eûmes donc garde de passer outre.

Nous mîmes là pied à terre, & nous nous disposâmes à passer la journée fort agréablement. Mais lorsque nous voulûmes déjeuner, nous nous aperçûmes qu'il nous restoit très-peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, & notre outre étoit devenue un corps sans ame. Messieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites ne plaisent guère sans Bacchus & sans Cérès. Je suis d'avis que nous renouvellions aujourd'hui nos provisions. Je

vais, pour cet effet, à Xelva. C'est une assez belle ville qui n'est qu'à deux petites lieues d'ici. J'aurai bientôt fait ce voyage. En parlant de cette sorte, il chargea un cheval de l'outre & de la beface, monta dessus, & partit du bois avec une vitesse qui promettoit un prompt retour. Nous avions tout lieu de l'espérer, & nous attendions de moment en moment Lamela ; cependant il ne revint pas sitôt. Plus de la moitié du jour s'écoula, la nuit même déjà s'apprêtoit à couvrir les arbres de ses ailes noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur dont le retardement commençoit à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choses dont il revint chargé. Il apportoit non-seulement l'outre pleine de vin excellent, & la beface remplie de pain & de toute sorte de gibier rôti, il y avoit encore, sur son cheval, un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en aperçut, & nous dit en fouriant : Messieurs, vous considérez ces hardes avec surprise, & je vous le pardonne. Vous ne savez pas pourquoi je viens de les acheter à Xelva ? Je le donnerois à deviner à don Raphaël, & à toute la terre ensemble. En disant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous considérions en gros. Il nous fit voir un manteau & une robe noire fort longue, deux pourpoints avec leurs haut-de-chausses, une de ces écritaires composées de deux pièces liées

par un cordon & dont le cornet est séparé de l'étui où l'on met les plumes, une main de beau papier blanc, un cadenas, avec un gros cachet & de la cire verte. Et lorsqu'il nous eut enfin exhibé toutes ses emplettes, don Raphaël lui dit en plaisantant : Vive Dieu ! monsieur Ambroise, il faut avouer que vous avez fait là un bon achat. Quel usage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire ? Un admirable, répondit Lamela. Toutes ces choses ne m'ont coûté que dix doublons, & je suis persuadé que nous en retirerons plus de cinq cents. Comptez là-dessus. Je ne suis pas homme à me charger de nippes inutiles. Et pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un sot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé, un projet qui, sans contredit, est un des plus ingénieux que puisse concevoir l'esprit humain. Vous en allez juger. Je suis sûr que je vais vous ravir en vous l'apprenant. Écoutez-moi.

Après avoir fait ma provision de pain, poursuivit-il, je suis entré chez un rôtiſſeur où j'ai ordonné qu'on mît à la broche six perdrix, autant de poulets & de lapereaux. Tandis que ces viandes cuisent, il arrive un homme en colère, & qui, se plaignant hautement des manières d'un marchand de la ville à son égard, dit au rôtiſſeur : Par saint Jacques ! Samuel Simon est le marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de six

aulnes de drap. Cependant il sçait bien que je suis un artisan folvable, & qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit aux personnes de qualité. Il aime mieux hasarder avec eux que d'obliger un honnête bourgeois sans rien risquer. Quelle manie ! Le maudit Juif ! Puiffet-il y être attrapé ! Mes fouhais feront accomplis quelque jour. Il y a bien des marchands qui m'en répondroient.

En entendant parler ainsi cet artisan qui dit beaucoup d'autres choses encore, il me prit envie de le venger & de jouer un tour à ce Samuel Simon. Mon ami, dis-je à l'homme qui se plaignoit de ce marchand, de quel caractère est ce personnage dont vous parlez ? D'un très-mauvais caractère, répondit-il brusquement. Je vous le donne pour un usurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte le maintien d'un homme d'honneur. C'est un Juif qui s'est fait catholique. Mais dans le fond de l'ame, il est encore Juif comme Pilate <sup>13</sup> ; car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

Je prêtai une oreille attentive à tous les discours de l'artisan, & je ne manquai pas, au sortir de chez le rôtiſſeur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personne me l'enseigne. On me la montre. Je parcours des yeux sa boutique. J'examine tout, & mon imagination, prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digère, & qui me paroît digne du

valet du feigneur Gil Blas. Je vais à la friperie où j'achète ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'inquisiteur, l'autre pour représenter un greffier, & le troisième enfin pour faire le personnage d'un alguazil. Voilà ce que j'ai fait, messieurs, ajouta-t-il, & ce qui a un peu retardé mon arrivée.

Ah ! mon cher Ambroise, interrompit en cet endroit don Raphaël tout transporté de joie, la merveilleuse idée ! le beau plan ! Je suis jaloux de l'invention. Je donnerois volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'esprit si heureux. Oui, Lamela, poursuivit-il, je vois, mon ami, toute la richesse de ton dessein, & l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as besoin de deux bons acteurs qui te secondent. Ils sont tout trouvés. Tu as un air de béat, tu feras fort bien l'inquisiteur. Moi, je représenterai le greffier. Et le feigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle de l'alguazil. Voilà, continua-t-il, les personnages distribués ; demain, nous jouerons la pièce, & je répons du succès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-temps qui confondent les desseins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très-confusément le projet que don Raphaël trouvoit si beau. Mais on me mit au fait en soupant, & le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier, & fait à notre outre de copieuses saignées, nous nous étendîmes sur l'herbe, & nous fûmes bientôt endormis. Mais

notre sommeil ne fut pas de longue durée, & l'impitoyable Ambroise l'interrompit une heure après. Debout, debout ! s'écria-t-il avant le jour. Des gens qui ont une grande entreprise à exécuter ne doivent pas être paresseux. Malepeste ! monsieur l'inquisiteur, lui dit don Raphaël en se réveillant en sursaut, que vous êtes alerte ! Cela ne vaut pas le diable pour monsieur Samuel Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela. Je vous dirai de plus, ajouta-t-il en riant, que j'ai rêvé, cette nuit, que je lui arrachais des poils de la barbe. N'est-ce pas là un vilain songe pour lui, monsieur le greffier ? Ces plaisanteries furent suivies de mille autres qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeunâmes gaiement, & nous nous disposâmes ensuite à faire nos personnages. Ambroise se revêtit de la longue robe & du manteau, en sorte qu'il avoit tout l'air d'un commissaire du Saint Office. Nous nous habillâmes aussi, don Raphaël & moi, de façon que nous ne ressemblions pas mal aux greffiers & aux alguazils. Nous employâmes bien du temps à nous déguiser. Nous déjeunâmes ensuite amplement, si bien qu'il étoit plus de deux heures après midi, lorsque nous sortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressoit, & que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous n'allâmes qu'à petits pas, & nous nous arrêtâmes même aux portes de la ville, pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laiffâmes nos chevaux dans cet endroit, sous la garde de don Alphonse qui se fçut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroïse & moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeuroit à deux pas de sa maison. Monsieur l'inquisiteur marchoit le premier. Il entre, & dit gravement à l'hôte : Maître, je voudrois vous parler en particulier. J'ai à vous communiquer une affaire qui regarde le service de l'Inquisition, & qui, par conséquent, est très-importante. L'hôte nous mena dans une salle où Lamela, le voyant seul avec nous, lui dit : Je suis commissaire du Saint Office. A ces paroles, le cabaretier pâlit & répondit d'une voix tremblante qu'il ne croyoit pas avoir donné sujet à la Sainte Inquisition de se plaindre de lui. Aussi, reprit Ambroïse d'un air doux, ne songe-t-elle pas à vous faire de la peine. A Dieu ne plaise que, trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence ! Elle est sévère, mais toujours juste. En un mot, pour éprouver ses châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'est donc pas vous qui m'amenez à Xelva. C'est un certain marchand qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait, de lui & de sa conduite, un très-mauvais rapport. Il est, dit-on, toujours Juif, & il n'a embrassé le christianisme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne, de la part du Saint Office, de me dire ce que vous sçavez de cet

homme-là. Gardez-vous, comme son voisin, & peut-être son ami, de vouloir l'excuser, car, je vous le déclare, si j'aperçois dans votre témoignage le moindre ménagement pour lui, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, poursuivit-il en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monsieur le greffier, qui déjà tenoit à la main son écritoire & son papier, s'affit à une table, & se prépara, de l'air du monde le plus sérieux, à écrire la déposition de l'hôte qui, de son côté, protesta qu'il ne trahiroit point la vérité. Cela étant, lui dit le commissaire inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à mes questions ; je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les églises ? C'est à quoi je n'ai pas pris garde, répondit le cabaretier. Je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'église. Bon ! s'écria l'inquisiteur. Ecrivez qu'on ne le voit jamais dans les églises. Je ne dis pas cela, monsieur, répliqua l'hôte, je dis seulement que je ne l'ai point vu. Il peut être dans une église où je ferai, sans que je l'aperçoive. Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut point, dans votre interrogatoire, excuser Samuel Simon. Je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, & pas un mot en sa faveur. Sur ce pied-là, seigneur licentié, repartit l'hôte, vous ne tirez pas grand fruit de ma déposition. Je ne



connois point le marchand dont il s'agit. Je n'en puis dire ni bien ni mal. Mais si vous voulez sçavoir comment il vit dans son domestique, je vais faire venir ici Gaspard, son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ses amis. Je puis vous affurer qu'il a bonne langue. Il babillera tant que vous voudrez. Il vous dira toute la vie de son maître, & donnera, sur ma parole, de l'occupation à votre greffier.

J'aime votre franchise, dit alors Ambroïse, & c'est témoigner du zèle pour le Saint Office, que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'Inquisition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous parlez, mais faites les choses discrètement, que son maître ne se doute point de ce qui se passe. Le cabaretier s'acquitta de sa commission avec beaucoup de secret & de diligence. Il amena le garçon marchand. C'étoit effectivement un jeune homme des plus babillards, & tel qu'il nous le falloit. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Lamela. Vous voyez en moi un inquisiteur nommé par le Saint Office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui ; par conséquent, vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous sçavez de lui, quand je vous l'ordonnerai

de la part de la Sainte Inquisition. Seigneur licentié, répondit le garçon marchand, vous ne pouviez vous adresser à un homme plus disposé à vous instruire de ce que vous voulez sçavoir. Je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du Saint Office. Si l'on mettoit mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargneroit point : ainsi je ne le ménagerai pas non plus. Et je vous dirai, premièrement, que c'est un fournois dont il est impossible de démêler les secrets sentimens, un homme qui affecte tous les dehors d'un saint personnage, & qui, dans le fond, n'est nullement vertueux. Il va tous les soirs chez une petite grifette..... Je suis bien aise d'apprendre cela, interrompit Ambroise, & je vois, par ce que vous me dites, que c'est un homme de mauvaises mœurs. Mais répondez précisément aux questions que je vais vous faire. C'est particulièrement sur la religion que je suis chargé de sçavoir quels sont les sentimens. Dites-moi : mangez-vous du porc dans votre maison ? Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois, depuis une année que j'y demeure. Fort bien, reprit monsieur l'inquisiteur. Écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange, sans doute, quelquefois de l'agneau ? Oui, quelquefois, repartit le garçon ; nous en avons, par exemple, mangé aux dernières fêtes

de Pâques. L'époque est heureuse, s'écria le commissaire. Écrivez, greffier, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, & il me paroît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, poursuivit Lamela, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfans. Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête & les flatte. Écrivez, greffier, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui les enfans des chrétiens, pour les égorger. L'aimable profélyte ! Oh ! oh ! monsieur Simon, vous aurez affaire au Saint Office, sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout. Achevez de faire connoître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes & aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que, dans la semaine, vous le voyez un jour dans une inaction totale ? Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, & qu'il y demeure très-long-temps. Hé ! nous y voilà, s'écria le commissaire ; il fait le Sabbat, ou je ne suis pas inquisiteur. Marquez, greffier, marquez qu'il observe religieusement le jeûne du Sabbat.

Ah ! l'abominable homme ! Il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem ? Fort souvent, repartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juifs, & de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem. Justement, reprit Ambroise. Ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier. Écrivez, en gros caractères, que Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, & qu'il médite jour & nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas sçavoir davantage, & il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffiroit pour faire brûler toute une Juiverie.

Après que monsieur le commissaire du Saint Office eut interrogé de cette sorte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvoit se retirer ; mais il lui ordonna, de la part de la Sainte Inquisition, de ne point parler à son maître de ce qui venoit de se passer. Gaspard promit d'obéir, & s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le suivre. Nous fortîmes de l'hôtellerie aussi gravement que nous y étions entrés, & nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir, & s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage, quand Lamela qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif : Maître Samuel, je vous ordonne, de la part de la Sainte Inquisition, dont j'ai l'honneur d'être commissaire, de me donner tout à l'heure la

clef de votre cabinet. Je veux voir si je ne trouverai point de quoi justifier les mémoires qui nous ont été présentés contre vous.

Le marchand que ce discours déconcerta, fit deux pas en arrière, comme si on lui eût donné une bourrade dans l'estomach. Bien loin de se douter de quelque supercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi secret l'avoit voulu rendre suspect au Saint Office. Peut-être aussi que, ne se sentant pas trop bon catholique, il avoit sujet d'appréhender une information. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit sans résistance, & avec le respect que peut avoir un homme qui craint l'Inquisition, il nous ouvrit son cabinet. Du moins, lui dit Ambroise en y entrant, du moins recevez-vous sans rébellion les ordres du Saint Office. Mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, & me laissez remplir mon emploi. Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre que contre le premier. Il se tint dans sa boutique, & nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où, sans perdre de temps, nous nous mêmes à chercher ses espèces. Nous les trouvâmes sans peine. Elles étoient dans un coffre ouvert, & il y en avoit beaucoup plus que nous ne pouvions en emporter. Elles consistoient en un grand nombre de sacs amoncélés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or. Cependant, les choses ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder

à la nécessité. Nous remplîmes nos poches de ducats. Nous en mîmes dans nos chaufes, & dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les recéler. Enfin, nous en étions pesamment chargés sans qu'il y parût, & cela par l'adresse d'Ambroise, & par celle de don Raphaël, qui me firent voir par là qu'il n'est rien tel que de sçavoir son métier.

Nous sortîmes du cabinet après y avoir fait si bien notre main. Et alors, pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, monsieur l'inquisiteur tira son cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte. Ensuite il y mit le scellé. Puis il dit à Simon : Maître Samuel, je vous défends, de la part de la Sainte Inquisition, de toucher à ce cadenas, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le sceau du Saint Office. Je reviendrai demain ici à la même heure pour le lever, & vous apporter des ordres. A ces mots, il se fit ouvrir la porte de la rue que nous enfilâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vitesse & de légèreté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville, et, remontant sur nos chevaux, nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant grâces au dieu Mercure d'un si heureux événement.



## CHAPITRE II.

*De la résolution que don Alphonse & Gil Blas prirent après cette aventure.*



NOUS allâmes toute la nuit, selon notre louable coutume, & nous nous trouvâmes au lever de l'aurore auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quittâmes volontiers le grand chemin pour gagner des faules que nous aperçûmes au pied d'une colline, à dix ou douze cents pas du village où nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces faules faisoient un agréable ombrage, & qu'un ruisseau lavoit le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, & nous résolûmes d'y passer la journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, & nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu, ensuite nous achevâmes de vider notre besace & notre outre. Après un ample déjeuner, nous nous amusâmes à compter tout l'argent

que nous avons pris à Samuel Simon, ce qui se montoit à trois mille ducats ; de sorte qu'avec cette somme & celle que nous avons déjà, nous pouvions nous vanter de n'être pas mal en fonds.

Comme il falloit aller à la provision, Ambroise & don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'inquisiteur & de greffier, dirent qu'ils vouloient se charger de ce foin-là tous deux, que l'aventure de Xelva ne faisoit que les mettre en goût, & qu'ils avoient envie de se rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne se présenteroit pas quelque occasion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajouta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre sous ces faules. Nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. A d'autres, seigneur don Raphaël, m'écriai-je en riant, dites-nous plutôt de vous attendre sous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de longtemps. Ce soupçon nous offense, répliqua le seigneur Ambroise. Mais nous méritons que vous nous fassiez cet outrage. Vous êtes excusable de vous défier de nous après ce que nous avons fait à Valladolid, & de vous imaginer que nous ne nous ferions pas plus de scrupule de vous abandonner que les camarades que nous avons laissés dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confrères à qui nous avons faussé compagnie étoient des personnes d'un fort mauvais caractère, & dont la société commençoit à nous devenir insupportable. Il faut rendre cette juf-



tice aux gens de notre profession qu'il n'y a point d'affociés dans la vie civile que l'intérêt divise moins ; mais, quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reste des hommes. Ainsi, seigneur Gil Blas, poursuivit Lamela, je vous prie, vous & le seigneur don Alphonse, d'avoir un peu plus de confiance en nous, & de vous mettre l'esprit en repos sur l'envie que nous avons, don Raphaël & moi, d'aller à Ségorbe.

Il est bien aisé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-dessus tout sujet d'inquiétude. Ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse. Ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous ferez tous deux nantis, & je puis vous affurer que nous partirons, Ambroise & moi, sans appréhender que vous nous souffriez ce précieux nantissement. Après une marque si certaine de notre bonne foi, ne vous ferez-vous pas entièrement à nous ? Oui, messieurs, leur dis-je, & vous pouvez, présentement, faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent sur le champ chargés de l'outre & de la beface, & me laissèrent sous les faules avec don Alphonse qui me dit après leur départ : Il faut, seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusques ici avec ces deux fripons. Vous ne sçauriez croire

combien de fois je m'en suis déjà repenti. Hier au soir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai pensé qu'il ne convenoit point à un jeune homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens aussi vicieux que Raphaël & Lamela : que si, par malheur, un jour (& cela peut fort bien arriver) le succès d'une fourberie est tel que nous tombions entre les mains de la justice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, & d'éprouver un châtement infâme. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit. Et je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous désapprouviez mon dessein. Non, je vous assure, lui répondis-je : quoique vous m'avez vu faire le personnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de pièces soient de mon goût. Je prends le ciel à témoin qu'en jouant un si beau rôle, je me suis dit à moi-même : Ma foi, monsieur Gil Blas, si la justice venoit à vous saisir au collet présentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous en reviendroit. Je ne me sens donc pas plus disposé que vous, seigneur don Alphonse, à demeurer en si mauvaise compagnie, & si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces messieurs feront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, & demain

matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je propofois. Gagnons, me dit-il, Valence, & nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la république de Venise. Ne vaut-il pas mieux embrasser le parti des armes, que de mener la vie lâche & coupable que nous menons ? Nous ferons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous avons. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis ; mais, outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'affurai don Alphonse que j'étois dans les mêmes sentimens, & nous résolûmes enfin de quitter nos camarades le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est-à-dire de déménager sur le champ avec la caisse. La confiance qu'ils nous avoient marquée en nous laissant les maîtres des espèces, ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée, quoique le tour de l'hôtel garni eût, en quelque manière, rendu ce vol excusable.

Ambroise & don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La première chose qu'ils nous dirent fut que leur voyage avoit été très-heureux, qu'ils venoient de jeter les fondemens d'une fourberie qui, selon toutes les

---

apparences, nous feroit encore plus utile que celle du foir précédent. Et, là-dessus, le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait, mais don Alphonse prit alors la parole, & leur déclara poliment que, ne se sentant pas né pour vivre comme ils faisoient, il étoit dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur appris, de mon côté, que j'avois le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions. Nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos espèces, & nous tirâmes vers Valence.





### CHAPITRE III.

*Après quel désagréable incident don Alphonse se trouva au comble de sa joie, & par quelle aventure Gil Blas se vit tout à coup dans une heureuse situation.*



NOUS pouffâmes gayement jusqu'à Bunol, où, par malheur, il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fièvre avec des redoublemens qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement, il n'y avoit point là de médecins, & j'en fus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, & mes soins achevèrent de le rétablir. Il se montra très-sensible à tout ce que j'avois fait pour lui, et, comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours résolus, quand nous serions à Valence, de profiter de la première occasion qui s'offriroit de passer en Italie. Mais le ciel qui nous prépa-

roit une heureuse destinée, disposa de nous autrement. Nous vîmes, à la porte d'un beau château, des payfans de l'un & de l'autre sexe qui danfoient en rond & se réjouissoient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur fête, et don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout à coup saisi. Il aperçut le baron de Steinbach qui, de son côté, l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, & lui dit avec transport : Ah ! don Alphonse ! c'est vous ! L'agréable rencontre ! Pendant qu'on vous cherche partout, le hasard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussitôt, & courut embrasser le baron dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard ; vous allez apprendre qui vous êtes, & jouir du plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai avec eux, car j'avois aussi mis pied à terre, & attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première personne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans, & de très-bonne mine : Seigneur, lui dit le baron de Steinbach, en lui présentant don Alphonse, vous voyez votre fils. A ces mots, don César de Leyva, ainsi se nommoit le maître du château, jeta ses bras au col de don Alphonse, & pleurant de joie : Mon cher fils, lui dit-il, reconnoissez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laissé si long-temps ignorer votre condition, croyez que je me suis fait, en

cela, une cruelle violence. J'en ai mille fois soupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avois époufé votre mère par inclination. Elle étoit d'une naiffance fort inférieure à la mienne. Je vivois fous l'autorité d'un père dur, qui me réduifoit à la néceffité de tenir fecret un mariage contracté fans fon aveu. Le baron de Steinbach feul étoit dans ma confiance, & c'est de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon père n'est plus, & je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je vous marie avec une jeune dame dont la noblefse égale la mienne. Seigneur, interrompit don Alphonfe, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je fçavoir que j'ai le bonheur d'être votre fils, fans apprendre en même temps que vous voulez me rendre malheureux. Ah ! feigneur, ne foyez pas plus cruel que votre père. S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua don Céfar, je ne prétens pas non plus tyrannifer vos defirs. Mais ayez la complaifance de voir la dame que je vous deftine : c'est tout ce que j'exige de votre obéiffance. Quoique ce foit une perfonne charmante & un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne pas vous contraindre à l'époufer. Elle est dans ce château. Suivez-moi. Vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En difant cela, il

conduisit don Alphonse dans un appartement où je m'introduisis après eux avec le baron de Steinbach.

Là étoit le comte de Polan avec ses deux filles Séraphine & Julie, & don Fernand de Leyva son gendre, qui étoit neveu de don César. Il y avoit encore d'autres dames & d'autres cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, & c'étoit à l'occasion du mariage de ces deux amans que les payfans des environs s'étoient assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que don Alphonse parut & que son père l'eut présenté à la compagnie, le comte de Polan se leva, & courut l'embrasser, en disant : Que mon libérateur soit le bien venu. Don Alphonse, poursuivit-il, en lui adressant la parole, connoissez le pouvoir que la vertu a sur les ames généreuses : si vous avez tué mon fils, vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, & vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur. Par là je m'acquitte envers vous. Le fils de don César ne manqua pas de témoigner au comte de Polan combien il étoit pénétré de ses bontés, & je ne sçais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance, que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement, ce mariage se fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéressées.

Comme j'étois aussi un des libérateurs du



comte de Polan, ce feigneur qui me reconnut, me dit qu'il se chargeoit du soin de faire ma fortune. Mais je le remerciai de sa générosité, & je ne voulus point quitter don Alphonse qui me fit intendant de sa maison, & m'honora de sa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant sur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui avoit été volé. J'allai donc faire une restitution. C'étoit commencer le métier d'intendant par où l'on devoit le finir.

*Fin du sixième livre & du tome second.*





## NOTES

DU

### TOME SECOND.

---

1. Harpocrate. C'étoit, chez les anciens, le dieu du Silence. (*Note de Le Sage.*)

2. Andros est le docteur Adry, & Oquetos le docteur Hecquet, célèbres du temps de Le Sage. Note 13 du tome I<sup>er</sup>, nous avons déjà constaté que celui-ci avoit eu Hecquet en vue dans le portrait de Sangrado. Ces deux médecins s'étoient livrés à une controverse publique très-vive sur la signification du mot *orgasme*.

3. Cet épisode de *Gil Blas*, qui a quelque fondement historique, a été mis deux fois sur la scène : en anglois, sous le titre de *Tancrede & Sigismond*, par Thompson, l'auteur des *Saisons* ; en françois, sous celui de *Blanche & Guiscard*, par Saurin.

4. Sans doute la traduction d'Horace du P. Tarteron, de la Compagnie de Jésus, publiée en 1700, & souvent réimprimée à l'usage des collèges.

5. Dagoumer, professeur au collège d'Harcourt, & recteur de l'Université de Paris.

6. *Chappin*, claque, que les femmes espagnoles mettoient par-dessus leurs touliers.

7. On prétend que Le Sage a vifé ici le salon de la marquise de Lambert ; ce dont il est permis de douter.

8. *Sas*, sorte de tamis ; « *faire tourner le Jas*, terme de magiciens qui lorsque les bonnes gens les vont consulter sur quelque chose de perdu, font tourner le sas jusqu'à ce qu'il s'arrete en nommant la personne qui a pris la chose perdue. » (*Dictionnaire de Richelet.*)

9. Don Vincent de Bonne Griffé & don Mathias de la Corde, noms significatifs.

10. Ici Le Sage reprend sur de nouveaux frais le canevas d'une partie de sa comédie de *Crispin rival de son maître*, jouée en 1707. .

11. La comédie des Turcs consiste dans un spectacle de marionnettes, dont la principale est le polichinelle Caragueuz, personnage indécent. Voir le chapitre que lui a consacré Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*.

12. *Astuto*, rusé, astucieux.

13. Dans la légende, tous les personnages mêlés à la Passion sont devenus des Juifs.





TABLE  
DES CHAPITRES

DU

TOME SECOND

---

LIVRE QUATRIÈME.

	Pages
CHAPITRE I. — <i>Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le service d'Arfenie, &amp; trouve une plus honnête maison.</i> . . . . .	1
CHAP. II. — <i>Comment Aurore reçut Gil Blas, &amp; quel entretien ils eurent ensemble.</i> . . . . .	10
CHAP. III. — <i>Du grand changement qui arriva chez don Vincent, &amp; de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.</i> . . . . .	16
CHAP. IV. — <i>Le mariage de vengeance. Nouvelle.</i> . . . . .	25
II.	36

CHAP. V. — <i>De ce que fit Aurore de Gusman, lorsqu'elle fut à Salamanque.</i> . . . . .	64
CHAP. VI. — <i>Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de don Luis Pacheco.</i> . . . . .	78
CHAP. VII. — <i>Gil Blas change de condition ; il passe au service de don Gonzale Pacheco.</i> . . . . .	91
CHAP. VIII. — <i>De quel caractère étoit la marquise de Chaves, &amp; quelles personnes alloient ordinairement chez elle.</i> . . . . .	107
CHAP. IX. — <i>Par quel incident Gil Blas sortit de chez la marquise de Chaves, &amp; ce qu'il devint.</i> . . . .	114
CHAP. X. — <i>Histoire de don Alphonse &amp; de la belle Séraphine.</i> . . . . .	121
CHAP. XI. — <i>Quel homme c'étoit que le vieil hermite, &amp; comment Gil Blas s'aperçut qu'il étoit en pays de connoissance.</i> . . . . .	142

### LIVRE CINQUIÈME.

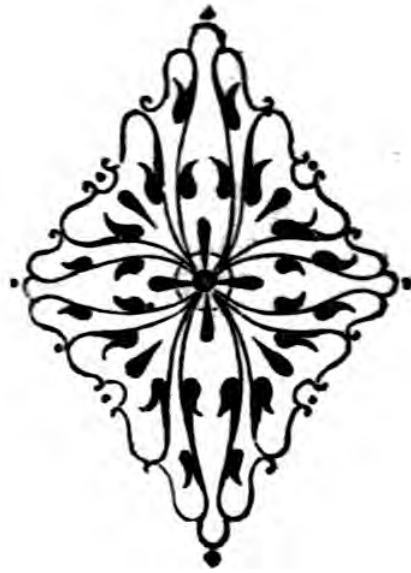
CHAP. I. — <i>Histoire de don Raphaël.</i> . . . . .	149
CHAP. II. — <i>Du conseil que don Raphaël &amp; ses auditeurs tinrent ensemble, &amp; de l'aventure qui leur arriva, lorsqu'ils voulurent sortir du bois.</i> . . . .	246

### LIVRE SIXIÈME.

CHAP. I. — <i>De ce que Gil Blas &amp; ses compagnons firent après avoir quitté le comte de Polan ; du projet important qu'Ambroise forma, &amp; de quelle manière il fut exécuté.</i> . . . . .	253
--	-----

- 
- CHAP. II. — *De la résolution que don Alphonse & Gil Blas prirent après cette aventure. . . . .* 268
- CHAP. III. — *Après quel désagréable incident don Alphonse se trouva au comble de la joie, & par quelle aventure Gil Blas se vit tout d coup dans une heureuse situation. . . . .* 274





540514













